



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

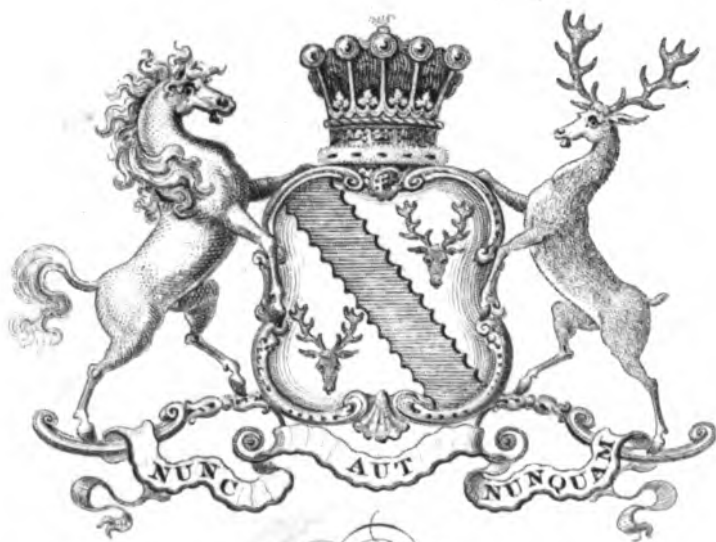
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



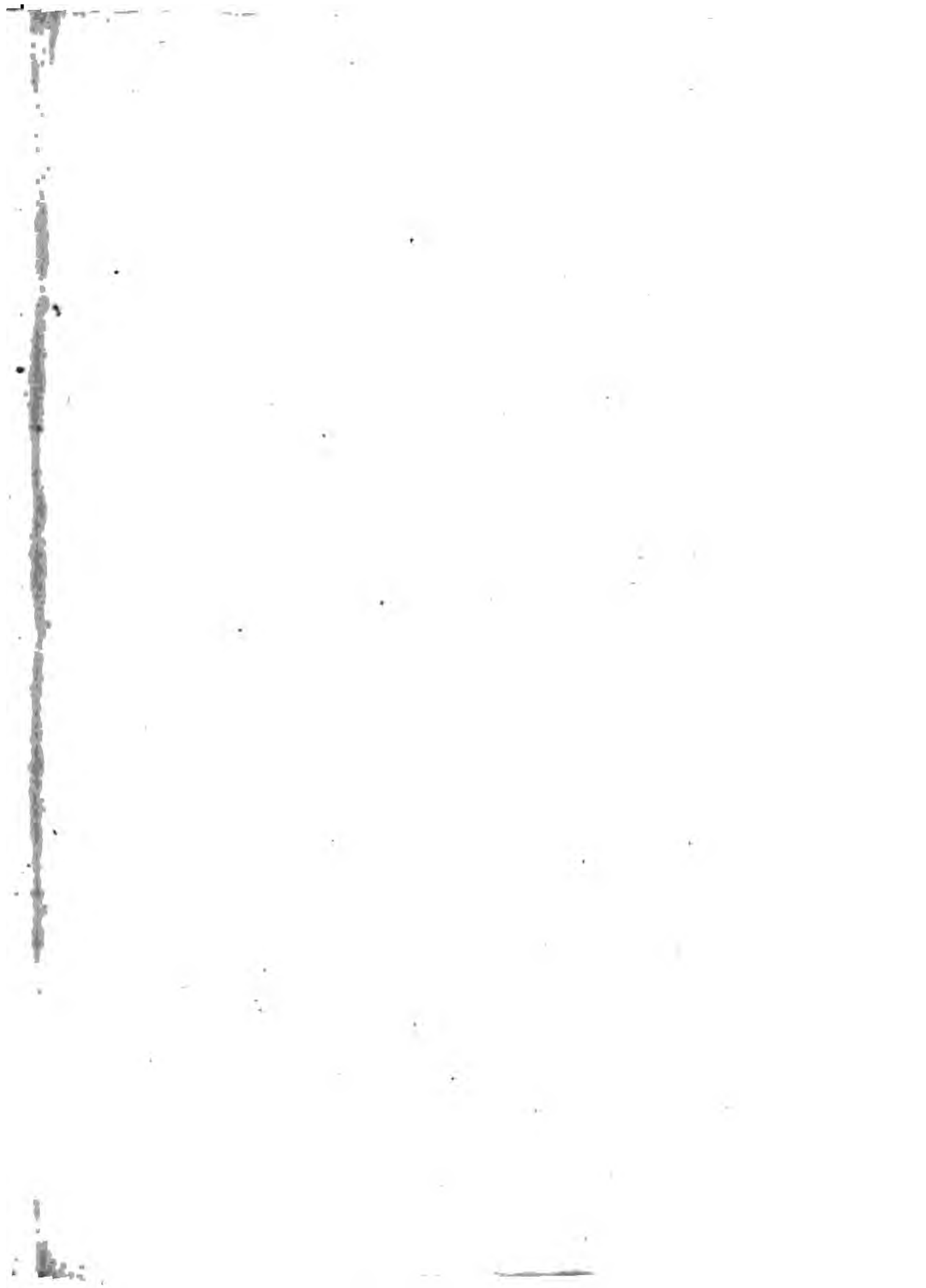
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

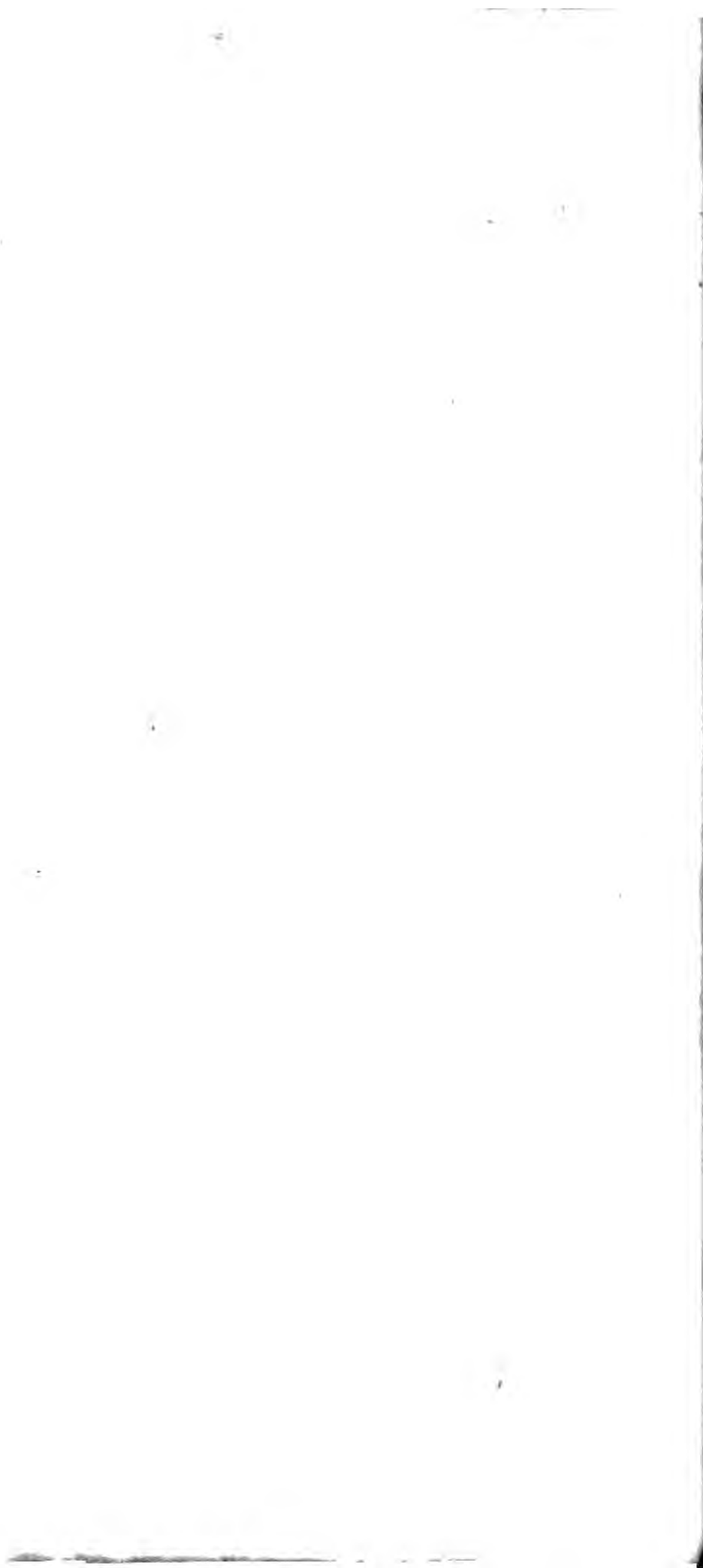




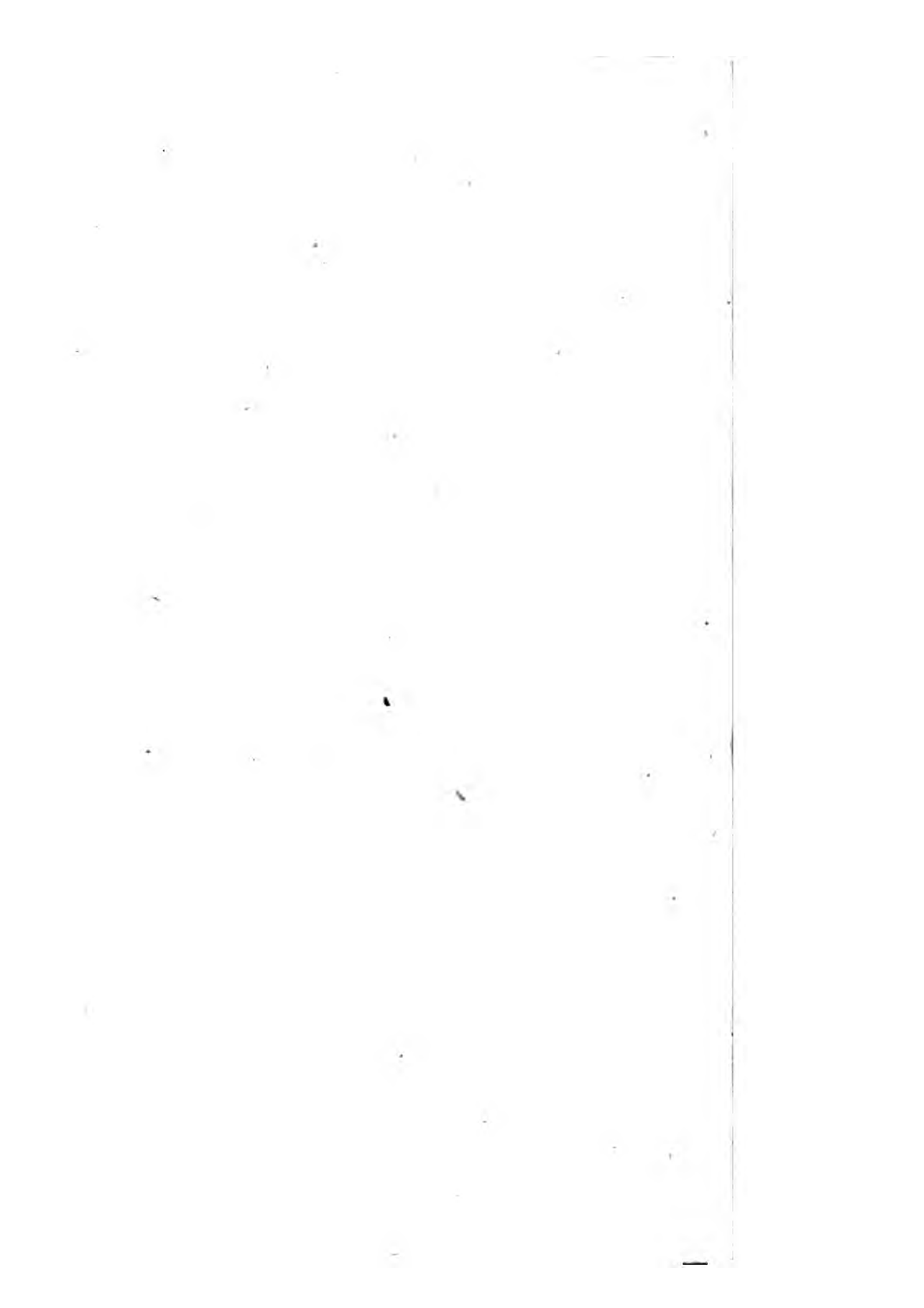
FRANCIS *Earl* of KILLMOREY.

Huntly. ss. 74 New Bond. S.

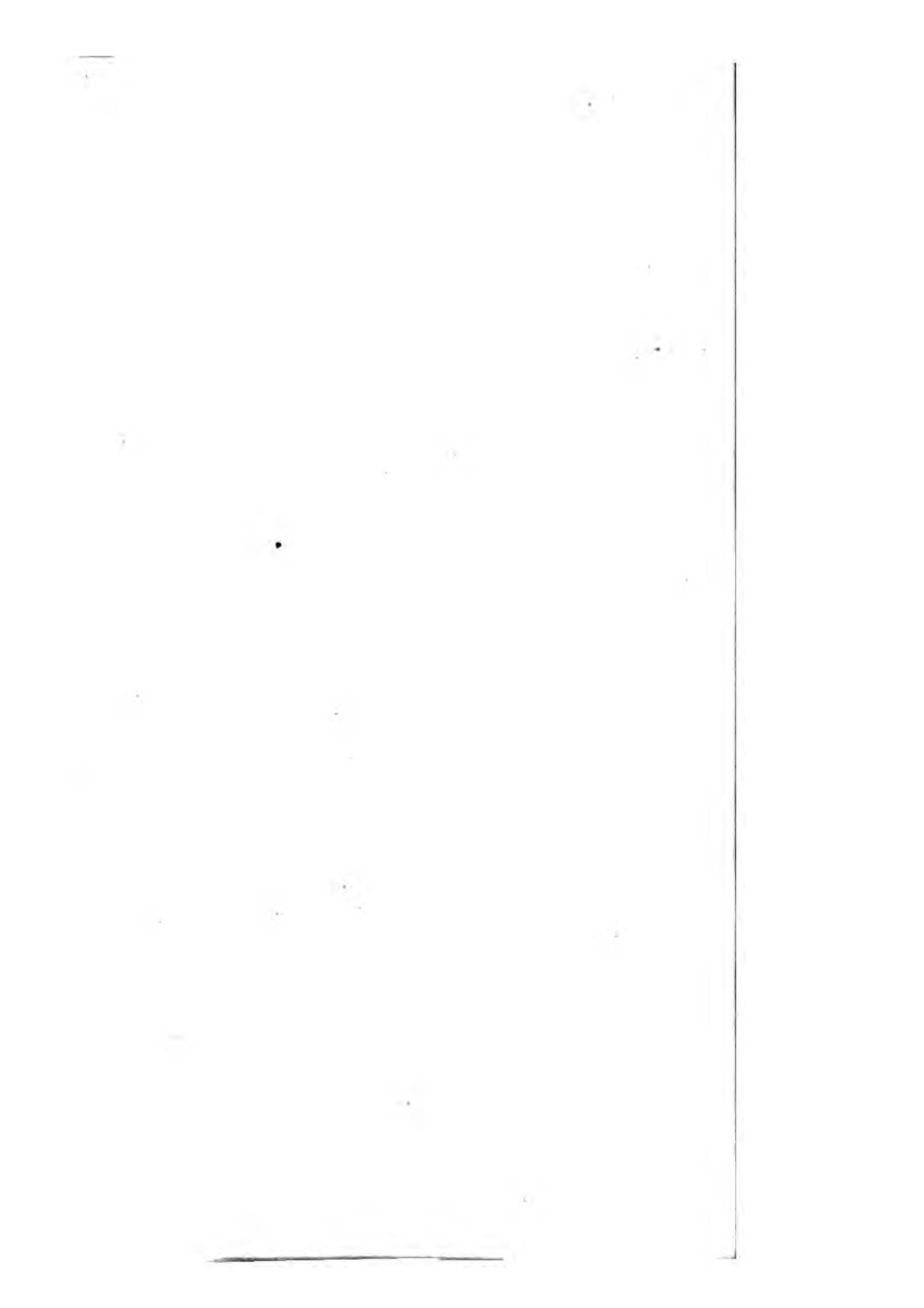








LES LIAISONS
DANGEREUSES.



LES LIAISONS DANGEREUSES

O U

L E T T R E S

*Recueillies dans une Société, &
publiées pour l'instruction de
quelques autres.*

PAR M. C..... DE L...

J'ai vu les mœurs de mon temps, & j'ai
publié ces Lettres.

J. J. ROUSSEAU, *Préf. de la Nouv. Héloïse*

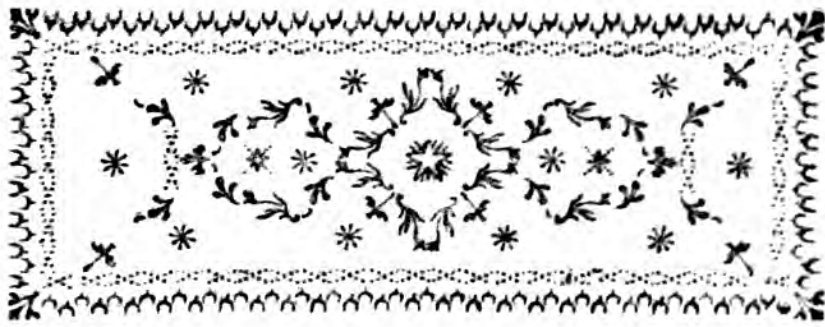
QUATRIÈME PARTIE.



A AMSTERDAM;
Et se trouve à PARIS,
Chez DURAND, Neveu, Libraire,
à la Sageffe, rue Galande.

M. DCC. LXXXII.





LES LIAISONS DANGEREUSES.



LETTRE CXXV.

*Le Vicomte DE VALMONT à la
Marquise DE MERTEUIL.*

LA voilà donc vaincue, cette femme superbe qui avoit osé croire qu'elle pourroit me résister ! Oui, mon ami, elle est à moi, entièrement à moi ; & depuis hier, elle n'a plus rien à m'accorder.

Je suis encore trop plein de mon bonheur, pour pouvoir l'apprécier : mais je m'étonne du charme inconnu que j'ai ressenti. Serait-il donc vrai que la vertu augmentât le prix d'une femme, jusques dans le moment même de la foiblesse ? Mais

2 LES LIAISONS

reléguons cette idée puérile avec les contes de bonnes-femmes. Ne rencontre-t-on pas presque par-tout, une résistance plus ou moins bien feinte au premier triomphe? & ai-je trouvé nulle par le charme dont je parle? ce n'est pourtant pas non plus celui de l'amour; car enfin, si j'ai eu quelquefois, auprès de cette femme étonnante, des momens de foiblesse qui ressembloient à cette passion puffillanime, j'ai toujours su les vaincre & revenir à mes principes. Quand même la scene d'hier m'auroit, comme je le crois, emporté un peu plus loin que je ne comptois; quand j'aurois un moment partagé le trouble & l'ivresse que je faisois naître; cette illusion passagere seroit dissipée à présent: & cependant le même charme subsiste. J'aurois même, je l'avoue, un plaisir assez doux à m'y livrer, s'il ne me causoit quelque inquiétude. Serai-je donc à mon âge, maîtrisé comme un écolier, par un sentiment involontaire & inconnu? Non: il faut, avant tout, le combattre & l'approfondir.

Peut-être, au reste, en ai-je déjà entrevu la cause! Je me plais moins dans cette idée, & je voudrois qu'elle fût vraie.

D A N G E R E U S E S. 3

Dans la foule des femmes auprès desquelles j'ai rempli jusqu'à ce jour le rôle & les fonctions d'Amant, je n'en avois encore rencontré aucune qui n'eût, au moins, autant d'envie de se rendre, que j'en avois de l'y déterminer; je m'étois même accoutumé à appeler prudes celles qui ne faisoient que la moitié du chemin par opposition à tant d'autres, dont la défense provocante ne couvre jamais qu'imparfaitement les premières avances qu'elles ont faites.

Ici, au contraire, j'ai trouvé une première prévention défavorable, & fondée depuis sur les conseils & les rapports d'une femme haineuse, mais clairvoyante; une timidité naturelle & extrême; que fortifioit une pudeur éclairée; un attachement à la vertu, que la Religion dirigeoit, & qui comptoit déjà deux années de triomphe; enfin des démarches éclatantes, inspirées par ces différens motifs, & qui toutes n'avoient pour but que de se soustraire à mes poursuites.

Ce n'est donc pas, comme dans mes autres aventures, une simple capitulation plus ou moins avantageuse, & dont il est plus facile de profiter que de s'enorgueil-

4 LES LIAISONS

lir; c'est une victoire complète, achetée par une campagne pénible, & décidée par de savantes manœuvres. Il n'est donc pas surprenant que ce succès, dû à moi seul, m'en devienne plus précieux; & le surcroît de plaisir que j'ai éprouvé dans mon triomphe, & que je ressens encore, n'est que la douce impression du sentiment de la gloire. Je chéris cette façon de voir, qui me sauve l'humiliation de penser que je puisse dépendre en quelque manière de l'esclave même que je me ferois asservie; que je n'ai pas en moi seul la plénitude de mon bonheur; & que la faculté de m'en faire jouir dans toute son énergie, soit réservée à telle ou telle femme, exclusivement à toute autre.

Ces réflexions sentées régleront ma conduite dans cette importante occasion; & vous pouvez être sûre que je ne me laisserai pas tellement enchaîner, que je ne puisse toujours briser ces nouveaux liens, en me jouant & à ma volonté. Mais déjà je vous parle de ma rupture, & vous ignorez encore par quels moyens j'en ai acquis le droit; lisez donc, & voyez à quoi s'expose la sagesse, en essayant de secourir la folie. J'étudiois si attentivement mes discours & les réponses que j'obtenois,

que j'espère vous rendre les uns & les autres avec une exactitude dont vous serez contente.

Vous verrez par les deux copies des Lettres ci-jointes (1), quel médiateur j'avois choisi pour me rapprocher de ma Belle, & avec quel zèle le saint personnage s'est employé pour nous réunir. Ce qu'il faut vous dire encore, & que j'avois appris par une Lettre, interceptée suivant l'usage, c'est que la crainte & la petite humiliation d'être quittée, avoient un peu dérangé la prudence de l'austère dévote; & avoient rempli son cœur & sa tête de sentimens & d'idées, qui, pour n'avoir pas le sens commun, n'en étoient pas moins intéressans. C'est après ces préliminaires, nécessaires à savoir, qu'hier Jeudi 28, jour préfix & donné par l'ingrate, je me suis présenté chez elle en esclave timide & repentant, pour en sortir en vainqueur couronné.

Il étoit six heures du soir quand j'arrivai chez la Belle Recluse, car, depuis son retour, sa porte étoit restée fermée à tout le monde. Elle essaya de se lever quand on m'annonça; mais ses genoux tremblans

(1) Lettre CXX & CXXII.

6 LES LIAISONS

ne lui permirent pas de rester dans cette situation : elle se rassit sur-le-champ. Comme le Domestique qui m'avoit introduit, eût quelque service à faire dans l'appartement, elle en parut impatientée. Nous remplîmes cette intervalle par les complimens d'usage. Mais pour ne rien perdre d'un temps dont tous les momens étoient précieux, j'examinois soigneusement le local; & dès-lors, je marquai de l'œil le théâtre de ma victoire. J'aurois pu en choisir un plus commode : car, dans cette même chambre, il se trouvoit une ottomane. Mais je remarquai qu'en face d'elle étoit un portrait du mari; & j'eus peur, je l'avoue, qu'avec une femme si singulière, un seul regard que le hasard dirigeoit de ce côté, ne détruisît en un moment l'ouvrage de tant de soins. Enfin nous restâmes seuls & j'entrai en matière.

Après avoir exposé, en peu de mots, que le Pere Anselme avoit dû informer des motifs de ma visite, je me suis plaint du traitement rigoureux que j'avois éprouvé; & j'ai particulièrement appuyé sur *le mépris* qu'on m'avoit témoigné. On s'en est défendu, comme je m'y attendois; &, comme vous vous y attendiez bien aussi,

j'en ai fondé la preuve sur la méfiance & l'effroi que j'avois inspirés; sur la fuite scandaleuse qui s'en étoit suivie, le refus de répondre à mes Lettres, celui même de les recevoir, &c. &c. comme on commençoit une justification qui auroit été bien facile, j'ai cru devoir l'interrompre; & pour me faire pardonner cette maniere brusque, je l'ai couverte aussi-tôt par une cajolerie. » — Si tant de charmes, ai-je » donc repris, ont fait sur mon cœur une » impression si profonde, tant de vertus » n'en ont pas moins fait sur mon ame. » Séduit, sans doute, par le desir de m'en » rapprocher, j'avois osé m'en croire di- » gne. Je ne vous reproche point d'en » avoir jugé autrement; mais je me punis » de mon erreur —. Comme on gardoit » le silence de l'embarras, j'ai continué: » — J'ai desiré, Madame, ou de me jus- » tifier à vos yeux, ou d'obtenir de vous, » le pardon des torts que vous me sup- » posez; afin de pouvoir au moins ter- » miner, avec quelque tranquillité, des » jours auxquels je n'attache plus de prix, » depuis que vous avez refusé de les em- » bellir — “.

Ici on a pourtant essayé de répondre.

8 LES LIAISONS

» — Mon devoir ne me permettoit
» pas — “. Et la difficulté d’achever le
menfonge que le devoir exigeoit, n’a pas
permis de finir la phrase. J’ai donc repris
du ton le plus tendre : » — Il est donc
» vrai que c’est moi que vous avez fui? —
» Ce départ étoit nécessaire. — Et que
» vous m’éloignez de vous? — Il le
» faut. — Et pour toujours? — Je le
» dois — “. Je n’ai pas besoin de vous
dire que pendant ce court dialogue, la
voix de la tendre prude étoit oppreffée,
& que ses yeux ne s’élevoient pas jufqu’à
moi.

Je jugeai devoir animer un peu cette
fcene languiffante; ainfi, me levant avec
l’air du dépit : » — Votre fermeté, dis-
» je alors, me rend toute la mienne. Hé
» bien, oui, Madame, nous ferons fé-
» parés; féparés même plus que vous ne
» penfez : & vous vous félicitez à loi-
» fir de votre ouvrage — “. Un peu fur-
prife de ce ton de reproche, elle voulut
repliquer. » — La réfolution que vous
» avez prife, dit-elle... “. — N’est que
» l’effet de mon déefpoir, repris-je avec
» emportement. Vous avez voulu que je
» fois malheureux; je vous prouverez que

» vous avez réussi au-delà même de vos
 » souhaits. — Je desire votre bonheur,
 » répondit-elle — “. Et le son de sa voix
 commençoit à annoncer une émotion assez
 forte. Aussi me précipitant à ses genoux, &
 du ton dramatique que vous me connois-
 siez : — » Ah ! cruelle, me suis-je écrié,
 » peut-il exister pour moi un bonheur
 » que vous ne partagiez pas ? Où donc le
 » trouver loin de vous ? Ah ! jamais ja-
 » mais — “ ! J'avoue qu'en me livrant à
 ce point, j'avois beaucoup compté sur le
 secours des larmes : mais soit mauvaise
 disposition, soit peut-être seulement l'effet
 de l'attention pénible & continuelle, que
 je mettois à tout, il me fut impossible de
 pleurer.

Par bonheur, je me ressouvins que pour
 subjuguier une femme, tout moyen étoit
 également bon ; & qu'il suffisoit de l'éton-
 ner par un grand mouvement, pour que
 l'impression en restât profonde & favora-
 ble. Je suppléai donc, par la terreur, à
 la sensibilité qui se trouvoit en défaut ;
 & pour cela, changeant seulement l'in-
 flexion de ma voix, & gardant la même
 posture : » — Oui, continuai-je, j'en fais
 » le serment à vos pieds, vous posséder

10 LES LIAISONS

» ou mourir — “. En prononçant ces dernières paroles , nos regards se rencontrèrent. Je ne fais ce que la timide personne vit ou cru voir dans les miens : mais elle se leva d'un air effrayé, & s'échappa de mes bras dont je l'avois entourée. Il est vrai que je ne fis rien pour la retenir : car j'avois remarqué plusieurs fois que les scènes de désespoir menées trop vivement, tomboient dans le ridicule dès qu'elles devenoient longues, ou ne laissoient que des ressources vraiment tragiques, & que j'étois fort éloigné de vouloir prendre. Cependant tandis qu'elle se déroboit à moi, j'ajoutai d'un ton bas & sinistre, mais de façon qu'elle pût m'entendre : » — Hé bien ! la mort — “ !

Je me relevai alors, & gardant un moment le silence, je jettois sur elle, comme au hasard, des regards farouches, qui, pour avoir l'air d'être égarés, n'en étoient pas moins clairvoyans & observateurs. Le maintien mal-assuré, la respiration haute, la contraction de tous les muscles, les bras tremblans & à demi élevés, tout me prouvoit assez que l'effet étoit tel que j'avois voulu le produire : mais, comme en amour rien ne se finit que de très-près, & que

nous étions alors assez loin l'un de l'autre, il falloit avant tout se rapprocher. Ce fut pour y parvenir, que je passai le plutôt possible à une apparente tranquillité, propre à calmer les effets de cet état violent, sans en affoiblir l'impression.

Ma transition fut : » — Je suis bien » malheureux. J'ai voulu vivre pour votre » bonheur, & je l'ai troublé. Je me dé- » voue pour votre tranquillité, & je la trouble encore — ». Ensuite d'un air composé, mais contraint : » — Pardon, Ma- » dame; peu accoutumé aux orages des » passions, je fais mal en réprimer les » mouvemens. Si j'ai eu tort de m'y li- » vrer, songez au moins que c'est pour la » dernière fois. Ah ! calmez-vous, calmez- » vous, je vous en conjure — ». Et pendant ce long discours je me rapprochois insensiblement. » — Si vous voulez que je » me calme, répondit la belle effarou- » chée, vous-même soyez donc plus tran- » quille. — Hé bien ! oui, je vous le pro- » mets lui dis-je — ». J'ajoutai d'une voix plus foible : » — Si l'effort est grand, au » au moins ne doit-il pas être-long. » Mais, repris-je aussitôt d'un air égaré, » je suis venu, n'est-il pas vrai, pour vous

12 LES LIAISONS

» rendre vos Lettres? De grace, daignez les
» reprendre. Ce douloureux sacrifice me
» reste à faire, ne me laissez rien qui puisse
» affoiblir mon courage ». — Et tirant
de ma poche le précieux recueil : » — Le
» voilà, dis-je, ce dépôt trompeur des
» assurances de votre amitié ! Il m'atta-
» choit à la vie reprenez-le. Donnez ainsi
vous-même le signal qui doit me séparer
de vous pour jamais — »

Ici l'Amant craintive céda entièrement
à sa tendre inquiétude. » — Mais M. de
» Valmont ; qu'avez-vous, & que voulez-
» vous dire ? la démarche que vous fai-
» tes aujourd'hui n'est-elle pas volontaire ?
» n'est-ce pas le fruit de vos propres ré-
» flexions ! & ne sont-ce pas elles qui
» vous ont fait approuver, vous-même,
» le parti nécessaire que j'ai suivi par de-
» voir ? — Hé bien ! ai-je repris, ce parti
» a décidé le mien. — Et quel est-il ? —
» Le seul qui puisse, en me séparant de
» vous, mettre un terme à mes peines,
» — Mais répondez-moi, quel est-il — » ?
Là, je la pressai dans mes bras ; sans qu'elle
se défendît aucunement ; & jugeant, par
cet oubli des bienséances, combien l'émo-
tion étoit forte & puissante ; » — Femme

» adorable, lui dis-je en risquant l'enthou-
 » siasme, vous n'avez pas d'idée de l'a-
 » mour que vous inspirez; vous ne saurez
 » jamais jusqu'à quel point vous fûtes ado-
 » rée, & de combien ce sentiment m'é-
 » toit plus cher que mon existence! Puif-
 » sent tous vos jours être fortunés & tran-
 » quilles; Puissent-ils s'embellir de tout
 » le bonheur dont vous m'avez privé!
 » Payez au moins ce vœu sincère par un
 » regret, par une larme; & croyez que
 » le dernier de mes sacrifices, ne sera pas
 » le plus pénible à mon cœur. Adieu — » .

Tandis que je parlois ainsi, je sento-
 is son cœur palpiter avec violence; j'obser-
 vois l'altération de sa figure; je voyois,
 sur-tout, les larmes la suffoquer & ne cou-
 ler cependant que rares & pénibles. Ce ne
 fut qu'alors que je pris le parti de feindre
 de m'éloigner : aussi me retenant avec
 force : » — Non, écoutez-moi, dit-elle
 » vivement. — Laissez-moi, répondis-je.
 » — Vous m'écouteriez, je le veux. — Il
 » faut vous fuir, il le faut! — Non, s'é-
 » cria-t-elle... — ». A ce dernier mot
 elle se précipita, ou plutôt tomba éva-
 nouie entre mes bras. Comme je doutois
 encore d'un si heureux succès, je feignis

14 LES LIAISONS

un grand effroi ; mais tout en m'effrayant , je la conduisois , ou la portois , vers le lieu précédemment désigné pour le champ de ma gloire ; & en effet elle ne revint à elle que soumise & déjà livrée à son heureux vainqueur.

Jusques-là , ma belle amie , vous me trouverez ; je crois , une pureté de méthode qui vous fera plaisir , & vous verrez que je ne me suis écarté en rien des vrais principes de cette guerre , que nous avons remarqué souvent être si semblable à l'autre. Jugez-moi , comme Turenne ou Frédéric. J'ai forcé à combattre , l'ennemi qui ne vouloit que temporiser ; je me suis donné , par de savantes manœuvres , le choix du terrain & celui des dispositions ; j'ai su inspirer la sécurité à l'ennemi , pour le joindre plus facilement dans sa retraite ; j'ai su y faire succéder la terreur , avant d'en venir au combat ; je n'ai rien mis au hasard , que par la considération d'un grand avantage en cas de succès , & la certitude des ressources en cas de défaite ; enfin , je n'ai engagé l'action qu'avec une retraite assurée , par où je pusse couvrir & conserver tout ce que j'avois conquis précédemment. C'est , je crois , tout ce qu'on

peut faire; mais je crains, à présent; de m'être amolli comme Annibal dans les délices de Capoue. Voilà ce qui s'est passé depuis.

Je m'attendois bien qu'un si grand événement ne se passeroit pas sans les larmes & le désespoir d'usage; & si je remarquai d'abord un peu plus de confusion, & une sorte de recueillement, j'attribuai l'un & l'autre à l'état de prude: aussi, sans m'occuper de ces légères différences; que je croyois purement locales, je suivois simplement la grande route des consolations; bien persuadé que, comme il arrive d'ordinaire, les sensations aideroient le sentiment, & qu'une seule action feroit plus que tous les discours, que pourtant je ne négligeoit pas. Mais je trouvai une résistance vraiment effrayante, moins encore par son excès, que par la forme sous laquelle elle se montroit.

Figurez-vous une femme assise, d'une roideur immobile, & d'une figure invariable; n'ayant l'air ni de penser, ni d'écouter, ni d'entendre; dont les yeux fixes laissent échapper des larmes assez continues, mais qui coulent sans effort. Telle étoit Mde. de Tourvel pendant mes dis-

16 LES LIAISONS

cours; mais si j'essayois de ramener son attention vers moi par une caresse, par le geste même le plus innocent, à cette apparente apathie succédoient aussitôt la terreur, la suffocation, les convulsions, les sanglots, & quelques cris par intervalle, mais sans un mot articulé.

Ces crises revinrent plusieurs fois, & toujours plus fortes; la dernière même fut si violente, que j'en fus entièrement découragé, & craignis un moment d'avoir remporté une victoire inutile. Je me rabattis sur les lieux communs d'usage; & dans le nombre se trouva celui-ci: » — Et » vous êtes dans le désespoir, parce que » vous avez fait mon bonheur — »? A ce mot, l'adorable femme se tourna vers moi; & sa figure, quoique encore un peu égarée, avoit déjà repris son expression céleste. » Votre bonheur, me dit-elle — »! Vous devinez ma réponse. » — Vous êtes » donc heureux — »? Je redoublai les protestations. » — Et heureux par moi — »! J'ajoutai les louanges & les tendres propos. Tandis que je parlois, tous ses membres s'affouplirent; elle retomba avec mollesse, appuyée sur son fauteuil; & m'abandonnant une main que j'avois osé prendre

» — Je sens, dit-elle, que cette idée me
 » console & me soulage — ».

Vous jugez qu'ainsi remis sur la voie ;
 je ne la quittai plus ; c'étoit réellement
 la bonne , & peut-être la seule. Aussi quand
 je voulus tenter un second succès , j'éprou-
 vai d'abord quelque résistance ; & ce qui
 s'étoit passé auparavant me rendoit cir-
 conspect : mais ayant appelé à mon se-
 cours cette même idée de mon bonheur ,
 j'en ressentis bientôt les favorables effets :
 » — Vous avez raison , me dit la tendre
 » personne ; je ne puis plus supporter mon
 » existence , qu'autant qu'elle me servira
 » à vous rendre heureux. Je m'y consacre
 » toute entière : dès ce moment je me
 » donne à vous , & vous n'éprouverez de
 » ma part ni refus , ni regrets — ». Ce
 fut avec cette candeur , naïve ou sublime ,
 qu'elle me livra sa personne & ses char-
 mes , & qu'elle augmenta mon bonheur
 en le partageant. L'ivresse fut complète
 & réciproque ; & , pour la première fois ,
 la mienne survécut au plaisir. Je ne sortis
 de ses bras que pour tomber à ses genoux ,
 pour lui jurer un amour éternel ; & , il
 faut tout avouer , je pensois tout ce que
 je disois. Enfin , même après nous être sé-

parés, son idée ne me quittoit point, & j'ai eu besoin de me travailler pour m'en distraire.

Ah ! pourquoi n'êtes-vous pas ici, pour balancer au moins le charme de l'action par celui de la récompense ? Mais je ne perdrai rien pour attendre, n'est-il pas vrai ? & j'espère pouvoir regarder, comme convenu entre nous, l'heureux arrangement que je vous ai proposé dans ma dernière Lettre. Vous voyez que je m'exécute, & que, comme je vous ai promis, mes affaires seront assez avancées pour pouvoir vous donner une partie de mon temps. Dépêchez-vous donc de renvoyer votre pesant Belleruche, & laissez-là le doucereux Danceny, pour ne vous occuper que de moi. Mais que faites-vous donc tant à cette campagne, que vous ne me répondez seulement pas ? Savez-vous que je vous gronderois volontiers ? Mais le bonheur porte à l'indulgence. Et puis, qu'en me replaçant au nombre de vos soupirans, je dois me soumettre, de nouveau à vos petites fantaisies. Souvenez-vous cependant que le nouvel Amant ne veut rien perdre des anciens droits de l'ami.

Adieu comme autrefois . . . Oui, *adieu*,

D A N G E R E U S E S. 19
*mon Ange! je t'envoie tous les baisers de
l'amour.*

P. S. Savez-vous que Prévan, au bout de son mois de prison, a été obligé de quitter son Corps? C'est aujourd'hui la nouvelle de tout Paris. En vérité, le voilà cruellement puni d'un tort qu'il n'a pas eu, & votre succès est complet!

Paris, ce 29 Octobre 17..



L E T T R E C X X V I.

*Madame DE ROSEMONDE à la
Présidente DE TOURVEL.*

JE vous aurois répondu plutôt, mon aimable enfant, si la fatigue de ma dernière Lettre ne m'avoit rendu mes douleurs, ce qui m'a encore privée tous ces jours-ci de l'usage de mon bras. J'étois bien pressée de vous remercier des bonnes nouvelles que vous m'avez données de mon neveu & je ne l'étois pas moins de vous en faire pour votre compte, de sinceres félicitations. On est forcé de reconnoître véritablement là un coup de la Providence, qui, en touchant l'un, a aussi sauvé l'autre. Oui,

ma chere Belle , Dieu qui ne vouloit que vous éprouver , vous a secourue au moment où vos forces étoient épuisées ; & malgré votre petite murmure , vous avez , je crois , quelques actions de graces à lui rendre. Ce n'est pas que je ne sente fort bien qu'il vous eût été plus agréable que cette résolution vous fût venue la premiere , & que celle de Valmont n'en eût été que la suite ; il semble même , humainement parlant , que les droits de notre sexe en eussent été mieux conservés , & nous ne voulons en perdre aucun ! Mais qu'est-ce que ces considérations légères , auprès des objets importants qui se trouvent remplis ? Voit-on celui qui se sauve du naufrage , se plaindre de n'avoir pas eu le choix des moyens ?

Vous éprouverez bientôt , ma chere fille , que les peines que vous redoutez s'allégeront d'elles-mêmes ; & quand elles devroient subsister toujours & dans leur entier , vous n'en sentiriez pas moins qu'elles seroient encore plus faciles à supporter , que les remords du crime & le mépris de soi-même. Inutilement vous aurois-je parlé plutôt avec cette apparente sévérité : l'amour est un sentiment indépendant , que

la prudence peut faire éviter, mais qu'elle ne sauroit vaincre; & qui, une fois né, ne meurt que de la belle mort, ou du défaut absolu d'espoir. C'est ce dernier cas, dans lequel vous êtes, qui me rend le courage & le droit de vous dire librement mon avis. Il est cruel d'effrayer un malade désespéré, qui n'est plus susceptible que de consolations & de palliatifs : mais il est sage d'éclairer un convalescent sur les dangers qu'il a courus, pour lui inspirer la prudence dont il a besoin, & la soumission aux conseils qui peuvent encore lui être nécessaires.

Puisque vous me choisissez pour votre Médecin, c'est comme tel que je vous parle, & que je vous dis que les petites incommodités que vous ressentez à présent, & qui peut-être exigent quelques remèdes, ne sont pourtant rien en comparaison de la maladie effrayante dont voilà la guérison assurée. Ensuite comme votre amie, comme l'amie d'une femme raisonnable & vertueuse, je me permettrai d'ajouter que cette passion, qui vous avoit subjuguée, déjà si malheureuse par elle-même, le devenoit encore plus par son objet. Si j'en crois ce qu'on m'en dit, mon neveu, que

j'avoue aimer peut-être avec foiblesse, & qui réunit en effet beaucoup de qualités louables à beaucoup d'agrémens, n'est ni sans danger pour les femmes, ni sans torts vis-à-vis d'elles, & met presque un prix égal à les séduire & à les perdre. Je crois bien que vous l'auriez converti. Jamais personne sans doute n'en fut plus digne : mais tant d'autres s'en sont flattées de même, dont l'espoir a été déçu, que j'aime bien mieux que vous n'en soyez pas réduite à cette ressource.

Considérez à présent, ma chere Belle, qu'au lieu de tant de dangers que vous auriez eu à courir, vous aurez, outre le repos de votre conscience & votre propre tranquillité, la satisfaction d'avoir été la principale cause de l'heureux retour de Valmont. Pour moi, je ne doute pas que ce ne soit, en grande partie, l'ouvrage de votre courageuse résistance, & qu'un moment de foiblesse de votre part, n'eût peut-être laissé mon neveu dans un égarement éternel. J'aime à penser ainsi, & desirer vous voir penser de même ; vous y trouverez vos premières consolations, & moi, de nouvelles raisons de vous aimer davantage.

Je vous attends ici sous peu de jours, mon aimable fille, comme vous me l'annoncez. Venez retrouver le calme & le bonheur dans les mêmes lieux où vous l'aviez perdu; venez sur-tout vous réjouir avec votre tendre mere, d'avoir si heureusement tenu la parole que vous lui aviez donnée, de ne rien faire qui ne fût digne d'elle & de vous!

Du château de..., ce 30 Octobre 17..



L E T T R E C X X V I I .

La Marquise DE MERTEUIL
au Vicomte DE VALMONT.

SI je n'ai pas répondu, Vicomte, à votre Lettre du 19, ce n'est pas que je n'en aie eu le temps; c'est tout simplement qu'elle m'a donné de l'humeur, & je ne lui ai pas trouvé le sens commun. J'avois donc cru n'avoir rien de mieux à faire que la laisser dans l'oubli: mais puisque vous revenez sur elle, que vous paroissez tenir aux idées qu'elle contient, & que vous prenez mon silence pour un consentement, il faut vous dire clairement mon avis.

24 LES LIAISONS

J'ai pu avoir quelquefois la prétention de remplacer à moi seule tout un sérail , mais il ne m'a jamais convenu d'en faire partie. Je croyois que vous saviez cela. Au moins à présent que vous ne pouvez plus l'ignorer , vous jugerez facilement combien votre proposition a dû me paroître ridicule. Qui , moi ! je sacrifierois un goût , & encore un goût nouveau , pour m'occuper de vous ? Et pour m'en occuper comment ? en attendant à mon tour , & en esclave soumise , les sublimes faveurs de votre *Hautesse*. Quand , par exemple , vous voudrez vous distraire un moment de *ce charme inconnu que l'adorable , la céleste Mde. de Tourvel* , vous a fait seule éprouver , ou quand vous craindrez de compromettre , auprès de *l'attachante Cécile* , l'idée supérieure que vous êtes bien aise qu'elle conserve de vous : alors descendant jusqu'à moi , vous y viendrez chercher des plaisirs , moins vifs à la vérité , mais sans conséquence ; & vos précieuses bontés , quoiqu'un peu rares , suffiront de reste à mon bonheur !

Certes , vous êtes riche en bonne opinion de vous-même : mais apparemment je ne le suis pas en modestie ; car j'ai beau me regarder , je ne peux pas trouver dé-
chue

chue jusques-là. C'est peut-être un tort que j'ai, mais je vous préviens que j'en ai beaucoup d'autres encore.

J'ai sur-tout celui de croire que *l'écolier, le douxereux* Danceny, uniquement occupé de moi, me sacrifiant, sans s'en faire un mérite, une première passion, avant même qu'elle ait été satisfaite, & m'aimant enfin comme on aime à son âge, pourroit, malgré ses vingt ans, travailler plus efficacement que vous à mon bonheur, & à mes plaisirs. Je me permettrai même d'ajouter, que, s'il me venoit en fantaisie de lui donner un adjoint, ce ne seroit pas vous, au moins pour le moment.

Et par quelles raisons, m'allez-vous demander? Mais d'abord il pourroit fort bien n'y en avoir aucune : car le caprice qui vous ferroit préférer, peut également vous faire exclure. Je veux pourtant bien, par politesse, vous motiver mon avis. Il me semble que vous auriez trop de sacrifices à me faire; & moi, au-lieu d'en avoir la reconnoissance que vous ne manquerez pas d'en attendre, je serois capable de croire que vous m'en devriez encore! Vous voyez, qu'aussi éloignés l'un de l'autre par notre façon de penser, nous ne pouvons

nous rapprocher d'aucune maniere; & je crains qu'il ne me faille beaucoup de temps, mais beaucoup, avant de changer de sentiment. Quand je serai corrigée, je vous promets de vous avertir. Jusques-là, croyez-moi, faites d'autres arrangemens, & gardez vos baisers; vous avez tant à les placer mieux!...

Adieu, comme autrefois, dites-vous? Mais autrefois, [ce me semble, vous faisiez un peu plus de cas de moi; vous ne m'aviez pas destinée tout-à-fait aux troisiemes Rôles; & sur-tout vous vouliez bien attendre que j'eusse dit qu'oui, avant d'être sûr de mon consentement. Trouvez donc bon, qu'au lieu de vous dire aussi, adieu comme autrefois, je vous dise, adieu comme à présent.

Votre servante, M. le Vicomte.

Du château de.... ce 31 Octobre 17...





L E T T R E C X X V I I I.

*La Présidente DE TOURVEL à
Madame DE ROSEMONDE.*

JE n'ai reçu qu'hier, Madame, votre tardive réponse. Elle m'auroit tué sur-le-champ, si j'avois eu encore mon existence en moi : mais un autre en est possesseur ; & cet autre est M. de Valmont. Vous voyez que je ne vous cache rien. Si vous devez ne me plus trouver digne de votre amitié, je crains moins encore de la perdre que de la surprendre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, placée par M. de Valmont entre sa mort ou son bonheur, je me suis décidé pour ce dernier parti. Je ne m'en vante, ni ne m'en accuse : je dis simplement ce qui est.

Vous sentirez aisément, d'après cela, quelle impression a dû me faire votre Lettre, & les vérités sévères qu'elle contient. Ne croyez pas cependant qu'elle ait pu faire naître un regret en moi, ni qu'elle puisse jamais me faire changer de sentiment ni de conduite. Ce n'est pas que je

n'aie des momens cruels : mais quand mon cœur est le plus déchiré, quand je crains de ne pouvoir plus supporter mes tourmens, je me dis : Valmont est heureux ; & tout disparoît devant cette idée, ou plutôt elle change tout en plaisirs.

C'est donc à votre neveu que je me suis consacrée ; c'est pour lui que je me suis perdue. Il est devenu le centre unique de mes pensées, de mes sentimens, de mes actions. Tant que ma vie sera nécessaire à son bonheur, elle me sera précieuse, & je la trouverai fortunée. Si quelque jour il en juge autrement..., il n'entendra de ma part ni plainte ni reproche. J'ai déjà osé fixer les yeux sur ce moment fatal, & mon parti est pris.

Vous voyez à présent combien peu doit m'affecter la crainte que vous paroissez avoir, qu'un jour M. de Valmont ne me perde : car avant de le vouloir, il aura donc cessé de m'aimer ; & que me feront alors de vains reproches que je n'entendrai pas ? Seul, il sera mon juge. Comme je n'aurai vécu que pour lui, ce sera en lui que reposera ma mémoire ; & s'il est forcé de reconnoître que je l'aimois, je serai suffisamment justifiée.

Vous venez, Madame, de lire dans mon cœur. J'ai préféré le malheur de perdre votre estime par ma franchise, à celui de m'en rendre indigne par l'avilissement du mensonge. J'ai cru devoir cette entière confiance à vos anciennes bontés pour moi. Ajouter un mot de plus, pourroit vous faire soupçonner que j'ai l'orgueil d'y compter encore, quand au contraire je me rends justice, en cessant d'y prétendre.

Je suis avec respect, Madame, votre très-humble & très-obéissante servante.

Paris, ce 1er. Novembre 17...



L E T T R E C X X I X.

*Le Vicomte DE VALMONT à la Mar-
quise DE MERTEUIL.*

DITES-MOI donc, ma belle amie, d'où peut venir ce ton d'aigreur & de persiflage, qui regne dans votre dernière Lettre? Quel est donc ce crime que j'ai commis, apparemment sans m'en douter, & qui vous donne tant d'humeur? J'ai eu l'air, me reprochez-vous, de compter sur votre consentement avant de l'avoir obtenu : mais

je croyois que ce qui pourroit paroître de la présomption pour tout le monde, ne pouvoit jamais être pris, de vous à moi, que pour de la confiance : & depuis quand ce sentiment nuit-il à l'amitié ou à l'amour ? En réunissant l'espoir au desir, je n'ai fait que céder à l'impulsion naturelle, qui nous fait nous placer toujours le plus près possible du bonheur que nous cherchons ; & vous avez pris pour l'effet de l'orgueil ce qui ne l'étoit que de mon empressement. Je fais fort bien que l'usage a introduit, dans ce cas, un doute respectueux : mais vous savez aussi que ce n'est qu'une forme, un simple protocole ; & j'étois, ce me semble, autorisé à croire que ces précautions minutieuses n'étoient plus nécessaires entre nous.

Il me semble même que cette marche franche & libre, quand elle est fondée sur une ancienne liaison, est bien préférable à l'insipide cajolerie, qui affadit si souvent l'amour. Peut-être, au reste, le prix que je trouve à cette manière, ne vient-il que de celui que j'attache au bonheur qu'elle me rappelle : mais par-là même, il me seroit plus pénible encore de vous voir en juger autrement.

Voilà pourtant le seul tort que je me connoisse : car je n'imagine pas que vous ayiez pu penser sérieusement, qu'il existât une femme dans le monde, qui me parût préférable à vous; & encore moins, que j'aie pu vous apprécier aussi mal que vous feignez de le croire. Vous vous êtes regardées, me dites-vous à ce sujet, & vous ne vous êtes pas trouvée déçue à ce point. Je le crois bien, & cela prouve seulement que votre miroir est fidele. Mais n'auriez-vous pas pu en conclure avec plus de facilité & de justice, qu'à coup sûr je n'avois pas jugé ainsi de vous?

Je cherche vainement une cause à cette étrange idée. Il me semble pourtant qu'elle tient, de plus ou moins près, aux éloges que je me suis permis de donner à d'autres femmes. Je l'infere au moins de votre affectation à relever les épithetes *d'adorable*, *de céleste*, *d'attachante*, dont je me suis servi en vous parlant de Mde. de Tourvel, ou de la petite Volanges. Mais ne savez-vous pas que ces mots, plus souvent pris au hasard que par réflexion, expriment moins le cas que l'on fait de la personne, que la situation dans laquelle on se trouve quand on en parle? Et si,

32 LES LIAISONS

dans le moment même où j'étois si vivement affecté ou par l'une ou par l'autre; je ne vous en desirois pourtant pas moins, si je vous donnois une préférence marquée sur toutes deux, puisqu'enfin je ne pouvois renouveler notre première liaison qu'au préjudice des deux autres, je ne crois pas qu'il y ait là si grand sujet de reproche.

Il ne me fera pas plus difficile de me justifier sur *le charme inconnu*, dont vous me paroissez aussi un peu choquée : car d'abord, de ce qu'il est inconnu, il ne s'en suit pas qu'il soit plus fort. Hé ! qui pourroit l'emporter sur les délicieux plaisirs que vous seule savez rendre toujours nouveaux, comme toujours plus vifs ? J'ai donc voulu dire seulement que celui-là étoit d'un genre que je n'avois pas encore éprouvé ; mais sans prétendre lui assigner de classe ; & j'avois ajouté, ce que je répete aujourd'hui, que, quel qu'il soit, je saurai combattre & le vaincre. J'y mettrai bien plus de zèle encore si je peux voir dans ce léger travail un hommage à vous offrir.

Pour la petite Cécile, je crois bien inutile de vous en parler. Vous n'avez pas oublié que c'est à votre demande que je

me suis chargé de cette enfant, & je n'attends que votre congé pour m'en défaire. J'ai pu remarquer son ingénuité & sa fraîcheur; j'ai pu même la croire un moment *attachante*, parce que, plus ou moins, on se complait toujours un peu dans son ouvrage : mais assurément, elle n'a assez de consistance en aucun genre, pour fixer en rien l'attention.

A présent, ma belle amie, j'en appelle à votre justice, à vos premières bontés pour moi; à la longue & parfaite amitié, à l'entière confiance qui depuis ont resserré nos liens : ai-je mérité le ton rigoureux que vous prenez avec moi? Mais qu'il vous sera facile de m'en dédommager quand vous voudrez ! Dites seulement un mot, & vous verrez si tous les charmes & tous les attachemens me retiendront ici, non pas un jour, mais une minute. Je volerai à vos pieds & dans vos bras, & je vous prouverai, mille fois & de mille manières, que vous êtes, que vous serez toujours la véritable souveraine de mon cœur.

Adieu, ma belle amie ; j'attends votre Réponse avec beaucoup d'empressement.

Paris, ce 3 Novembre 17. . .



L E T T R E C X X X .

*Madame DE ROSEMONDE. à La
Présidente DE TOURVEL.*

ET pourquoi, ma chere Belle, ne voulez-vous plus être ma fille? pourquoi semblez-vous m'annoncer que toute correspondance va être rompue entre nous? Est-ce pour me punir de n'avoir pas deviné ce qui étoit contre toute vraisemblance? ou me soupçonnez-vous de vous avoir affligée volontairement? Non, je connois trop bien votre cœur, pour croire qu'il pense ainsi du mien. Aussi la peine que m'a faite votre Lettre est-elle bien moins relative à moi qu'à vous-même.

O ma jeune amie ! je vous le dis avec douleur; mais vous êtes bien trop digne d'être aimée, pour que jamais l'amour vous rende heureuse. Hé ! quelle femme vraiment délicate & sensible, n'a pas trouvé l'infortune dans ce même sentiment qui lui promettoit tant de bonheur ! Les hommes savent-ils apprécier la femme qu'ils possèdent ?

Ce n'est pas que plusieurs ne soient hon-

nêres dans leurs procédés, & constans dans leur affection : mais , parmi ceux-là même , combien peu savent encore se mettre à l'unisson de notre cœur ! Ne croyez pas , ma chere enfant , que leur amour soit semblable au nôtre. Ils éprouvent bien la même ivresse ; souvent même ils y mettent plus d'emporment : mais ils ne connoissent pas cet empressement inquiet , cette sollicitude délicate , qui produit en nous ces soins tendres & continus , & dont l'unique but est toujours l'objet aimé. L'homme jouit du bonheur qu'il ressent , & la femme de celui qu'elle procure. Cette différence , si essentielle & si peu remarquée , influe pourtant , d'une manière bien sensible , sur la totalité de leur conduite respective. Le plaisir de l'un est de satisfaire des desirs , celui de l'autre est sur-tout de les faire naître. Plaire , n'est pour lui qu'un moyen de succès , tandis que pour elle , c'est le succès lui-même. Et la coquetterie , si souvent reprochée aux femmes , n'est autre chose que l'abus de cette façon de sentir , & par-là même en prouve la réalité. Enfin ce goût exclusif , qui caractérise particulièrement l'amour , n'est dans l'homme qu'une préférence , qui sert , au plus , à

augmenter un plaisir, qu'un autre objet affoibliroit peut-être, mais ne détruiroit pas; tandis que dans les femmes, c'est un sentiment profond, qui non-seulement anéantit tout desir étranger; mais qui, plus fort que la nature, & soustrait à son empire, ne leur laisse éprouver que répugnance & dégoût, là même où semble devoir naître la volupté.

Et n'allez pas croire que des exceptions plus ou moins nombreuses, & qu'on peut citer, puissent s'opposer avec succès à ces vérités générales! Elles ont pour garant la voix publique, qui, pour les hommes seulement, a distingué l'infidélité de l'inconstance : distinction dont ils se prévalent, quand ils devroient en être humiliés; & qui, pour notre sexe, n'a jamais été adoptée que par ces femmes dépravées qui en font la honte, & à qui tout moyen paroît bon, qu'elles esperent pouvoir les sauver du sentiment pénible de leur bassesse.

J'ai cru, ma chere Belle, qu'il pourroit vous être utile d'avoir ces réflexions à opposer aux idées chimériques d'un bonheur parfait; dont l'amour ne manque jamais d'abuser notre imagination : espoir trom-

peur, auquel on tient encore, même alors qu'on se voit forcé de l'abandonner, & dont la perte irrite & multiplie les chagrins déjà trop réels, inféparables d'une passion vive ! Cet emploi d'adoucir vos peines, ou d'en diminuer le nombre, est le seul que je veuille, que je puisse remplir en ce moment. Dans les maux sans remèdes, les conseils ne peuvent plus porter que sur le régime. Ce que je vous demande seulement, c'est de vous souvenir que plaindre un malade, ce n'est pas le blâmer. Eh ! qui sommes-nous, pour nous blâmer les uns les autres ? Laissons le droit de juger, à celui-là seul qui lit dans les cœurs ; & j'ose même croire qu'à ses yeux paternels, une foule de vertus peut racheter une foiblesse.

Mais, je vous en conjure, ma chère amie, défendez-vous sur-tout de ces résolutions violentes, qui annoncent moins la force qu'un entier découragement : n'oubliez pas qu'en rendant un autre possesseur de votre existence, pour me servir de votre expression, vous n'avez pas pu cependant frustrer vos amis de ce qu'ils en possédoient à l'avance, & qu'ils ne cesseront jamais de réclamer.

Adieu, ma chere fille; songez quelque-fois à votre tendre mere, croyez que vous ferez toujours & par-dessus tout, l'objet de ses plus cheres.

Du Château de... ce 4 Novembre 17...



LETTRE CXXXI.

*La Marquise DE MERTEUIL au
Vicomte DE VALMONT.*

A LA bonne heure, Vicomte, & je suis plus contente de vous cette fois-ci que l'autre, mais à présent, causons de bonne amitié, & j'espere vous convaincre que, pour vous comme pour moi, l'arrangement que vous paroissez desirer seroit une véritable folie.

N'avez-vous pas encore remarqué que le plaisir, qui est bien en effet l'unique mobile de la réunion des deux sexes, ne suffit pourtant pas pour former une liaison entr'eux? & que s'il est précédé du desir qui rapproche, il n'est pas moins suivi du dégoût qui repousse? C'est une loi de la nature, que l'amour seul peut changer; & de l'amour, en a-t-on quand

on veut ? Il en faut pourtant toujours ; & cela seroit vraiment embarrassant , si on ne s'étoit pas aperçu qu'heureusement il suffisoit qu'il en existât d'un côté. La difficulté est devenue par-là de moitié moindre , & même sans qu'il y ait eu beaucoup à perdre ; en effet , l'un jouit du bonheur d'aimer , l'autre de celui de plaire , un peu moins vif à la vérité , mais auquel se joint le plaisir de tromper , ce qui fait équilibre ; tout s'arrange.

Mais dites-moi , Vicomte , qui de nous deux se chargera de tromper l'autre ? Vous savez l'histoire de ces deux fripons , qui se reconnurent en jouant : Nous ne nous ferons rien , se dirent-ils , payons les cartes par moitié ; & ils quitterent la partie. Suivons , croyez-moi , ce prudent exemple , & ne perdons pas ensemble un temps que nous pouvons si bien employer ailleurs.

Pour nous prouver qu'ici votre intérêt me décide autant que le mien , & que je n'agis ni par humeur , ni par caprice , je ne vous refuse pas le prix convenu entre nous : je sens à merveille que pour une seule soirée nous nous suffirons de reste ; & je ne doute même pas que nous ne sa-

chions assez l'embellir pour ne la voir finir qu'à regret. Mais n'oublions pas que ce regret est nécessaire au bonheur ; & quelque douce que soit notre illusion , n'allons pas croire qu'elle puisse être durable.

Vous voyez que je m'exécute à mon tour , & cela , sans , que vous vous foyez encore mis en règle avec moi : car enfin je devois avoir la première Lettre de la céleste prude ; & pourtant , soit que vous y teniez encore , soit que vous ayez oublié les conditions d'un marché , qui vous intéresse peut-être moins que vous ne voulez me le faire croire , je n'ai rien reçu , absolument rien. Cependant , ou je me trompe , ou la tendre dévote doit beaucoup écrire : car que feroit-elle , quand elle est seule ? elle n'a sûrement pas le bon esprit de se distraire. J'aurois donc , si je voulois , quelques petits reproches à vous faire ; mais je les passe sous silence , en compensation d'un peu d'humeur que j'ai eu peut-être dans ma dernière Lettre.

A présent , Vicomte , il ne me reste plus qu'à vous faire une demande ; & elle est encore autant pour vous que pour moi : c'est de différer un moment que je desire peut-être autant que vous , mais dont

il me semble que l'époque doit être retardée jusqu'à mon retour à la Ville. D'une part, nous n'aurions pas ici la liberté nécessaire ; & de l'autre , j'y aurois quelque risque à courir : car il ne faudroit qu'un peu de jalousie , pour me rattacher de plus belle ce triste Bellerocbe , qui pourtant ne tien plus qu'à un fil. Il en est déjà à se battre les flancs pour m'aimer ; c'est au point , qu'à présent je mets autant de malice que de prudence dans les caresses dont je le surcharge. Mais , en même - temps , vous voyez bien que ce ne seroit pas là un sacrifice à vous faire ! une infidélité réciproque rendra le charme bien plus puissant.

Savez-vous que je regrette quelquefois que nous en soyons réduits à ces ressources ! Dans le temps où nous nous aimions , car je crois que c'étoit de l'amour , j'étois heureuse ; & vous , Vicomte ? Mais pourquoi s'occuper encore d'un bonheur qui ne peut revenir ? Non , quoique vous en disiez , c'est un retour impossible. D'abord , j'exigerois des sacrifices que sûrement vous ne pourriez ou ne voudriez pas me faire , & qu'il se peut bien que je ne mérite pas ; & puis , comment vous

fixer? Oh! non, non, je ne veux seulement pas m'occuper de cette idée; & malgré le plaisir que je trouve en ce moment à vous écrire; j'aime bien mieux vous quitter brusquement.

Adieu, Vicomte.

Du Château de... ce 6 Novembre 17...



LETTRE CXXXII.

La Présidente DE TOURVEL à Madame DE ROSEMONDE.

PÉNÉTRÉE, Madame, de vos bontés pour moi, je m'y livrerois toute entière, si je n'étois retenue en quelque sorte, par la crainte de les profaner en les acceptant. Pourquoi faut-il, quand je les vois si précieuses, que je sente en même-temps que je n'en suis plus digne? Ah! j'oserai du moins vous en témoigner ma reconnoissance; j'admirerai, sur-tout, cette indulgence de la vertu, qui ne connoît nos foiblesses que pour y compatir, & dont le charme puissant conserve sur les cœurs un empire si doux, & si fort, même à côté du charme de l'amour.

Mais puis-je mériter encore une amitié qui ne suffit plus à mon bonheur? Je dis de même de vos conseils; j'en sens le prix, & ne puis les suivre. Et comment ne croirois-je pas à un bonheur parfait, quand je l'éprouve en ce moment? Oui, si les hommes sont tels que vous le dites, il faut les fuir, ils sont haïssables; mais qu'alloys Valmont est loin de leur ressembler! S'il a comme eux cette violence de passion, que vous nommez emportement, combien n'est-elle pas surpassée en lui par l'excès de sa délicatesse! O mon amie! vous me parlez de partager mes peines, jouissez donc de mon bonheur; je le dois à l'amour, & de combien encore l'objet en augmente le prix! Vous aimez votre neveu, dites-vous, peut-être avec foiblesse? ah! si vous le connoissiez comme moi! je l'aime avec idolâtrie, & bien moins encore qu'il ne le mérite. Il a pu sans doute être entraîné dans quelques erreurs, il en convient lui-même; mais qui jamais connut comme lui le véritable amour? Que puis-je vous dire de plus; il le ressent tel qu'il l'inspire.

Vous allez croire que c'est là *une de ces idées chimériques, dont l'amour ne manque ja-*

44 LES LIAISONS.

mais d'abuser notre imagination : mais dans ce cas , pourquoi feroit-il devenu plus tendre , plus empressé , depuis qu'il n'a plus rien à obtenir ? Je l'avouerai , je lui trouvois auparavant un air de réflexion , de réserve , qui l'abandonnoit rarement , & qui souvent me ramenoit , malgré moi , aux fausses & cruelles impressions qu'on m'avoit données de lui. Mais depuis qu'il peut se livrer sans contrainte aux mouvemens de son cœur , il semble deviner tous les desirs du mien. Qui fait si nous n'étions pas nés l'un pour l'autre ! si ce bonheur ne m'étoit pas réservé , d'être nécessaire au sien ! Ah ! si c'est une illusion , que je meure donc avant qu'elle finisse. Mais non , je veux vivre pour le chérir , pour l'adorer. Pourquoi cesseroit-il de m'aimer ? Quelle autre femme rendroit-il plus heureuse que moi ? Et , je le sens par moi-même , ce bonheur qu'on fait naître , est le plus fort lien , le seul qui attache véritablement. Oui , c'est ce sentiment délicieux qui anoblit l'amour , qui le purifie en quelque sorte ; & le rend vraiment digne d'une ame tendre & généreuse , telle que celle de Valmont.

Adieu , ma chere , ma respectable , mon

indulgente amie. Je voudrois en vain vous écrire plus long-temps : voici l'heure où il a promis de venir, & toute autre idée m'abandonne. Pardon ! mais vous voulez mon bonheur, & il est si grand dans ce moment, que je suffis à peine à le sentir.

Paris, ce 7 Novembre 17...



L E T T R E C X X X I I I .

*Le Vicomte DE VALMONT à la Mar-
quise DE MERTEUIL.*

Q U E L S sont donc, ma belle amie, ces sacrifices que vous jugez que je ne ferois pas, & dont pourtant le prix seroit de vous plaire ? Faites-les moi connoître seulement, & si je balance à vous les offrir, je vous permets d'en refuser l'hommage. Eh ! comment me jugez-vous depuis quelque temps, si, même dans votre indulgence, vous doutez de mes sentimens ou de mon énergie ? Des sacrifices que je ne voudrois ou ne pourrois pas faire ! Ainsi, vous me croyez amoureux, subjugué ? & le prix que j'ai mis au succès, vous me soupçonnez de l'attacher à la personne ? Ah !

46 LES LIAISONS.

graces au Ciel, je n'en suis pas encore réduit là, & je m'offre à vous le prouver. Oui, je vous le prouverai; quand même ce devrait être envers Mde. de Tourvel. Assurément, après cela, il ne doit pas vous rester de doute.

J'ai pu, je crois, sans me compromettre, donner quelque temps à une femme, qui a au moins le mérite d'être d'un genre qu'on rencontre rarement. Peut-être aussi la saison morte dans laquelle est venue cette aventure, m'a fait m'y livrer davantage; & encore à présent, qu'à peine le grand courant commence à reprendre, il n'est pas étonnant qu'elle m'occupe presque en entier. Mais songez donc qu'il n'y a gueres que huit jours que je jouis du fruit de trois mois de soins. Je me suis si souvent arrêté davantage à ce qui valoit bien moins, & ne m'avoit pas tant coûté !.... & jamais vous n'en avez rien conclu contre moi.

Et puis, voulez-vous savoir la véritable cause de l'empressement que j'y mets? la voici. Cette femme est naturellement timide; dans les premiers temps, elle doutoit sans cesse de son bonheur, & ce doute suffisoit pour le troubler : en sorte que je

commence à peine à pouvoir remarquer jusqu'où va ma puissance en ce genre. C'est une chose que j'étois pourtant curieux de savoir ; & l'occasion ne s'en trouve pas si facilement qu'on le croit.

D'abord, pour beaucoup de femmes, le plaisir est toujours le plaisir, & n'est jamais que cela ; & auprès de celles-là, de quelque titre qu'on nous décore, nous ne sommes jamais que des facteurs, de simples commissionnaires, dont l'activité fait tout le mérite, & parmi lesquels, celui qui fait le plus, est toujours celui qui fait le mieux.

Dans une autre classe, peut-être la plus nombreuse aujourd'hui, la célébrité de l'Amant, le plaisir de l'avoir enlevé à une rivale, la crainte de se le voir enlever à son tour, occupent les femmes presque tout-entières : nous entrons bien, plus ou moins, pour quelque chose dans l'espece de bonheur dont elles jouissent ; mais il tient plus aux circonstances qu'à la personne. Il leur vient par nous, & non de nous.

Il falloit donc trouver, pour mon observation, une femme délicate & sensible, qui fît son unique affaire de l'amour, &

48 LES LIAISONS

qui, dans l'amour même, ne vît que son Amant; dont l'émotion, loin de suivre la route ordinaire, partît toujours du cœur, pour arriver aux sens; que j'ai vue, par exemple (& je ne parle pas du premier jour), sortir du plaisir toute éplorée, & le moment d'après retrouver la volupté dans un mot qui répondoit à son ame. Enfin, il falloit qu'elle réunît encore cette candeur naturelle, devenue insurmontable par l'habitude de s'y livrer, & qui ne lui permet de dissimuler aucun des sentimens de son cœur. Or, vous en conviendrez, de telles femmes sont rares; & je puis croire que sans celle-ci, je n'en aurois peut-être jamais rencontré.

Il ne seroit donc pas étonnant qu'elle me fixât plus long-temps qu'une autre; & si le travail que je veux faire sur elle, exige que je la rende heureuse, parfaitement heureuse! pourquoi m'y refuserois-je, surtout quand cela me sert, au-lieu de me contrarier? Mais de ce que l'esprit est occupé, s'ensuit-il que le cœur soit esclave? non, sans doute. Aussi le prix que je ne me défends pas de mettre à cette aventure ne m'empêchera pas d'en courir d'autres, ou même de la sacrifier à de plus agréables.

Je

Je suis tellement libre, que je n'ai seulement pas négligé la petite Volanges, à laquelle pourtant je tiens si peu. Sa mere la ramene à la Ville dans trois jours; & moi, depuis hier, j'ai su assurer mes communications : quelque argent au portier, & quelques fleurettes à sa femme, en ont fait l'affaire. Concevez-vous que Danceny n'ait pas su trouver ce moyen si simple? & puis, qu'on dise que l'amour rend ingénieux ! il abrutit au contraire ceux qu'il domine. Et je ne saurois pas m'en défendre ? Ah ! soyez tranquille. Déjà je vais, sous peu de jours, affoiblir, en la partageant, l'impression peut-être trop vive que j'ai éprouvée; & si un simple partage ne suffit pas, je les multiplierai.

Je n'en serai pas moins prêt à remettre la jeune pensionnaire à son discret Amant, dès que vous le jugerez à propos. Il me semble que vous n'avez plus de raison pour l'en empêcher; & moi, je consens à rendre ce service signalé au pauvre Danceny. C'est, en vérité, le moins que je lui doive pour tous ceux qu'il m'a rendus. Il est actuellement dans la grande inquiétude de savoir s'il fera reçu chez Mde. de Volanges; je le calme le plus que je peux,

en l'assurant que de façon ou d'autre, je ferai son bonheur au premier jour : & en attendant, je continue à me charger de la correspondance, qu'il veut reprendre à l'arrivée de *sa Cécile*. J'ai déjà six Lettres de lui, & j'en aurai bien encore une ou deux avant l'heureux jour. Il faut que ce garçon-là soit bien désœuvré !

Mais laissons ce couple enfantin, & revenons à nous ; que je puisse m'occuper uniquement de l'espoir si doux que m'a donné votre Lettre. Oui, sans doute, vous me fixerez, & je ne vous pardonnerai pas d'en douter. Ai-je donc jamais cessé d'être constant pour vous ? Nos liens ont été dénoués, & non pas rompus ; notre prétendue rupture ne fut qu'une erreur de notre imagination : nos sentimens, nos intérêts, n'en sont pas moins restés unis. Semblable au voyageur, qui revient détrompé, je reconnoîtrai comme lui, que j'avois laissé le bonheur pour courir après l'espérance ; & je dirai comme d'Harcourt.

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma Patrie (1).

Ne combattez donc plus l'idée ou plu-

(1) DU BELLOI, *Tragédie du Siege de Calais*.

tôt le sentiment qui vous ramene à moi ; & après avoir essayé de tous les plaisirs dans nos courses différentes, jouissons du bonheur de sentir qu'aucun d'eux n'est comparable à celui que nous avons éprouvé, & que nous retrouverons plus délicieux encore !

Adieu, ma charmante amie. Je consens à attendre votre retour : mais possédez-le donc, & n'oubliez pas combien je le desire.

Paris, ce 8 Novembre 17...



L E T T R E C X X X I V .

*La Marquise DE MERTEUIL au
Vicomte DE VALMONT.*

EN vérité, Vicomte, vous êtes bien comme les enfans, devant qui il ne faut rien dire ! & à qui on ne peut rien montrer qu'ils ne veuillent s'en emparer aussitôt ! Une simple idée qui me vient, à laquelle même je vous avertis que je ne veux pas m'arrêter, parce que je vous en parle, vous en abusez pour y ramener mon attention ; pour m'y fixer, quand je cherche à m'en distraire ; & me faire, en quel-

que forte, partager malgré moi vos desirs étourdis ! Est-il donc généreux à vous de me laisser supporter seule tout le fardeau de la prudence ? Je vous le redis, & me le répète plus souvent encore, l'arrangement que vous me proposez est réellement impossible. Quand vous y mettriez toute la générosité que vous me montrez en ce moment, croyez-vous donc que je n'aie pas aussi ma délicatesse, & que je veuille accepter des sacrifices qui nuiraient à votre bonheur ?

Or, est-il vrai, Vicomte, que vous vous faites illusion sur le sentiment qui vous attache à Mde. de Tourvel ? C'est de l'amour, ou il n'en exista jamais : vous le niez bien de cent façons ; mais vous le prouvez de mille. Qu'est-ce, par exemple, que de subterfuge dont vous vous servez vis-à-vis de vous-même (car je vous crois sincère avec moi) qui vous fait rapporter à l'envie d'observer le desir que vous ne pouvez ni cacher ni combattre, de garder cette femme ? Ne diroit-on pas que jamais vous n'en avez rendu une autre heureuse, parfaitement heureuse ? Ah ! si vous en doutez, vous avez bien peu de mémoire ! **Mais non, ce n'est pas cela. Tout simple-**

ment votre cœur abuse votre esprit, & le fait se payer de mauvaises raisons : mais moi, qui ai un grand intérêt à ne pas m'y tromper, je ne suis pas si facile à contenter.

C'est ainsi qu'en remarquant votre politesse, qui vous a fait supprimer soigneusement tous les mots que vous vous êtes imaginé m'avoir déplu, j'ai vu cependant que, peut-être sans vous en appercevoir, vous n'en conserviez pas moins les mêmes idées. En effet, ce n'est plus l'adorable, la céleste Mde. de Tourvel : mais c'est *une femme étonnante, une femme délicate & sensible*, & cela à l'exclusion de toutes les autres ; *une femme rare enfin*, & telle qu'on n'en rencontreroit pas une seconde. Il en est de même de ce charme inconnu, qui n'est pas *le plus fort*. Hé bien ! soit : mais puisque vous ne l'aviez jamais trouvé jusquelà, il est bien à croire que vous ne le trouveriez pas davantage à l'avenir, & la perte que vous feriez n'en seroit pas moins irréparable. Ou ce font-là, Vicomte, des symptômes assurés d'amour, ou il faut renoncer à en trouver aucun.

Soyez assuré, que pour cette fois, je vous parle sans humeur. Je me suis promis de

n'en plus prendre; j'ai trop bien reconnu qu'elle pouvoit devenir un piège dangereux. Croyez-moi, ne soyons qu'amis, & restons-en-là. Sachez-moi gré seulement de mon courage à me défendre : oui, de mon courage; car il en faut quelquefois, même pour ne pas prendre un parti qu'on sent être mauvais.

Ce n'est donc plus que pour vous ramener à mon avis par persuasion, que je vais répondre à la demande que vous me faites sur les sacrifices que j'exigerois & que vous ne pourriez pas faire. Je me fers à dessein de ce mot *exiger*, parce que je suis bien sûre que, dans un moment, vous m'allez en effet trouver trop exigeante : mais tant mieux ! Loin de me fâcher de vos refus, je vous en remercierai. Tenez, ce n'est pas avec vous que je veux dissimuler, j'en ai peut-être besoin.

J'exigerois donc, voyez la cruauté ! que cette rare, cette étonnante Mde. de Tourvel ne fût plus pour vous qu'une femme ordinaire, une femme telle qu'elle est seulement : car il ne faut pas s'y tromper; ce charme qu'on croit trouver dans les autres, c'est en nous qu'il existe; & c'est l'amour seul qui embellit tant l'objet aimé.

Ce que je vous demande là, tout impossible que cela soit, vous feriez peut-être bien l'effort, de me le promettre, de me le jurer même; mais, je l'avoue, je n'en croirois pas de vains discours. Je ne pourrois être persuadé que par l'ensemble de votre conduite.

Ce n'est pas tout encore, je serois capricieuse. Ce sacrifice de la petite Cécile, que vous m'offrez de si bonne grace, je ne m'en soucierois pas du tout. Je vous demanderois au contraire de continuer ce pénible service, jusqu'à nouvel ordre de ma part; soit que j'aimasse à abuser ainsi de mon empire: soit que, plus indulgente ou plus juste, il me suffit de disposer de vos sentimens, sans vouloir contrarier vos plaisirs. Quoi qu'il en soit, je voudrois être obéie; & mes ordres seroient bien rigoureux!

Il est vrai qu'alors je me croirois obligée de vous remercier; que fait-on? peut-être même de vous récompenser. Sûrement, par exemple, j'abrégerois une absence qui me deviendroit insupportable. Je vous reverrois enfin, Vicomte, & je vous reverrois . . . comment? . . . Mais vous vous souvenez que ceci n'est plus qu'une con-

versation, un simple récit d'un projet impossible, & je ne veux pas l'oublier toute seule. . . .

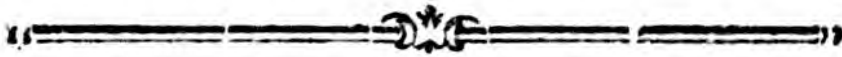
Savez-vous que mon procès m'inquiète un peu ? J'ai voulu enfin connoître au juste quels étoient mes moyens ; mes Avocats me citent bien quelques loix, & surtout beaucoup d'*autorités*, comme ils les appellent : mais je n'y vois pas autant de raison & de justice. J'en suis presque à regretter d'avoir refusé l'accommodement. Cependant je me rassure, en songeant que le Procureur est adroit, l'Avocat éloquent & la Plaideuse jolie. Si ces trois moyens devoient ne plus valoir, il faudroit changer tout le train des affaires ; & que deviendrait le respect pour les anciens usages !

Ce procès est actuellement la seule chose qui me retienne ici, Celui de Belleruche est fini : hors de Cour, dépens compensés. Il en est à regretter le bal de ce soir ; c'est bien le regret d'un désœuvré ! Je lui rendrai sa liberté entière, à mon retour à la Ville. Je lui fais ce douloureux sacrifice, & je m'en console par la générosité qu'il y trouve.

Adieu, Vicomte, écrivez-moi souvent :

le détail de vos plaisirs me dédommagera au moins en partie des ennuis que j'éprouve.

Du château de . . . ce 22 Novembre 17...



L E T T R E C X X X V .

La Présidente DE TOURVEL à Madame DE ROSEMONDE.

J'ESSAIE de vous écrire, sans savoir encore si je le pourrai. Ah! Dieu, quand je songe qu'à ma dernière Lettre c'étoit l'excès de mon bonheur qui m'empêchoit de la continuer! C'est celui de mon désespoir qui m'accable à présent; qui ne me laisse de force que pour sentir mes douleurs, & m'ôte celle de les exprimer.

Valmont. . . . Valmont ne m'aime plus, il ne m'a jamais aimée. L'amour ne s'en va pas ainsi. Il me trompe, il me trahit, il m'outrage. Tout ce qu'on peut réunir d'infortunes, d'humiliations, je les éprouve, & c'est de lui qu'elles me viennent!

Et ne croyez pas que ce soit un simple soupçon: j'étois si loin d'en avoir! Je n'ai pas le bonheur de pouvoir douter. Je l'ai

vu : que pourroit-il me dire pour se justifier? . . . Mais que lui importe ! il ne le rentera seulement pas . . . Malheureuse ! que lui feront tes reproches & tes larmes ? c'est bien de toi qu'il s'occupe !

Il est donc vrai qu'il m'a sacrifiée , livrée même . . . & à qui ? une vile créature . . . Mais que dis-je ? Ah ! j'ai perdu jusqu'au droit de la mépriser. Elle a trahi moins de devoirs , elle est moins coupable que moi. Oh ! que la peine est douloureuse , quand elle s'appuie sur le remords ! Je sens mes tourmens qui redoublent. Adieu , ma chere amie , quelque indigne que je me sois rendu de votre pitié , vous en aurez cependant pour moi , si vous pouvez vous former l'idée de ce que je souffre.

Je viens de relire ma Lettre , & je m'aperçois qu'elle ne peut vous instruire de rien ; je vais donc tâcher d'avoir le courage de vous raconter ce cruel événement. C'étoit hier ; je devois pour la première fois , depuis mon retour , souper hors de chez moi. Valmont vint me voir à cinq heures ; jamais il ne m'avoit paru si tendre. Il me fit connoître que mon projet de sortir le contrarioit , & vous jugez que j'eus

bientôt celui de rester chez moi. Cependant , deux heures après , & tout-à-coup , son air & son ton changerent sensiblement. Je ne fais s'il me sera échappé quelque chose qui aura pu lui déplaire ; quoi qu'il en soit , peu de temps après , il prétendit se rappeler une affaire qui l'obligeoit de me quitter , & il s'en alla : ce ne fut pourtant pas sans m'avoir témoigné des regrets très-vifs , qui me parurent tendres , & qu'alors je crus sinceres.

Rendue à moi-même , je jugeai plus convenable de ne pas me dispenser de mes premiers engagements , puisque j'étois libre de les remplir. Je finis ma toilette , & montai en voiture. Malheureusement mon Cocher me fit passer devant l'Opera , & je me trouvai dans l'embarras de la sortie ; j'apperçus à quatre pas devant moi , & dans la file à côté de la mienne , la voiture de Valmont. Le cœur me battit aussi-tôt , mais ce n'étoit pas de crainte ; & la seule idée qui m'occupoit , étoit le desir que ma voiture avançât. Au-lieu de cela , ce fut la sienne qui fût forcée de reculer , & qui se trouva à côté de la mienne. Je m'avançai sur-le-champ : quel fut mon étonnement , de trouver à ses

côtés une fille, bien connue pour telle ? Je me retirai, comme vous pouvez penser, & ç'en étoit déjà bien assez pour navrer mon cœur : mais ce que vous aurez peine à croire, c'est que cette même fille, apparemment instruite par une odieuse confidence, n'a pas quitté la portière de la voiture, ni cessé de me regarder, avec des éclats de rire à faire scène.

Dans l'anéantissement où j'en fus, je me laissai pourtant conduire dans la maison où je devois souper : mais il me fut impossible d'y rester ; je me sentoïis, à chaque instant, prête à m'évanouir, & sur-tout je ne pouvois retenir mes larmes.

En rentrant j'écrivis à M. de Valmont, & lui envoyai ma Lettre aussi-tôt ; il n'éroit pas chez lui. Voulant, à quelque prix que ce fût, sortir de cet état de mort, ou le confirmer à jamais, je renvoyai avec ordre de l'attendre : mais avant minuit mon Domestique revint, en me disant que le Cocher qui étoit de retour, lui avoit dit que son Maître ne rentreroit pas de la nuit. J'ai cru ce matin n'avoir plus autre chose à faire qu'à lui redemander mes Lettres, & le prier de ne plus venir chez moi. J'ai en effet donné des ordres en consé-

quences

quences; mais, sans doute, ils étoient inutiles. Il est près de midi; il ne s'est point encore présenté, & je n'ai pas même reçu un mot de lui.

A présent, ma chere amie, je n'ai plus rien à ajouter : vous voilà instruite, & vous connoissez mon cœur. Mon seul espoir est de n'avoir pas long-temps encore à affliger votre sensible amitié.

Paris, ce, 25 Novembre 17..



L E T T R E C X X X V I.

*La Présidente DE TOURVEL au Vi-
comte DE VALMONT.*

SANS doute, Monsieur, après ce qui s'est passé hier, vous ne vous attendez plus à être reçu chez moi, & sans doute aussi vous le desirez peu ! Ce billet a donc moins pour objet de vous prier de n'y plus venir, que de vous redemander des Lettres qui n'auroient jamais dû exister; & qui, si elles ont pu vous intéresser un moment, comme des preuves de l'aveuglement que vous aviez fait naître, ne peuvent que vous être indifférentes à présent qu'il est

62 LES LIAISONS

dissipé, & qu'elles n'expriment plus qu'un sentiment que vous avez détruit.

Je reconnois & j'avoue que j'ai eu tort de prendre en vous une confiance, dont tant d'autres avant moi avoient été les victimes; en cela je n'accuse que moi seule : mais je croyois au moins n'avoir pas mérité d'être livrée, par vous, au mépris & à l'insulte. Je croyois qu'en vous sacrifiant tout, & perdant pour vous seul mes droits à l'estime des autres & à la mienne, je pouvois m'attendre cependant à ne pas être jugée par vous plus sévèrement que par le public, dont l'opinion sépare encore, par une immense intervalle, la femme foible de la femme dépravée. Ces torts, qui seroient ceux de tout le monde, sont les seuls dont je vous parle. Je me tais sur ceux de l'amour; votre cœur n'entendrait pas le mien. Adieu, Monsieur.

Paris, ce 15 Novembre 17...





L E T T R E C X X X V I I .

*Le Vicomte DE VALMONT à la
Présidente DE TOURVÉL.*

O N vient seulement , Madame , de me rendre votre Lettre ; j'ai frémi en la lisant , & elle me laisse à peine la force d'y répondre. Quelle affreuse idée avez-vous donc de moi ! Ah ! sans doute j'ai des torts ; & tels que je ne me les pardonnerai de ma vie , quand même vous les couvririez de votre indulgence. Mais que ceux que vous me reprochez , ont toujours été loin de mon ame ! Qui , moi ! vous humilier ! vous avilir ! quand je vous respecte autant que je vous chéris ; quand je n'ai connu l'orgueil , que du moment où vous m'avez jugé digne de vous. Les apparences vous ont déçue ; & je conviens qu'elles ont pu être contre moi : mais n'aviez-vous donc pas dans votre cœur ce qu'il falloit pour les combattre ? & ne s'est-il pas révolté à la seule idée qu'il pouvoit avoir à se plaindre du mien ? Vous l'avez cru cependant ! Ainsi , non - seulement vous

64 LES LIAISONS

m'avez jugé capable de ce délire atroce, mais vous avez même craint de vous y être exposée par vos bontés pour moi. Ah! si vous vous trouvez dégradée à ce point par votre amour, je suis donc moi-même bien vil à vos yeux?

Oppressée par le sentiment douloureux que cette idée me cause, je perds à la repousser, le temps que je devrois employer à la détruire. J'avouerai tout, une autre considération me retient encore. Faut-il donc retracer des faits que je voudrois anéantir, & fixer votre attention & la mienne sur un moment d'erreur que je voudrois racheter du reste de ma vie, dont je suis encore à concevoir la cause, & dont le souvenir doit faire à jamais mon humiliation & mon désespoir? Ah! si en m'accusant, je dois exciter votre colère, vous n'aurez pas au moins à chercher loin votre vengeance; il vous suffira de me livrer à mes remords.

Cependant, qui le croiroit? cet événement a pour première cause, le charme tout-puissant que j'éprouve auprès de vous. Ce fut lui qui me fit oublier trop longtemps une affaire importante, & qui ne

pouvoit se remettre. Je vous quittai trop tard, & ne trouvai plus la personne que j'allois chercher. J'espérois la rejoindre à l'Opéra, & ma démarche fut pareillement infructueuse. Emilie que j'y trouvai, que j'ai connue dans un temps où j'étois bien loin de connoître ni vous ni l'amour; Emilie n'avoit pas sa voiture, & me demanda de la remettre chez elle, à quatre pas de là. Je n'y vis aucune conséquence, & j'y consentis. Mais ce fut alors que je vous rencontrai; & je sentis sur-le-champ que vous seriez portée à me juger coupable.

La crainte de vous déplaire ou de vous affliger, est si puissante sur moi, qu'elle dut être & fut en effet bientôt remarquée. J'avoue même qu'elle me fit tenter d'engager cette fille à ne pas se montrer; cette précaution de la délicatesse a tourné comme l'amour. Accoutumée, comme toutes celles de son état, à n'être sûre d'un empire toujours usurpé, que par l'abus qu'elles se permettent d'en faire, Emilie se garda bien d'en laisser échapper une occasion si éclatante. Plus elle voyoit mon embarras s'accroître, plus elle affectoit de se montrer; & sa folle gaité, dont je rougis que vous ayiez pu un moment vous

croire l'objet, n'avoit de cause que la peine cruelle que je ressentois, qui elle-même venoit encore de mon respect & de mon amour.

Jusques-là, sans doute, je suis plus malheureux que coupable; & ces torts, *qui seroient ceux de tout le monde, & les seuls dont vous me parlez*, ces torts n'existant pas, ne peuvent m'être reprochés. Mais vous vous taisez en vain sur ceux de l'amour: je ne garderai pas sur eux le même silence; un trop grand intérêt m'oblige à le rompre.

Ce n'est pas que, dans la confusion où je suis de cet inconcevable égarément, je puisse, sans une extrême douleur, prendre sur moi d'en rappeler le souvenir. Pénétré de mes torts, je consentirois à en porter la peine, ou j'attendrois mon pardon du temps, de mon éternelle tendresse & de mon repentir. Mais comment pouvoir me taire, quand ce qui me reste à vous dire importe à votre délicatesse?

Ne croyez pas que je cherche un détour pour excuser ou pallier ma faute; je m'avoue coupable. Mais je n'avoue point, je n'avouerai jamais que cette erreur humiliante puisse être regardée comme un tort de l'amour. Eh! que peut-il y avoir de commun entre une surprise des

sens, entre un moment d'oubli de soi-même, que suivent bientôt la honte & le regret, & un sentiment pur, qui ne peut naître que dans une ame délicate, s'y soutenir que par l'estime, & dont enfin le bonheur est le fruit ! Ah ! ne profanez pas ainsi l'amour. Craignez sur-tout de vous profaner vous-même, en réunissant sous un même point de vue, ce qui jamais ne peut se confondre. Laissez les femmes viles dégradées redouter une rivalité qu'elles sentent malgré elles pouvoir s'établir, & éprouver les tourmens d'une jalousie également cruelle & humiliante : mais vous, détournez vos yeux de ces objets qui souilleroient vos regards ; & pure comme la divinité, comme elle aussi, punissez l'offense sans la ressentir.

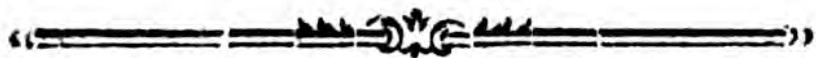
Mais quelle peine m'imposerez-vous, qui me soit plus douloureuse que celle que je ressens ? qui puisse être comparée au regret de vous avoir déplu, au désespoir de vous avoir affligée, à l'idée accablante de m'être rendu moins digne de vous ? Vous vous occupez de punir ! & moi, je vous demande des consolations : non que je les mérite ; mais parce qu'elles me sont nécessaires, & qu'elles ne peuvent me venir que de vous.

68 LES LIAISONS

Si tout-à-coup, oubliant mon amour & le vôtre & ne mettant plus de prix à mon bonheur, vous voulez au contraire me livrer à une douleur éternelle, vous en avez le droit; frappez : mais si, plus indulgente ou plus sensible, vous vous rappelez encore ces sensimens si tendres qui unissoient nos cœurs; cette volupté de l'ame, toujours renaissante & toujours plus vivement sentie; ces jours si doux, si fortunés, que chacun de nous devoit à l'autre; tous ces biens de l'amour & que lui seul procure ! peut-être préférerez-vous le pouvoir de les faire renaître à celui de les détruire. Que vous dirois-je enfin ? j'ai tout perdu, & tout perdu par ma faute ; mais je puis tout recouvrer par vos bienfaits. C'est à vous à décider maintenant. Je n'ajoute plus qu'un mot. Hier encore, vous me juriez que mon bonheur étoit bien sûr tant qu'il dépendroit de vous ! Ah ! Madame, me livrez-vous aujourd'hui à un désespoir éternel ?

Paris, ce 15 Novembre 17...





L E T T R E C X X X V I I I .

*Le Vicomte DE VALMONT à la
Marquise DE MERTEUIL.*

JE persiste, ma belle amie : non, je ne suis point amoureux ; & ce n'est pas ma faute si les circonstances me forcent d'en jouer le rôle. Consentez seulement, & revenez ; vous verrez bien-tôt par vous-même, combien je suis sincère. J'ai fait mes preuves hier, & elles ne peuvent être détruites par ce qui se passe aujourd'hui.

J'étois donc chez la tendre Prude, & j'y étois bien sans aucune autre affaire : car la petite Volanges, malgré son état, devoit passer toute la nuit au bal précocé de Mde. V. . . . Le désœuvrement m'avoit fait desirer d'abord de prolonger cette soirée ; & j'avois même, à ce sujet, exigé un petit sacrifice : mais à peine fut-il accordé, que le plaisir que je me promettois fut troublé par l'idée de cet amour que vous vous obstinez à me croire, ou au moins à me reprocher ; en sorte que

je n'éprouverai plus d'autre desir, que celui de pouvoir à-la-fois m'assurer & vous convaincre, que c'étoit, de votre part, pure calomnie.

Je pris donc un parti violent; & sous un prétexte assez léger, je laissai-là ma Belle, toute surprise, & sans doute encore plus affligée. Mais moi, j'allai tranquillement joindre Emilie à l'Opéra; & elle pourroit vous rendre compte, que jusqu'à ce matin que nous nous sommes séparés, aucun regret n'a troublé nos plaisirs.

J'avois pourtant un assez beau sujet d'inquiétude, si ma parfaite indifférence ne m'en avoit sauvé : car vous saurez que j'étois à peine à quatre maisons de l'Opéra, & ayant Emilie dans ma voiture, que celle de l'austere dévoté vint exactement ranger la mienne, & qu'un embarras survenu nous laissa près d'un demi-quart-d'heure à côté l'un de l'autre. On se voyoit comme à midi, & il n'y avoit pas moyen d'échapper.

Mais ce n'est pas tout; je m'avifai de confier à Emilie que c'étoit la femme à la Lettre. [Vous vous rappellerez peut-être cette folie-là, & qu'Emilie étoit le

pupître (1)]. Elle qui ne l'avoit pas oubliée, & qui est rieuse, n'eut de cesse qu'elle n'eût considéré tout à son aise *cette vertu*, disoit-elle, & cela, avec des éclats de rire d'un scandale à en donner de l'humeur.

Ce n'est pas tout encore; la jalouse femme n'envoya-t-elle pas chez moi dès le soir même? Je n'y étois pas : mais, dans son obstination, elle y envoya une seconde fois, avec ordre de m'attendre. Moi dès que j'avois été décidé à rester chez Emilie, j'avois renvoyé ma voiture, sans autre ordre au Cocher que de venir me reprendre ce matin; & comme en arrivant chez moi, il y trouva l'amoureux messager, il crut tout simple de lui dire que je ne rentrerois pas de la nuit. Vous devinez bien l'effet de cette nouvelle, & qu'à mon retour j'ai trouvé mon congé signifié avec toute la dignité que comportoit la circonstance!

Ainsi cette aventure, interminable selon vous, auroit pu, comme vous voyez, être finie de ce matin; si même elle ne l'est pas, ce n'est point, comme vous l'allez croire, que je mette du prix à la con-

(1) Lettres XLVI & XLVII.

72 LES LIAISONS

tinuer : c'est que, d'une part, je n'ai pas trouvé décent de me laisser quitter ; & , de l'autre, que j'ai voulu vous réserver l'honneur de ce sacrifice.

J'ai donc répondu au sévère billet par une grande Epître de sentimens ; j'ai donné de longues raisons , & je me suis reposé sur l'amour , du soin de les faire trouver bonnes. J'ai déjà réussi. Je viens de recevoir un second billet, toujours bien rigoureux, & qui confirme l'éternelle rupture , comme cela devoit être ; mais dont le ton n'est pourtant plus le même. Sur-tout, on ne veut plus me voir : ce parti pris y est annoncé quatre fois de la manière la plus irrévocable. J'en ai conclu qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour me présenter. J'ai déjà envoyé mon Chasseur, pour s'emparer du Suisse ; & dans un moment, j'irai moi-même faire signer mon pardon : car dans les torts de cette espèce, il n'y a qu'une seule formule qui porte absolution générale, & celle-là ne s'expédie qu'en présence.

Adieu, ma charmante amie ; je cours prier ce grand événement.

Paris, ce 15 Novembre 17...



L E T T R E C X X X I X.

La Présidente DE TOURVEL à
Madame DE ROSEMONDE.

QUE je me reproche, ma sensible amie, de vous avoir parlé trop & trop tôt, de mes peines passageres ! je suis cause que vous vous affligez à présent ; ces chagrins qui vous viennent de moi durent encore, & moi, je suis heureuse. Oui, tout est oublié, pardonné ; disons mieux, tout est réparé. A cet Etat de douleur & d'angoisse, ont succédé le calme & les délices. O ! joie de mon cœur, comment vous exprimer ! Valmont est innocent ; on n'est point coupable avec autant d'amour. Ces torts graves, offensans, que je lui reprochois avec tant d'amertume, il ne les avoit pas ; & si, sur un seul point, j'ai eu besoin d'indulgence, n'avois-je donc pas aussi mes injustices à réparer ?

Je ne vous ferai point le détail des faits ou des raisons qui le justifient ; peut-être même l'esprit les apprécieroit mal : c'est au cœur seul qu'il appartient de les sentir.

Si pourtant vous deviez me soupçonner de foiblesse, j'appellerois votre jugement à l'appui du mien. Pour les hommes, dites-vous vous-même, l'infidélité n'est pas l'inconstance.

Ce n'est pas que je ne sente que cette distinction, qu'en vain l'opinion autorise, n'en blesse pas moins la délicatesse; mais de quoi se plaindrait la mienne, quand celle de Valmont en souffre plus encore? Ce même tort que j'oublie, ne croyez pas qu'il se le pardonne ou s'en console; & pourtant, combien n'a-t-il pas réparé cette légère faute par l'excès de son amour & celui de mon bonheur!

Ou ma félicité est plus grande, ou j'en sens mieux le prix depuis que je crains de l'avoir perdu: mais ce que je puis vous dire, c'est que, si je me sentoie la force de supporter encore des chagrins aussi cruels que ceux que je viens d'éprouver, je ne croirois pas en acheter trop cher le surcroît de bonheur que j'ai goûté depuis. O! ma tendre mere, grondez votre fille inconsidérée, de vous avoir affligée par trop de précipitation; grondez-la d'avoir jugé témérairement & calomnié celui qu'elle ne devoit pas cesser d'ado-

rer : mais en la reconnoissant imprudente voyez-la heureuse, & augmentez sa joie en la partageant.

Paris, ce 16 Novembre 17.., au soir.



L E T T R E C X L.

*Le Vicomte DE VALMONT à la
Marquise DE MERTEUIL.*

COMMENT donc se fait-il, ma belle amie, que je ne reçoive point de réponse de vous ? Ma dernière Lettre pourtant me paroïssoit en mériter une ; & depuis trois jours que je devrois l'avoir reçue, je l'attends encore ! Je suis fâché au moins ; aussi ne vous parlerai-je pas du tout de mes grandes affaires.

Que le raccommodement ait eu son plein effet ; qu'au-lieu de reproches & de méfiance, il n'ait produit que de nouvelles tendresses ; que ce soit moi actuellement qui reçoive les excuses & les réparations dues à ma candeur soupçonnée ; je ne vous en dirai mot : & sans l'événement imprévu de la nuit dernière, je ne vous écrierois pas du tout. Mais comme celui-là

regarde votre pupille, & que vraisemblablement elle ne fera pas dans le cas de vous en informer elle-même, au moins de quelque temps, je me charge de ce soin.

Par de raisons que vous devinerez, ou que vous ne devinerez pas, Mde. de Tourvel ne m'occupoit plus depuis quelques jours, & comme ces raisons-là ne pouvoient exister chez la petite Volanges, j'en étois devenu plus assidu auprès d'elle. Grace à l'obligeant Portier, je n'avois aucun obstacle à vaincre; & nous menions, votre pupille & moi, une vie comode & réglée. Mais l'habitude amène la négligence : les premiers jours, nous n'avions jamais pris assez de précautions pour notre sûreté; nous tremblions encore derrière les verrous. Hier, une incroyable distraction a causé l'accident dont j'ai à vous instruire; & si, pour mon compte, j'en ai été quitte pour la peur, il en coûte plus cher à la petite fille.

Nous ne dormions pas, mais nous étions dans le repos & l'abandon qui suivent la volupté, quand nous avons entendu la porte de la chambre s'ouvrir tout-à-coup. Aussi-tôt je saute à mon épée, tant pour

ma défense que pour celle de notre commune pupille; je m'avance & ne vois personne : mais en effet la porte étoit ouverte. Comme nous avions de la lumière, j'ai été à la recherche, & n'ai trouvé ame qui vive. Alors je me suis rappelé que nous avions oublié nos précautions ordinaires, & sans doute la porte poussée seulement, ou mal fermée, s'étoit rouverte d'elle-même.

En allant rejoindre ma timide compagne pour la tranquilliser; je ne l'ai plus trouvée dans son lit; elle étoit tombée, ou s'étoit sauvée dans sa ruelle : enfin elle y étoit étendue sans connoissance, & sans autre mouvement que d'assez fortes convulsions. Jugez de mon embarras ! Je parvins pourtant à la remettre dans son lit, & même à la faire revenir; mais elle s'étoit blessée dans sa chute, & elle ne tarda pas à en ressentir les effets.

Des maux de reins, de violentes coliques, des symptômes moins équivoques encore, m'ont eu bientôt éclairé sur son état : mais pour le lui apprendre, il a fallu lui dire d'abord celui où elle étoit auparavant; car elle ne s'en doutoit pas. Jamais peut-être, jusqu'à elle, on n'avoit

conservé tant d'innocence, en faisant si bien tout ce qu'il falloit pour s'en défaire ! Oh ! celle-là ne perd pas son temps à réfléchir !

Mais elle en perdoit beaucoup à se désoler, & je sentoie qu'il falloit prendre un parti. Je suis donc convenu avec elle que j'irois sur-le-champ chez le Médecin & le Chirurgien de la maison, & qu'en les prévenant qu'on alloit venir les chercher je leur confierois le tout, sous le secret ; qu'elle, de son côté, sonneroit sa Femme-de-chambre ; qu'elle lui feroit ou ne lui feroit pas sa confiance, comme elle voudroit ; mais qu'elle enverroit chercher du secours, & défendrait sur-tout qu'on réveillât Mde. de Volanges : attention délicate & naturelle, d'une fille qui craint d'inquiéter sa mere.

J'ai fait mes deux courses & mes deux confessions le plus lestement que j'ai pu, & de-là je suis rentré chez moi, d'où je ne suis pas encore sorti : mais le Chirurgien, que je connoissois d'ailleurs, est venu à midi me rendre compte de l'état de la malade. Je ne m'étois pas trompé ; mais il espere que s'il ne survient pas d'accident, on ne s'apercevra de rien dans la mai-

fon. La Femme-de-chambre est du secret ; le Médecin a donné un nom à la maladie ; & cette affaire s'arrangera comme mille autres , à moins que par la suite il ne nous soit utile qu'on en parle.

Mais y a-t-il encore quelque intérêt commun entre vous & moi ? Votre silence m'en feroit douter ; je n'y croirois même plus du tout , si le desir que j'en ai ne me faisoit chercher tous les moyens d'en conserver l'espoir.

Adieu , ma belle amie ; je vous embrasse , rancune tenante.

Paris, ce 21 Novembre 17...



LET T R E C X L I.

La Marquise DE MERTEUIL
au Vicomte DE VALMONT.

MON Dieu ! Vicomte , que vous me gênez par votre obstination ! Que vous importe mon silence ? croyez-vous , si je le garde , que ce soit faute de raisons pour me défendre. Ah ! plût à Dieu ? Mais non , c'est seulement qu'il m'en quitte de vous les dire.

Parlez-moi vrai ; vous faites-vous illusion à vous-même, ou cherchez-vous à me tromper ? la différence entre vos discours & vos actions , ne me laisse de choix qu'entre ces deux sentimens : lequel est le véritable ? Que voulez-vous donc que je vous dise , quand moi-même je ne fais que penser ?

Vous paroissez-vous faire un grand mérite de votre dernière scène avec la Présidente ; mais qu'est-ce donc qu'elle prouve pour votre système , ou contre le mien ? Assurément je ne vous ai jamais dit que vous aimiez assez cette femme pour ne la pas tromper , pour n'en pas saisir toutes les occasions qui vous paroîtroient agréables ou faciles : je ne doutois même pas qu'il ne vous fût à-peu-près égal de satisfaire avec une autre , avec la première venue , jusqu'aux desirs que celle-ci seule auroit fait naître ; & je ne suis pas surprise que , par un libertinage d'esprit qu'on auroit tort de vous disputer , vous ayez fait une fois par projet , ce que vous aviez fait mille autres par occasion. Qui ne fait que c'est là le simple courant du monde , & votre usage à tous tant que vous êtes , depuis le scélérat jusqu'aux *especies* ? Celui qui

s'en abstient aujourd'hui, passe pour romanesque; & ce n'est pas-là, je crois, le défaut que je vous reproche.

Mais ce que j'ai dit, ce que j'ai pensé, ce que je pense encore, c'est que vous n'avez pas moins de l'amour pour votre Présidente; non pas, à la vérité, de l'amour bien pur ni bien tendre, mais de celui que vous pouvez avoir; de celui, par exemple, qui fait trouver à une femme les agrémens ou les qualités qu'elle n'a pas; qui la place dans une classe à part, & met toutes les autres en second ordre: qui vous tient encore attaché à elle, même alors que vous l'outragez; tel enfin que je conçois qu'un Sultan peut le ressentir pour sa Sultane favorite, ce qui ne l'empêche pas de lui préférer souvent une simple Odalisque. Ma comparaison me paroît d'autant plus juste, qui, comme lui, jamais vous n'êtes ni l'Amant ni l'ami d'une femme; mais toujours son tyran ou son esclave. Aussi suis-je bien sûre que vous vous êtes bien humilié, bien avili, pour rentrer en grace avec ce bel objet! & trop heureux d'y être parvenu, dès que vous croyez le moment arrivé d'obtenir votre pardon, vous me quittez *pour ce grand événement.*

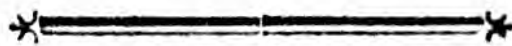
82 LES LIAISONS

Encore dans votre dernière Lettre, si vous ne m'y parlez pas de cette femme uniquement, c'est que vous ne voulez m'y rien dire, *de vos grandes affaires*; elles vous semblent si importantes, que le silence que vous gardez à ce sujet, vous semble une punition pour moi. Et c'est après ces mille preuves de votre préférence décidée pour une autre, que vous me mandez tranquillement s'il y a encore *quelqu'intérêt commun entre vous & moi* ! Prenez-y garde, Vicomte ! si une fois je répons, ma réponse sera irrévocable; & craindre de la faire en ce moment, c'est peut-être déjà en dire trop. Aussi je n'en veux absolument plus parler.

Tout ce que je peux faire, c'est de vous raconter une histoire. Peut-être n'aurez-vous pas le temps de la lire, ou celui d'y faire assez attention pour la bien entendre ? libre à vous. Ce ne sera, au pis-aller, qu'une histoire de perdue.

Un homme de ma connoissance c'étoit empétre, comme vous, d'une femme qui lui faisoit peu d'honneur. Il avoit bien, par intervalle, le bon esprit de sentir que tôt ou tard, cette aventure lui feroit tort : mais quoiqu'il en rougît, il n'avoit pas le courage de rompre. Son embarras

étoit d'autant plus grand, qu'il s'étoit vanté à ses amis d'être entièrement libre; & qu'il n'ignoroit pas que le ridicule qu'on a, augmente toujours en proportion qu'on s'en défend. Il passoit ainsi sa vie, ne cessant de faire des sottises, & ne cessant de dire après : *Ce n'est pas ma faute.* Cet homme avoit une amie qui fut tentée un moment de le livrer au Public en cet état d'ivresse, & de rendre ainsi son ridicule ineffacable: mais pourtant plus généreuse que maligne, ou peut-être encore par quelque autre motif, elle voulut tenter un dernier moyen, pour être à tout événement, dans le cas de dire, comme son ami : *Ce n'est pas ma faute.* Elle lui fit donc parvenir sans aucun autre avis, la Lettre qui suit, comme un remède dont l'usage pourroit être utile à son mal.



» On s'ennuie de tout, mon Ange,
 » c'est une Loi de la Nature; ce n'est pas
 » ma faute.

» Si donc je m'ennuie aujourd'hui d'une
 » aventure qui m'a occupée entièrement
 » depuis quatre mortels mois, ce n'est pas
 » ma faute.

» Si, par exemple, j'ai eu juste autant
 » d'amour que toi de vertu, & c'est sû-
 » rement beaucoup dire, il n'est pas éton-
 » nant que l'un ait fini en même-temps
 » que l'autre. Ce n'est pas ma faute.

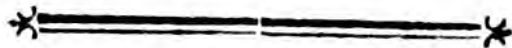
» Il suit de-là, que depuis quelque temps
 » je t'ai trompée : mais aussi, ton impi-
 » toyable tendresse m'y forçoit en quel-
 » que sorte ! Ce n'est pas ma faute.

» Aujourd'hui, une femme que j'aime
 » éperdument, exige que je te sacrifie.
 » Ce n'est pas ma faute.

» Je sens bien que voilà une belle oc-
 » casion de crier au parjure : mais si la
 » Nature n'a accordé aux hommes que
 » la constance, tandis qu'elle donnoit
 » aux femmes l'obstination, ce n'est pas
 » ma faute.

» Crois-moi, choisis un autre Amant,
 » comme j'ai fait une autre Maîtresse. Ce
 » conseil est bon, très-bon ; si tu le trou-
 » ves mauvais, ce n'est pas ma faute.

» Adieu, mon Ange, je t'ai prise avec
 » plaisir, je te quitte sans regret : je te re-
 » viendrai voir peut-être. Ainsi va le
 » monde. Ce n'est pas ma faute“.



De vous dire, Vicomte, l'effet de cette dernière tentative, & ce qui s'en est suivi, ce n'est pas le moment : mais je vous promets de vous le dire dans ma première Lettre. Vous y trouverez aussi mon *ultimatum* sur le renouvellement du traité que vous me proposez. Jusques-là, adieu tout simplement. . . .

A propos, je vous remercie de vos détails sur la petite Volanges; c'est un article à réserver jusqu'au lendemain du mariage, pour la Gazette de médifance. En attendant, je vous fais mon compliment de condoléance sur la perte de votre postérité. Bonsoir, Vicomte.

Du Château de... ce 24 Novembre 17...





L E T T R É C X L I I .

*Le Vicomte DE VALMONT à la
Marquise DE MERTEUIL.*

MA foi, ma belle amie, je ne fais si j'ai mal lu ou mal entendu, & votre Lettre, & l'histoire que vous m'y faites, & le petit modele épistolaire qui y étoit compris. Ce que je puis vous dire, c'est que ce dernier m'a paru original & propre à faire de l'effet : aussi je l'ai copié tout simplement, & tout simplement encore je l'ai envoyé à la céleste Présidente. Je n'ai pas perdu un moment, car la tendre missive a été expédiée dès hier au soir. Je l'ai préféré ainsi, parce que d'abord je lui avois promis de lui écrire hier; & puis aussi, parce que j'ai pensé qu'elle n'auroit pas trop de toute la nuit, pour se recueillir & méditer *sur ce grand événement*, dussiez-vous une seconde fois me reprocher l'expression.

J'espérois pouvoir vous renvoyer ce matin la réponse de ma bien-aimée : mais il est près de midi, & je n'ai encore rien

reçu. J'attendrai jusqu'à cinq heures; & si alors je n'ai pas eu de nouvelles, j'irai en chercher moi-même; car sur-tout en procédés, il n'y a que le premier pas qui coûte.

A présent, comme vous pouvez croire, je suis fort empressé d'apprendre la fin de l'histoire de cet homme de votre connoissance, si véhémentement soupçonné de ne savoir pas, au besoin, sacrifier une femme. Ne se fera-t-il pas corrigé? & sa généreuse amie ne lui aura-t-elle pas fait grace?

Je ne desire pas moins de recevoir votre *ultimatum* : comme vous dites si politiquement ! Je suis curieux, sur-tout, de savoir si, dans cette dernière démarche, vous trouverez encore de l'amour. Ah ! sans doute, il y en a, & beaucoup ! Mais pour qui ? Cependant, je ne prétends rien faire valoir, & j'attends tout de vos bontés.

Adieu, ma charmante amie; je ne fermerai cette Lettre qu'à deux heures, dans l'espoir de pouvoir y joindre la réponse désirée.

A deux heures après midi.

Toujours rien, l'heure me presse beaucoup; je n'ai pas le temps d'ajouter un

mot : mais cette fois, refuserez-vous encore les plus tendres baisers de l'amour ?

Paris, ce 27 Novembre 17...



L E T T R E C X L I I I .

La Présidente DE TOURVEL à Madame DE ROSEMONDE.

LE voile est déchiré, Madame, sur lequel étoit peinte l'illusion de mon bonheur. La funeste vérité m'éclaire, & ne me laisse voir qu'une mort assurée & prochaine, dont la route m'est tracée entre la honte & le remords. Je la suivrai...., je chérirai mes tourmens s'ils abrègent mon existence. Je vous envoie la Lettre que j'ai reçue hier ; je n'y joindrai aucune réflexion, elle les porte avec elle. Ce n'est plus le temps de se plaindre, il n'y a plus qu'à souffrir. Ce n'est pas de pitié que j'ai besoin, c'est de force.

Recevez, Madame, le seul adieu que je ferai, & exaucez ma dernière prière ; c'est de me laisser à mon sort, de m'oublier entièrement, de ne plus me compter sur la terre. Il est un terme dans le malheur,

où l'amitié même augmente nos souffrances & ne peut les guerir. Quand les blessures sont mortelles, tout secours devient inhumain. Tout autre sentiment m'est étranger, que celui du désespoir. Rien ne peut plus me convenir, que la nuit profonde où je vais ensevelir ma honte. J'y pleurerai mes fautes, si je puis pleurer encore ! car depuis hier, je n'ai pas versé une larme. Mon cœur flétri n'en fourni plus.

Adieu, Madame. Ne me répondez point. J'ai fait le serment sur cette Lettre cruelle de n'en plus recevoir aucune.

Paris, ce 27 Novembre 27..



LETTRE CXLIV.

*Le Vicomte DE VALMONT à la
Marquise DE MERTEUIL.*

HIER, à trois heures du soir, ma belle amie, impatienté de n'avoir pas de nouvelles, je me suis présenté chez la belle délaissée ; on m'a dit qu'elle étoit sortie. Je n'ai vu dans cette phrase, qu'un refus de me recevoir, qui ne m'a ni fâché ni surpris ; & je me suis retiré, dans l'espé-

rance que cette démarche engageroit au moins une femme si polie, à m'honorer d'un mot de réponse. L'envie que j'avois de la recevoir, m'a fait passer exprès chez moi vers les neuf heures, & je n'y ai rien trouvé. Etonné de ce silence, auquel je ne m'attendois pas, j'ai chargé mon Chasseur d'aller aux informations, & de savoir si la sensible personne étoit morte ou mourante. Enfin, quand je suis rentré, il m'a appris que Mde. de Tourvel étoit sortie en effet à onze heures du matin, avec sa Femme-de-Chambre; qu'elle s'étoit fait conduire au Couvent de..., & qu'à sept heures du soir, elle avoit renvoyé sa voiture & ses gens, en faisant dire qu'on ne l'attendit pas chez elle. Assurément, c'est se mettre en règle. Le Couvent est le véritable asyle d'une veuve; & si elle persiste dans une résolution si louable, je joindrai à toutes les obligations que je lui ai déjà, celle de la célébrité que va prendre cette aventure.

Je vous le disois bien, il y a quelque temps, que malgré vos inquiétudes, je ne reparoîtrois sur la scène du monde que brillant d'un nouvel éclat. Qu'ils se montrent donc, ces Critiques sévères, qui m'ac-

ousoient d'un amour romanesque & malheureux ; qu'ils fassent des ruptures plus promptes & plus brillantes : mais non, qu'ils fassent mieux ; qu'ils se présentent comme consolateurs, la route leur est tracée. Hé bien ! qu'ils osent seulement tenter cette carrière que j'ai parcourue en entier ; & si l'un d'eux obtient le moindre succès, je lui cede la première place. Mais ils éprouveront tous, que quand j'y mets du soin, l'impression que je laisse est ineffaçable. Ah ! sans doute, celle-ci le fera ; & je compterois pour rien tous mes autres triomphes, si jamais je devois avoir auprès de cette femme un rival préféré.

Ce parti qu'elle a pris, flatte mon amour-propre, j'en conviens : mais je suis fâché qu'elle ait trouvé en elle une force suffisante pour se séparer autant de moi. Il y aura donc entre nous deux, d'autres obstacles que ceux que j'aurois mis moi-même ! Quoi ! si je voulois me rapprocher d'elle, elle pourroit ne le plus vouloir ; que dis-je ? ne le pas desirer, n'en plus faire son suprême bonheur ! Est-ce donc ainsi qu'on aime ? & croyez-vous, ma belle amie, que je doive le souffrir ? Ne pourrois-je pas, par exemple, & ne vaudroit-il pas mieux

tenter de ramener cette femme au point de prévoir la possibilité d'un raccommodement, qu'on desire toujours tant qu'on l'espère? Je pourrois essayer cette démarche sans y mettre d'importance, & par conséquent, sans qu'elle vous donnât d'ombrage. Au contraire, ce seroit un simple essai que nous ferions de concert; & quand même je réussirois, ce ne seroit qu'un moyen de plus, de renouveler, à votre volonté, un sacrifice qui a paru vous être agréable. A présent, ma belle amie, il me reste à en recevoir le prix, & tous mes vœux sont pour votre retour. Venez donc vite retrouver votre Amant, vos plaisirs, vos amis, & le courant des aventures.

Celle de la petite Volanges a tourné à merveille. Hier, que mon inquiétude ne me permettoit pas de rester en place, j'ai été, dans mes courses différentes, jusques chez Mde. de Volanges. J'ai trouvé votre pupille déjà dans le salon, encore dans le costume de malade, mais en pleine convalescence, & n'en étant que plus fraîche & plus intéressante. Vous autres femmes, en pareil cas, vous seriez restées un mois sur votre chaise longue: ma foi, vive les demoiselles! Celle-ci m'a en vérité

donné envie de savoir si la guérison étoit parfaite !

J'ai encore à vous dire que cet accident de la petite fille , a pensé rendre fou votre *sentimentaire* Danceny. D'abord , c'étoit de chagrin ; aujourd'hui c'est de joie. *Sa Cécile* étoit malade ! Vous jugez que la tête tourne dans un tel malheur. Trois fois par jour il envoyoit savoir des nouvelles, & n'en passoit aucun sans s'y présenter lui-même : enfin il a demandé , par une Belle Epître à la Maman , la permission d'aller la féliciter sur la convalescence d'un objet si cher ; & Mde. de Volanges y a consenti : si bien que j'ai trouvé le jeune homme établi comme par le passé , à un peu de familiarité près qu'il n'osoit encore se permettre.

C'est de lui-même que j'ai su ces détails ; car je suis sorti en même-temps que lui , & je l'ai fait jaser. Vous n'avez pas d'idée de l'effet que cette visite lui a causé. C'est une joie , ce sont des desirs , des transports impossibles à rendre. Moi qui aime les grands mouvemens , j'ai achevé de lui faire perdre la tête , en l'assurant que sous très-peu de jours , je le mettrois à même de voir sa belle de plus près encore.

En effet, je suis décidé à la lui remettre, aussi-tôt après mon expérience faite. Je veux me consacrer à vous tout entier; & puis, vaudroit-il la peine que votre pupille fût aussi mon élève, si elle ne devoit tromper que son mari? Le chef-d'œuvre est de tromper son Amant! & sur-tout son premier Amant! car, pour moi, je n'ai pas à me reprocher d'avoir prononcé le mot d'amour.

Adieu, ma belle amie; revenez donc au plutôt jouir de votre empire sur moi, en recevoir l'hommage & m'en payer le prix.

Paris, ce 28 Novembre 17...



LETTRE CXLV.

*La Marquise DE MERTEUIL au
Vicomte DE VALMONT.*

SÉRIEUSEMENT, Vicomte, vous avez quitté la Présidente? vous lui avez envoyé la Lettre que je vous avois faite pour elle? En vérité, vous êtes charmant; & vous avez surpassé mon attente! J'avoue de bonne-foi que ce triomphe me flatte plus que tous ceux que j'ai pu obtenir jusqu'à

présent. Vous allez trouver peut-être que j'évalue bien haut cette femme, que naguères j'appréciois si peu ; point du tout ; mais c'est que ce n'est pas sur elle que j'ai remporté cet avantage ; c'est sur vous : voilà le plaisant , & ce qui est vraiment délicieux !

Oui , Vicomte, vous aimiez beaucoup Mde. de Tourvel, & même vous l'aimez encore ; vous l'aimez comme un fou : mais parce que je m'amusois à vous en faire honte, vous l'avez bravement sacrifiée. Vous en auriez sacrifié mille, plutôt que de souffrir une plaisanterie. Où nous conduit pourtant la vanité ! Le sage a bien raison, quand il dit qu'elle est l'ennemie du bonheur.

Où en seriez-vous à présent, si je n'avois voulu que vous faire une malice ? Mais je suis incapable de tromper, vous le savez bien ; dussiez-vous, à mon tour, me réduire au désespoir & au Couvent, j'en court les risques, & je me rends à mon vainqueur.

Cependant si je capitulo, c'est en vérité pure foiblesse : car si je voulois, que de chicanes n'aurois-je pas encore à faire ! & peut-être le mériteriez-vous ? J'admire, par

exemple avec quelle finesse ou quelle gaucherie vous me proposez en douceur de vous laisser renouer avec la Présidente. Il vous conviendrait beaucoup, n'est-ce pas, de vous donner le mérite de cette rupture sans y perdre les plaisirs de la jouissance? Et comme alors cet apparent sacrifice n'en feroit plus un pour vous, vous m'offrez de le renouveler à ma volonté! Par cet arrangement, la céleste dévote se croiroit toujours l'unique choix de votre cœur tandis que je m'enorgueillirois d'être la rivale préférée; nous serions trompées toutes deux, mais vous seriez content, & qu'importe le reste?

C'est dommage qu'avec tant de talent pour les projets, vous en ayez si peu pour l'exécution; & que par une seule démarche inconsiderée, vous ayez mis vous-même un obstacle invincible à ce que vous desiriez le plus.

Quoi! vous aviez l'idée de renouer, & vous avez pu écrire ma Lettre! Vous m'avez donc cru bien gauche à mon tour! Ah! croyez-moi, Vicomte, quand une femme frappe dans le cœur, d'une autre, elle manque rarement de trouver l'endroit sensible, & la blessure est incurable. Tandis

dis que je frappois celle-ci, ou plutôt que je dirigeois vos coups, je n'ai pas oublié que cette femme étoit ma rivale, que vous l'aviez trouvée un moment préférable à moi, & qu'enfin, vous m'aviez placée au-dessous d'elle. Si je me suis trompée dans ma vengeance, je consens à en porter la faute, Ainsi, je trouve bon que vous tentiez tous les moyens : je vous y invite même, & vous promets de ne pas me fâcher de vos succès, si vous parvenez à en avoir. Je suis si tranquille sur cet objet, que je ne veux plus m'en occuper. Parlons d'autre chose.

Par exemple, de la santé de la petite Volanges. Vous m'en direz des nouvelles positives à mon retour, n'est-il pas vrai? Je serai bien aise d'en avoir. Après cela, ce sera à vous de juger s'il vous conviendra mieux de remettre la petite fille à son Amant, ou de tenter de devenir une seconde fois le fondateur d'une nouvelle branche de Valmont, sous le nom de Gercourt. Cette idée m'avoit paru assez plaisante; & en vous laissant le choix, je vous demande pourtant de ne pas prendre de parti indéfini, sans que nous en ayons causé ensemble. Ce n'est pas vous remettre à un temps éloigné, car je serai à Paris

incessamment. Je ne peux pas vous dire positivement le jour ; mais vous ne doutez pas que , dès que je serai arrivée , vous n'en foyez le premier informé.

Adieu , Vicomte ; malgré mes querelles , mes malices & mes reproches , je vous aime toujours beaucoup , & je me prépare à vous le prouver. Au revoir , mon ami.

Du Château de . . . ce 19 Novembre 17 . . .



LETTRE CXLVI.

*La Marquise DE MERTEUIL au
Chevalier DANCENY.*

ENFIN , je pars , mon jeune ami , & demain au soir , je serai de retour à Paris. Au milieu de tous les embarras qu'entraîne un déplacement , je ne recevrai personne. Cependant , si vous avez quelque confiance bien pressée à me faire , je veux bien vous excepter de la regle générale ; mais je n'excepterai que vous : ainsi , je vous demande le secret sur mon arrivée. Valmont même n'en sera pas instruit.

Qui m'auroit dit , il y a quelque temps , que bientôt vous auriez ma confiance ex-

clusive, je ne l'aurois pas cru. Mais la vôtre a entraîné la mienne. Je serois tentée de croire que vous y avez mis de l'adresse, peut-être même de la séduction. Cela seroit bien mal au moins ! Au reste, elle ne seroit pas dangereuse à présent ; vous avez vraiment bien autre chose à faire ! Quand l'Héroïne est en scène, on ne s'occupe gueres de la Confidente.

Aussi n'avez-vous seulement pas eu le temps de me faire part de vos nouveaux succès. Quand votre Cécile étoit absente, les jours n'étoient pas assez longs pour écouter vos tendres plaintes. Vous les auriez faites aux échos, si je n'avois pas été là pour les entendre. Quand depuis elle a été malade, vous m'avez même encore honorée du récit de vos inquiétudes ; vous aviez besoin de quelqu'un à qui les dire. Mais à présent, que celle que vous aimez est à Paris, qu'elle se porte bien, & surtout que vous la voyez quelquefois, elle suffit à tout, & vos amis ne vous font plus rien.

Je ne vous en blâme pas ; c'est la faute de vos vingt ans. Depuis Alcibiade, jusqu'à vous, ne fait-on pas que les jeunes gens n'ont jamais connu l'amitié que dans leurs

100 LES LIAISONS

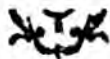
chagrins? Le bonheur les rend quelquefois indiscrets, mais jamais confiants. Je dirai bien comme Socrate : *J'aime que mes amis viennent à moi quand ils sont malheureux* (1) : mais en sa qualité de Philosophe, il se passoit bien d'eux quand ils ne venoient pas. En cela, je ne suis pas tout-à-fait si sage que lui, & j'ai senti votre sifflance avec toute la foiblesse d'une femme.

N'allez pourtant pas me croire exigeante : il s'en faut bien que je le sois ! Le même sentiment qui me fait remarquer ces privations, me les fait supporter avec courage, quand elles sont la preuve ou la cause du bonheur de mes amis. Je ne compte donc sur vous pour demain, qu'autant que l'amour vous laissera libre & désoccupé, & je vous défends de me faire le moindre sacrifice.

Adieu, Chevalier; je me fais une vraie fête de vous revoir : reviendrez-vous ?

Du château de . . . ce 22 Novembre 17...

(1) MARMONTEL, *Conte moral d'Alciobade.*





L E T T R E C X L V I I .

*Madame DE VOLANGES à Madame
DE ROSEMONDE.*

Vous serez sûrement aussi affligée que je le suis, ma digne amie, en apprenant l'état où se trouve Mde. de Tourvel; elle est malade depuis hier : sa maladie a pris si vivement, & se montre avec des symptômes si graves, que j'en suis vraiment alarmée.

Une fièvre ardente, un transport violent & presque continuel, une soif qu'on ne peut appaiser, voilà tout ce qu'on remarque. Les Médecins disent ne pouvoir rien pronostiquer encore, & le traitement sera d'autant plus difficile, que la malade refuse avec obstination toute espèce de remèdes : c'est au point qu'il a fallu la tenir de force pour la saigner; & il a fallu depuis en user de même deux autres fois pour lui remettre sa bande, que dans son transport elle veut toujours arracher.

Vous qui l'avez vue, comme moi, si peu forte, si timide & si douce, concevez-

vous donc que quatre personnes puissent à peine la contenir, & que pour peu qu'on veuille lui représenter quelque chose, elle entre dans des fureurs inexprimables? Pour moi, je crains qu'il n'y ait plus que du délire, & que ce ne soit une vraie aliénation d'esprit.

Ce qui augmente ma crainte à ce sujet, c'est ce qui s'est passé avant-hier.

Ce jour-là, elle arriva vers les onze heures du matin, avec sa Femme-de-chambre, au Couvent de... Comme elle a été élevée dans cette maison, & qu'elle a conservé l'habitude d'y entrer quelquefois, elle y fut reçue comme à l'ordinaire, & elle parut à tout le monde tranquille & bien portante. Environ deux heures après, elle s'informa si la chambre qu'elle occupoit étant Pensionnaire, étoit vacante, & sur ce qu'on lui répondit qu'oui, elle demanda d'aller la revoir : la Prieure l'y accompagna avec quelques autres Religieuses. Ce fut alors qu'elle déclara qu'elle revenoit s'établir dans cette chambre, que, disoit-elle, elle n'auroit jamais dû quitter; & qu'elle ajouta qu'elle n'en sortiroit qu'à la mort : ce fut son expression.

D'abord on ne fut que dire : mais le

premier étonnement passé , on lui représenta que sa qualité de femme mariée ne permettoit pas de la recevoir sans une permission particulière. Cette raison ni mille autres n'y firent rien ; & dès ce moment elle s'obstina , non-seulement à ne pas sortir du Couvent, mais même de sa chambre. Enfin, de guerre lasse, à sept heures du soir on consentit qu'elle y passât la nuit. On renvoya sa voiture & ses gens, & on remit au lendemain à prendre un parti.

On assure que pendant toute la soirée, loin que son air & son maintien eussent rien d'égaré, l'un & l'autre étoient composés & réfléchis ; que seulement elle tomba quatre ou cinq fois dans une rêverie si profonde, qu'on ne parvenoit pas à l'entirer en lui parlant ; & que, chaque fois, avant d'en sortir, elle portoit les deux mains à son front, qu'elle avoit l'air de ferrer avec force : sur quoi une des Religieuses qui étoient présentes, lui ayant demandé si elle souffroit de la tête, elle la fixa long-temps avant de répondre, & lui dit enfin : » Ce n'est pas-là qu'est le » mal « ! Un moment après, elle demanda

qu'on la laissât seule, & pria, qu'à l'avenir on ne lui fît plus de question.

Tout le monde se retira, hors sa Femme-de-chambre, qui devoit heureusement coucher dans la même chambre qu'elle, faute d'autre place.

Suivant le rapport de cette fille, sa Maîtresse a été assez tranquille jusqu'à onze heures du soir. Elle a dit alors vouloir se coucher : mais, avant d'être entièrement déshabillée, elle se mit à marcher dans sa chambre, avec beaucoup d'action & des gestes fréquentes. Julie, qui avoit été témoin de ce qui s'étoit passé dans la journée, n'osa lui rien dire, & attendit en silence pendant près d'une heure. Enfin, Mde. de Tourvel l'appella deux fois coup-sur-coup; elle n'eut que le temps d'accourir, & sa Maîtresse tomba dans ses bras, en disant : » Je n'en peu plus “. Elle se laissa conduire à son lit, & ne voulut rien prendre, ni qu'on allât chercher aucun secours. Elle se fit mettre seulement de l'eau auprès d'elle, & elle ordonna à Julie de se coucher.

Celle-ci assure être restée jusqu'à deux heures du matin sans dormir, & n'avoir entendu, pendant ce temps, ni mouve-

ment ni plaintes. Mais elle dit avoir été réveillée à cinq heures par les discours de sa Maîtresse, qui parloit d'une voix forte & élevée; & qu'alors lui ayant demandé si elle n'avoit besoin de rien, & n'obtenant point de réponse, elle prit de la lumière, & elle alla au lit de Mde. de Tourvel, qui ne la reconnut point, mais qui, interrompant tout-à-coup les propos sans suite qu'elle tenoit, s'écria vivement :
 » Qu'on me laisse seule, qu'on me laisse
 » dans les ténèbres; ce sont les ténèbres
 » qui me conviennent “. J'ai remarqué hier par moi-même que cette phrase lui revient souvent.

Enfin Julie profita de cette espece d'ordre, pour sortir & aller chercher du monde & des secours; mais Mde. de Tourvel a refusé l'un & l'autre, avec les fureurs & les transports qui sont revenus si souvent depuis.

L'embarras où cela a mis tout le Couvent, a décidé la Prieure à m'envoyer chercher hier à sept heures du matin.... Il ne faisoit pas jour. Je suis accourue sur-le-champ. Quand on m'a annoncé à Mde. de Tourvel, elle a paru reprendre sa connoissance, & a répondu : » Ah ! oui,

» qu'elle entre ". Mais quand j'ai été près de son lit, elle m'a regardée fixement, a pris vivement ma main qu'elle a serrée, & m'a dit d'une voix forte, mais sombre : » Je meurs pour ne vous avoir pas » crue ". Aussi-tôt après se cachant les yeux, elle est revenue à son discours le plus fréquent : » Qu'on me laisse seule, &c. " ; & toute connoissance s'est perdue.

Ce propos qu'elle m'a tenu, & quelques autres échappés dans son délire, me font craindre que cette cruelle maladie n'ait une cause plus cruelle encore. Mais respectons les secrets de notre amie, & contentons-nous de plaindre son malheur.

Toute la journée d'hier a été également orageuse, & partagée entre des accès de transports effrayants, & des momens d'un abattement léthargique, les seuls, où elle prend & donne quelque repos. Je n'ai quitté le chevet de son lit qu'à neuf heures du soir, & je vais y retourner ce matin pour toute la journée. Sûrement je n'abandonnerai pas ma malheureuse amie : mais ce qui est désolant, c'est son obstination à refuser tous les soins & tous les secours.

Je vous envoie le bulletin de cette nuit

que je viens de recevoir, & qui, comme vous le verrez, n'est rien moins que consolant. J'aurai soin de vous les faire passer tous exactement.

Adieu, ma digne amie; je vais retrouver la malade. Ma fille, qui heureusement est presque rétablie, vous présente son respect.

Paris, ce 29 Novembre 17...



L E T T R E C X L V I I I.

*Le Chevalier DANCENY à Madame
DE MERTEUIL.*

O! vous que j'aime! ô! toi que j'adore!
ô! vous qui avez commencé mon bonheur!
ô! toi qui l'as comblé! Amie sensible,
tendre Amante, pourquoi le souvenir
de ta douleur vient-il troubler le charme
que j'éprouve! Ah! Madame, calmez-vous,
c'est l'amitié qui vous le demande.
O mon amie! sois heureuse, c'est la prière
de l'amour.

Hé! quels reproches avez-vous donc à
vous faire? croyez-moi, votre délicatesse
vous abuse. Les regrets qu'elle vous cause,
les torts dont elle m'accuse, sont égale-

ment illusoires ; & je sens dans mon cœur qu'il n'y a eu , entre nous deux , d'autre séducteur que l'amour. Ne crains donc plus de te livrer aux sentimens que tu inspires , de te laisser pénétrer de tous les feux que tu fais naître. Quoi ! pour avoir été éclairés plus tard , nos cœurs en seroient-ils moins purs ? non , sans doute. C'est au contraire la séduction , qui , n'agissant jamais que par projets , peut combiner sa démarche & ses moyens , & prévoir au loin les événemens. Mais l'amour véritable ne permet pas ainsi de méditer & de réfléchir : il nous distrait de nos pensées par nos sentimens ; son empire n'est jamais plus fort que quand il est inconnu ; & c'est dans l'ombre & le silence , qu'il nous entoure de liens qu'il est également impossible d'appercevoir & de rompre.

C'est ainsi qu'hier même , malgré la vive émotion que me causoit l'idée de votre retour , malgré le plaisir extrême que je sentis en vous voyant , je croyois pourtant n'être encore appelé ni conduit que par la paisible amitié : ou plutôt , entièrement livré aux doux sentimens de mon cœur , je m'occupois bien peu d'en démêler l'origine ou la cause. Ainsi que moi ,

ma tendre amie, tu éprouvois, sans le connoître, ce charme impérieux qui livroit nos ames aux douces impressions de la tendresse; & tous deux nous n'avons reconnu l'amour, qu'en sortant de l'ivresse où ce Dieu nous avoit plongés,

Mais cela même nous justifie au-lieu de nous condamner. Non, tu n'as pas trahi l'amitié, & je n'ai pas davantage abusé de ta confiance. Tous deux, il est vrai, nous ignorions nos sentimens; mais cette illusion, nous l'éprouvions seulement sans chercher à la faire naître. Ah! loin de nous en plaindre, ne songeons qu'au bonheur qu'elle nous a procuré; & sans le troubler par d'injustes reproches, ne nous occupons qu'à l'augmenter encore par le charme de la confiance & de la sécurité. O mon amie! que cet espoir est cher à mon cœur! Oui; désormais délivrée de toute crainte, & toute entière à l'amour, tu partageras mes desirs, mes transports, le délire de mes sens, l'ivresse de mon ame; & chaque instant de nos jours fortunés sera marqué par une volupté nouvelle.

Adieu, toi que j'adore! Je te verrai ce soir, mais te trouverai-je seule? Je n'ose



l'espérer. Ah ! tu ne le desires pas autant que moi.

Paris, ce 2 Décembre 17...



LETTRE CXLIX.

*Madame DE VOLANGES à Madame
DE ROSEMONDE.*

J'AI espéré hier, presque toute la journée, ma digne amie, pouvoir vous donner ce matin des nouvelles plus favorables de la santé de notre chère malade : mais depuis hier au soir cet espoir est détruit, & il ne me reste que le regret de l'avoir perdu. Un événement, bien indifférent en apparence, mais bien cruel par les suites qu'il a eues, a rendu l'état de la malade au moins aussi fâcheux qu'il étoit auparavant, si même il n'a pas empiré.

Je n'aurois rien compris à cette révolution subite, si je n'avois reçu hier l'entière confiance de notre malheureuse amie. Comme elle ne m'a pas laissé ignorer que vous étiez instruite aussi de toutes ses infortunes, je puis vous parler sans réserve sur sa triste situation.

D A N G E R E U S E S. III

Hier matin, quand je suis arrivée au Couvent, on me dit que la malade dormoit depuis plus de trois heures ; & son sommeil étoit si profond & si tranquille, que j'eus peur un moment qu'il ne fût léthargique. Quelque temps après, elle se réveilla, & ouvrit elle-même les rideaux de son lit. Elle nous regarda tous avec l'air de la surprise ; & comme je me levois pour aller à elle, elle me reconnut, me nomma, & me pria d'approcher. Elle ne me laissa de temps de lui faire aucune question, & me demanda où elle étoit, ce que nous faisons là, si elle étoit malade, & pourquoi elle n'étoit pas chez elle ? Je crus d'abord que c'étoit un nouveau délire, seulement plus tranquille que le précédent : mais je m'apperçus qu'elle entendoit fort bien mes réponses. Elle avoit en effet trouvé sa tête, mais non pas sa mémoire.

Elle me questionna, avec beaucoup de détail, sur tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle étoit au Couvent, où elle ne se souvenoit pas d'être venue. Je lui répondit exactement, en supprimant seulement ce qui auroit pu la trop effrayer ; & lorsqu'à mon retour je lui demandai

comment elle se trouvoit, elle me répondit qu'elle ne souffroit pas dans ce moment ; mais qu'elle avoit été bien tourmentée pendant son sommeil, & qu'elle se sentoit fatiguée. Je l'engageai à se tranquilliser & à parler peu ; après quoi, je refermai en partie ses rideaux, que je laissai entr'ouverts, & je m'allis auprès de son lit. Dans le même temps, on lui proposa un bouillon qu'elle prit & qu'elle trouva bon.

Elle resta ainsi environ une demi-heure, durant laquelle elle ne parla que pour me remercier des soins que je lui avois donnés ; & elle mit dans ses remerciemens l'agrément & la grace que vous lui connoissez. Ensuite elle garda pendant quelque temps un silence absolu, qu'elle ne rompit que pour dire : » Ah ! oui, je me » ressouviens d'être venue ici « ; & un moment après, elle s'écria douloureusement : » Mon amie, mon amie, plaignez- » moi ; je retrouve tous mes malheurs « . Comme alors je m'avançai vers elle, elle saisit ma main, & s'y appuyant la tête : » Grand Dieu, continua-t-elle, ne puis-je » donc mourir « ? Son expression, plus encore que ses discours, m'attendrit jus-

qu'aux larmes; elle s'en apperçut à ma voix, & me dit : » Vous me plaignez ! » Ah ! si vous connoissiez, “. Et puis s'interrompant : » Faites qu'on nous laisse » seules, & je vous dirai tout “.

Ainsi que je crois vous l'avoir marqué, j'avois déjà des soupçons sur ce qui devoit faire le sujet de cette confidence; & craignant que cette conversation, que je prévoyois devoir être longue & triste, ne nuisît peut-être à l'état de notre malheureuse amie, je m'y refusai d'abord sous ptétexte qu'elle avoit besoin de repos : mais elle insista, & je me rendis à ses instances. Dès que nous fûmes seules, elle m'apprit tout ce que déjà vous avez su d'elle, & que par cette raison je ne vous répéterai point.

Enfin, en me parlant de la façon cruelle dont elle avoit été sacrifiée, elle ajouta : » Je me croyois bien sûre d'en mourir, » & j'en avois le courage; mais de sur- » vivre à mon malheur & à ma honte, » c'est ce qui m'est impossible ». Je tentai de combattre ce découragement, ou plutôt ce désespoir, avec les armes de la Religion, jusqu'alors si puissantes sur elle : mais je sentis bientôt que je n'avois pas

assez de force pour ces fonctions augustes, & je m'en tins à lui proposer d'appeler le Pere Anselme, que je fais avoir toute sa confiance. Elle y consentit ; & parut même le desirer beaucoup. On l'envoya chercher en effet, & il vint sur-le-champ. Il resta fort long-temps avec la malade, & dit en sortant que si les Médecins en jugeoient comme lui, il croyoit qu'on pouvoit différer la cérémonie des Sacremens, qu'il reviendrait le lendemain.

Il étoit environ trois heures après-midi, & jusqu'à cinq notre amie fut assez tranquille : en sorte que nous avions tous repris de l'espoir. Par malheur, on apporta alors une Lettre pour elle. Quand on voulut la lui remettre, elle répondit d'abord n'en vouloir recevoir aucune, & personne n'insista. Mais dès ce moment, elle parut plus agitée. Bientôt après, elle demanda d'où venoit cette Lettre ? elle n'étoit pas timbrée : qui l'avoit apportée ? on l'ignoroit : de quel part on l'avoit remise ? on ne l'avoit pas dit aux Tourieres. Ensuite elle garda quelque temps le silence ; après quoi, elle recommença à parler : mais ses propos sans suite nous apprirent seulement que le délire étoit revenu.

Cependant il y eut encore un intervalle tranquille, jusqu'à ce qu'enfin elle demanda qu'on lui remît la Lettre qu'on avoit apportée pour elle. Dès qu'elle eut jetté les yeux dessus, elle s'écria : » De lui ! » grand Dieu » ! & puis d'une voix forte, mais oppressée : » Reprenez-la, reprenez-la ». Elle fit sur-le-champ fermer les rideaux de son lit, & défendit que personne approchât : mais presque aussitôt nous fûmes bien obligés de revenir auprès d'elle. Le transport avoit repris plus violent que jamais, & il s'y étoit joint des convulsions vraiment effrayantes. Ces accidens n'ont plus cessé de la soirée ; & le bulletin de ce matin m'apprend que la nuit n'a pas été moins orageuse. Enfin, son état est tel, que je m'étonne qu'elle n'y ait pas déjà succombé ; & je ne vous cache point qu'il ne me reste que bien peu d'espoir.

Je suppose que cette malheureuse Lettre est de M. de Valmont : mais que peut-il encore oser lui dire ? Pardon, ma chère amie ; je m'interdis toute réflexion : mais il est bien cruel de voir périr si malheureusement une femme, jusqu'alors si heureuse & si digne de l'être.

Paris, ce 2 Décembre 17...



L E T T R E C L.

Le Chevalier DANCENY à la *Mar-*
quise DE MERTEUIL.

EN attendant le bonheur de te voir, je me livre, ma tendre amie, au plaisir de t'écrire; & c'est en m'occupant de toi, que je charme le regret d'en être éloigné. Te retracer mes sentimens, me rappeler les tiens, est pour mon cœur une vraie jouissance; & c'est par elle que le temps même des privations m'offre encore mille biens précieux à mon amour. Cependant, s'il faut t'en croire, je n'obtiendrai point de réponse de toi : cette Lettre même sera la dernière; & nous nous priverons d'un commerce qui, selon toi, est dangereux, & dont nous n'avons pas besoin. Sûrement je t'en croirai, si tu persistes : car que peux-tu vouloir que par cette raison même je ne le veuille aussi ? Mais avant de te décider entièrement, ne permettras-tu pas que nous en causions ensemble ?

Sur l'article des dangers, tu dois juger seule : je ne puis rien calculer, & je m'en

tiens à te prier de veiller à ta sûreté, car je ne puis être tranquille quand tu seras inquiète. Pour cet objet, ce n'est pas nous deux qui ne sommes qu'un, c'est toi qui es nous deux.

Il n'en est pas de même *sur le besoin* : ici nous ne pouvons avoir qu'une même pensée ; & si nous différons d'avis, ce ne peut-être que faute de nous expliquer ou de nous entendre. Voici donc ce que je crois sentir.

Sans doute une Lettre paroît bien peu nécessaire, quand on peut se voir librement. Que diroit-elle, qu'un mot, un regard, ou même le silence, n'exprimassent cent fois mieux encore ? Cela me paroît si vrai, que dans le moment où tu me parlas de ne plus nous écrire, cette idée glissa facilement sur mon ame ; elle la gêna peut-être, mais ne l'affecta point. Tel à-peu-près quand voulant donner un baiser sur ton cœur, je rencontre un ruban ou une gaze, je l'écarte seulement, & n'ai cependant pas le sentiment d'un obstacle.

Mais depuis, nous nous sommes séparés ; & dès que tu n'a plus été là, cette idée de Lettre est revenue me tourmenter. Pourquoi, me suis-je dit, cette privation de

118 LES LIAISONS

plus? Quoi! pour être éloigné, n'a-t-on plus rien à se dire? Je suppose que favorisé par les circonstances, on passe ensemble une journée entière; faudra-t-il prendre le temps de causer sur celui de jouir? Oui, de jouir, ma tendre amie; car auprès de toi, les momens mêmes du repos fournissent encore une jouissance délicieuse. Enfin quel que soit le temps, on finit par se séparer; & puis, on est si seul! C'est alors qu'une Lettre est précieuse! si on ne la lit pas, du moins on la regarde... Ah! sans doute, on peut regarder une Lettre sans la lire, comme il me semble que la nuit j'aurois encore quelque plaisir à toucher ton portrait....

Ton portrait, ai-je dit? Mais une Lettre est le portrait de l'ame. Elle n'a pas, comme une froide image, cette stagnance si éloignée de l'amour; elle se prête à tous nos mouvemens: tour-à-tour elle s'anime, elle jouit, elle se repose.... Tes sentimens me sont tous si précieux! me priveras-tu d'un moyen de les recueillir?

Es-tu donc sûre que le besoin de m'écrire ne te tourmentera jamais? Si dans la solitude ton cœur se dilate ou s'opresse, si un mouvement de joie passe jusqu'à ton

ame, si une tristesse involontaire vient la troubler un moment; ce ne sera donc pas dans le sein de ton ami, que tu répandras ton bonheur ou ta peine? tu auras donc un sentiment qu'il ne partagera pas? tu le laisseras donc, rêveur & solitaire, s'égarer loin de toi? Mon amie... ma tendre amie! Mais c'est à toi qu'il appartient de prononcer. J'ai voulu discuter seulement, & non pas te séduire; je ne t'ai dit que des raisons, j'ose croire que j'eusse été plus fort par des prières. Je tâcherai donc, si tu persistes, de ne pas m'affliger; je ferai mes efforts pour me dire ce que tu m'aurois écrit: mais tiens, tu le dirois mieux que moi; & j'aurois sur-tout plus de plaisir à l'entendre.

Adieu, ma charmante amie; l'heure approche enfin où je pourrai te voir: je te quitte bien vite, pour t'aller retrouver plutôt.

Paris, ce 3 Décembre 17...





L E T T R E C L I.

*Le Vicomte DE VALMONT à la
Marquise DE MERTEUIL.*

SANS doute, Marquise, que vous ne me croyez pas assez peu d'usage, pour penser que j'aie pu prendre le change sur le tête-à-tête, où je vous ai trouvée ce soir, & sur *l'étonnant hasard* qui avoit conduit Danceny chez vous! Ce n'est pas que votre physionomie exercée n'ait su prendre à merveille l'expression du calme & de la sérénité; ni que vous vous foyez trahie par aucune de ces phrases, qui quelquefois échappent au trouble ou au repentir. Je conviens même encore que vos regards dociles vous ont parfaitement servie; & que s'ils avoient su se faire croire aussi bien que se faire entendre, loin que j'eusse pris ou conservé le moindre soupçon, je n'aurois pas douté un moment du chagrin extrême que vous causoit *ce tiers importun*. Mais, pour ne pas déployer envain d'aussi grands talens, pour en obtenir le succès que vous vous en promettiez, pour pro-
duire

duire enfin l'illusion que vous cherchiez à faire naître , il falloit donc auparavant former votre Amant novice avec plus de soin.

Puisque vous commencez à faire des éducatons , apprenez à vos élèves à ne pas rougir & se déconcerter à la moindre plaisanterie ; à ne pas nier si vivement , pour une seule femme , les mêmes choses dont ils se défendent avec tant de mollesse pour toutes les autres. Apprenez-leur encore à savoir entendre l'éloge de leur Maîtresse , sans se croire obligés d'en faire les honneurs ; & si vous leur permettez de vous regarder dans le cercle , qu'ils sachent au moins auparavant déguiser ce regard de possession si facile à reconnoître , & qu'ils confondent si mal-adroitement avec celui de l'amour. Alors vous pourrez les faire paroître dans vos exercices publics , sans que leur conduite fasse tort à leur sage institutrice ; & moi-même , trop heureux de concourir à votre célébrité , je vous promets de faire & de publier les programmes de ce nouveau college.

Mais , jusques-là je m'étonne , je l'avoue , que ce soit moi que vous ayez entrepris de traiter comme un écolier. Oh ! qu'avec toute autre femme , je serois bientôt ven-

gé! que je m'en ferois de plaisir! & qu'il surpasseroit aisément celui qu'elle auroit cru me faire perdre! Oui, c'est bien pour vous seule que je peux préférer la réparation à la vengeance; & ne croyez pas que je sois retenu par le moindre doute, par la moindre incertitude; je fais tout.

Vous êtes à Paris depuis quatre jours; & chaque jours vous avez vu Danceny & vous n'avez vu que lui seul. Aujourd'hui même votre porte étoit encore fermée; & il n'a manqué à votre Suisse, pour m'empêcher d'arriver jusqu'à vous, qu'une assurance égale à la vôtre. Cependant je ne devois pas douter, me mandiez-vous, d'être le premier informé de votre arrivée; de cette arrivée dont vous ne pouviez pas encore me dire le jour, tandis que vous m'écriviez la veille de votre départ. Nierez-vous ces faits, ou tenterez-vous de vous en excuser? L'un & l'autre sont également impossibles; & pourtant je me contiens encore! Reconnoissez-là votre empire: mais croyez-moi, contente de l'avoir éprouvé, n'en abusez pas plus long-temps. Nous nous connoissons tous deux, Marquise; ce mot doit vous suffire.

Vous sortez demain toute la journée, m'avez-vous dit ? A la bonne heure , si vous sortez en effet ; & vous jugez que je le saurai. Mais enfin , vous rentrerez le soir ; & pour notre difficile réconciliation , nous n'aurons pas trop de temps jusqu'au lendemain. Faites-moi donc savoir si ce sera chez vous , ou *là-bas* , que se feront nos expiations nombreuses & réciproques. Sur-tout , plus de Danceny. Votre mauvaise tête s'étoit remplie de son idée , & je peux n'être pas jaloux de ce délire de votre imagination : mais songez que de ce moment , ce qui n'étoit qu'une fantaisie , deviendrait une préférence marquée. Je ne me crois pas fait pour cette humiliation , & je ne m'attends pas à la recevoir de vous.

J'espère même que ce sacrifice ne vous en paroîtra pas un. Mais quand il vous coûteroit quelque chose , il me semble que je vous ai donné un assez bel exemple ! qu'une femme sensible & belle , qui n'existoit que pour moi , qui dans ce moment même meurt peut-être d'amour & de regret , peut bien valoir un jeune écolier , qui , si vous voulez , ne manque ni de figure ni d'esprit , mais qui n'a encore ni usage ni consistance.

Adieu, Marquise; je ne vous dis rien de mes sentimens pour vous. Tout ce que je puis faire en ce moment, c'est de ne pas scruter mon cœur. J'attends votre réponse. Songez en la faisant, songez bien que plus il vous est facile de me faire oublier l'offense que vous m'avez faite, plus un refus de votre part, un simple délai, la graveroit dans mon cœur en traits ineffaçables.

Paris, ce 3 Décembre 17.., au soir.



LETTRE CLII.

La Marquise DE MERTEUIL
au Vicomte DE VALMONT.

PRENEZ donc garde, Vicomte, & ménagez davantage mon extrême timidité! Comment voulez-vous que je supporte l'idée accablante d'encourir votre indignation, & sur-tout que je ne succombe pas à la crainte de votre vengeance? d'autant que comme vous savez, si vous me faisiez une noirceur, il me seroit impossible de vous la rendre. J'aurois beau parler, votre existence n'en seroit ni moins brillante ni

moins paisible. Au fait, qu'auriez-vous à redouter ? d'être obligé de partir, si on vous en laissoit le temps. Mais ne vit-on pas chez l'étranger comme ici ? & à tout prendre, pourvu que la Cour de France vous laissât tranquille à celle où vous vous fixeriez, ce ne seroit pour vous que changer le lieu de vos triomphes. Après avoir tenté de vous rendre votre sang-froid par ces considérations morales, revenons à nos affaires.

Savez-vous, Vicomte, pourquoi je ne me suis jamais remariée ? ce n'est assurément pas faute d'avoir trouvé assez de partis avantageux ; c'est uniquement pour que personne n'ait le droit de trouver à redire à mes actions. Ce n'est même pas que j'aie craint de ne pouvoir plus faire mes volontés, car j'aurois bien toujours fini par là : mais c'est qu'il m'auroit gêné que quelqu'un eût eu seul le droit de s'en plaindre : c'est qu'enfin je ne voulois tromper que pour mon plaisir, & non par nécessité. Et voilà que vous m'écrivez la Lettre la plus maritale qu'il soit possible de voir ! Vous ne m'y parlez que de torts de mon côté, & de grâces du votre ! Mais comment donc peut-on manquer à celui à qui on ne doit rien ? je ne saurois le concevoir !

126 L E S L I A I S O N S

Voyons; de quoi s'agit-il tant? Vous avez trouvé Danceny chez moi, & cela vous a déplu? à la bonne heure : mais qu'avez-vous pu en conclure? ou que c'étoit l'effet du hasard, comme je vous le disois, ou celui de ma volonté, comme je ne vous le disois pas. Dans le premier cas, votre Lettre est injuste; dans le second, elle est ridicule : c'étoit bien la peine d'écrire ! Mais vous êtes jaloux, & la jalousie ne raisonne pas. Hé bien, je vais raisonner pour vous.

Ou vous avez un rival, ou vous n'en avez pas, Si vous en avez un, il faut plaire pour lui être préféré; si vous n'en avez pas, il faut plaire encore pour éviter d'en avoir, Dans tous les cas, c'est la même conduite à tenir : ainsi, pourquoi vous tourmenter? pourquoi sur-tout, me tourmenter moi-même ! Ne savez-vous donc plus être le plus aimable? & n'êtes-vous plus sûr de vos succès? Allons donc, Vicomte, vous vous faites tort. Mais ce n'est pas cela; c'est qu'à vos yeux, je ne vaux pas que vous vous donniez tant de peine. Vous desirez moins mes bontés, que vous ne voulez abuser de votre empire. Allez, vous êtes un ingrat. Voilà bien, je crois, du

sentiment ! & pour peu que je continuasse, cette Lettre pourroit devenir fort tendre ; mais vous ne le méritez pas.

Vous ne méritez pas davantage que je me justifie. Pour vous punir de vos soupçons, vous les garderez ; ainsi, sur l'époque de mon retour, comme sur les visites de Danceny, je ne vous dirai rien. Vous vous êtes donné bien de la peine pour vous en instruire, n'est-il pas vrai ? Hé bien ! en êtes-vous plus avancé ? Je souhaite que vous y ayiez trouvé beaucoup de plaisir ; quand à moi, cela n'a pas nui au mien.

Tout ce que je peux donc répondre à votre menaçante Lettre, c'est qu'elle n'a eu ni le don de me plaire, ni le pouvoir de m'intimider ; & que pour le moment je suis on ne peut pas moins disposée à vous accorder vos demandes.

Au vrai, vous accepter tel que vous vous montrez aujourd'hui, ce seroit vous faire une infidélité réelle. Ce ne seroit pas là renouer avec mon ancien Amant ; ce seroit en prendre un nouveau, & qui ne vaut pas l'autre à beaucoup près. Je n'ai pas assez oublié le premier pour m'y tromper ainsi. Le Valmont que j'aimois étoit

charmant. Je veux bien convenir même que je n'ai pas rencontré d'homme plus aimable. Ah ! je vous en prie, Vicomte, si vous le retrouvez, amenez-le-moi ; celui-là fera toujours bien reçu.

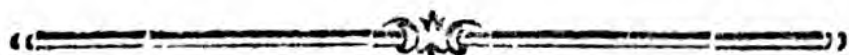
Prévenez-le cependant, que dans aucun cas, ce ne seroit ni pour aujourd'hui ni pour demain, Son *Menechme* lui a fait un peu tort ; & en me pressant trop, je craindrois de m'y tromper. Ou bien peut-être ai-je donné parole à Danceny pour ces deux jours-là ? Et votre Lettre m'a appris que vous ne plaisantiez pas, quand on manquoit à sa parole. Vous voyez donc qu'il faut attendre.

Mais que vous importe, vous vous vengerez toujours bien de votre rival. Il ne fera pas pis à votre Maîtresse que vous ferez à la sienne ; & après tout une femme n'en vaut-elle pas une autre ? ce sont vos principes. Celle même qui seroit *tendre & sensible*, qui *n'existeroit que pour vous*, qui *mourroit enfin d'amour & de regret* n'en seroit pas moins sacrifiée à la première fantaisie, à la crainte d'être plaisantée un moment ; & vous voulez qu'on se gêne ? Ah ! cela n'est pas juste !

Adieu, Vicomte ; redevenez donc aima-

D A N G E R E U S E S. 129
ble. Tenez, je ne demande pas mieux que
de vous trouver charmant; & dès que j'en
ferai sûre, je m'engage à vous le prouver.
En vérité, je suis trop bonne.

Paris, ce 4 Décembre 17....



L E T T R E C L I I I .

Le Vicomte DE VALMONT à la Mar-
quise DE MERTEUIL.

JE réponds sur-le-champ à votre Lettre,
& je tâcherai d'être clair; ce qui n'est pas
facile avec vous, quand une fois vous avez
pris le parti de ne pas entendre.

De longs discours n'étoient pas nécessai-
res pour établir que chacun de nous ayant
en main tout ce qu'il faut pour perdre
l'autre, nous avons un égal intérêt à nous
ménager mutuellement: aussi, ce n'est pas
de cela dont il s'agit. Mais entre le parti
violent de se perdre, & celui, sans doute
meilleur, de rester unis comme nous l'a-
vons été, de le devenir davantage encore
en reprenant notre première liaison; en-
tre ces deux partis, dis-je, il y en a mille
autres à prendre. Il n'étoit donc pas ri-

dicule de vous dire, & il ne l'est pas de vous répéter que, dès ce jour même, je ferai ou votre Amant, ou votre ennemi.

Je sens à merveille que ce choix vous gêne; qu'il vous conviendrait mieux de tergiverser; & je n'ignore pas que vous n'avez jamais aimé à être placée ainsi entre le oui & le non : mais vous devez sentir aussi que je ne puis vous laisser sortir de ce cercle étroit, sans risquer d'être joué; & vous avez dû prévoir que je ne le souffrirois pas. C'est maintenant à vous à décider : je peux vous laisser le choix, mais non pas rester dans l'incertitude.

Je vous prévient seulement que vous ne m'abuserez pas par vos raisonnemens, bons ou mauvais; que vous ne me séduirez pas davantage par quelques cajoleries dont vous cherchiez à parer vos refus; & qu'enfin, le moment de la franchise est arrivé. Je ne demande pas mieux que de vous donner l'exemple; & ne vous déclare avec plaisir, que je préfère la paix & l'union : mais s'il faut rompre l'une ou l'autre; je crois en avoir le droit & les moyens.

J'ajoute donc que le moindre obstacle mis de votre part, fera pris de la mienne pour une véritable déclaration de guerre;

Vous voyez que la réponse que je vous demande, n'exige ni longues ni belles phrases. Deux mots suffisent.

Paris, ce 4 Décembre 17...

Réponse de la Marquise DE MERTEUIL. écrite au bas de la même Lettre.

Hé bien ! la guerre.



LETTR E CLIV.

Madame DE VOLANGES. à Madame DE ROSEMONDE.

LES bulletins vous instruisent mieux que je ne pourrois le faire, ma chère amie, du fâcheux état de notre malade. Toute entière aux soins que je lui donne, je ne prends sur eux le temps de vous écrire, qu'autant qu'il y a d'autres évènements que ceux de la maladie. En voici un, auquel certainement je ne m'attendois pas. C'est une Lettre que j'ai reçue de M. de Valmont, à qui il a plu de me choisir pour sa confidente, & même pour sa médiatrice auprès de Mde. de Touvel, pour qui il

avoit aussi joint une Lettre à la mienne. J'ai renvoyé l'une en répondant à l'autre. Je vous fais passer cette dernière, & je crois que vous jugerez comme moi, que je ne pouvois ni devois rien faire de ce qu'il me demande. Quand je l'aurois voulu, notre malheureuse amie n'auroit pas été en état de m'entendre. Son délire est continuel. Mais que direz-vous de ce désespoir de M. de Valmont? D'abord faut-il y croire, ou veut-il seulement tromper tout le monde, & jusqu'à la fin (1)? Si pour cette fois il est sincère, il peut bien dire qu'il a lui-même fait son malheur. Je crois qu'il sera peu content de ma réponse : mais j'avoue que tout ce qui me fixe sur cette malheureuse aventure, me souleve de plus en plus contre son auteur.

Adieu, ma chère amie; je retourne à mes tristes soins, qui le deviennent bien davantage encore par le peu d'espoir que j'ai de les voir réussir. Vous connoissez mes sentimens pour vous.

(1) C'est parce qu'on n'a rien trouvé dans la suite de cette Correspondance qui pût résoudre ce doute, qu'on a pris le parti de supprimer la Lettre de M. de Valmont.



L E T T R E C L V.

*Le Vicomte DE VALMONT au
Chevalier DANCENY.*

J'A I passé deux fois chez vous, mon cher Chevalier ; mais depuis que vous avez quitté le rôle d'Amant pour celui d'hommes à bonnes fortunes, vous êtes, comme de raison, devenu introuvable. Votre Valet-de-chambre m'a assuré cependant que vous rentreriez chez vous ce soir ; qu'il avoit ordre de vous attendre : mais moi, qui suis instruit de vos projets, j'ai très-bien compris que vous ne rentreriez que pour un moment, pour prendre le costume de la chose, & que sur-le-champ vous recommenceriez vos courses victorieuses. A la bonne heure, & je ne puis qu'y applaudir : mais peut-être, pour ce soir, allez-vous être tenté de changer leur direction. Vous ne savez encore que la moitié de vos affaires ; il faut vous mettre au courant de l'autre, & puis, vous vous déciderez. Prenez donc le temps de lire ma Lettre. Ce ne fera pas vous distraire de

vos plaisirs, puisqu'au contraire elle n'a d'autre objet que de vous donner le choix entr'eux.

Si j'avois eu votre confiance entiere, si j'avois su par vous la partie de vos secrets que vous m'avez laissée à deviner, j'aurois été instruit à temps; & mon zele, moins gauche, ne generoit pas aujourd'hui votre marche. Mais partons du point où nous sommes. Quelque parti que vous preniez, votre pis-aller feroit toujours bien le bonheur d'un autre.

Vous avez un rendez-vous pour cette nuit, n'est-il pas vrai? avec une femme charmante & que vous adorez? car à votre âge, quelle femme n'adore-t-on pas, au moins les huit premiers jours! Le lieu de la scene doit encore ajouter à vos plaisirs. Une petite maison délicieuse, & qu'on n'a prise que pour vous, doit embellir la volupté, des charmes de la liberté, & de ceux du mystere. Tout est convenu, on vous attend: & vous brûlez de vous y rendre! voilà ce que nous savons tous deux, quoique vous ne m'en ayez rien dit. Maintenant, voici ce que vous ne savez pas, & qu'il faut que je vous dise

Depuis mon retour à Paris, je m'oc-

cupois de moyens de vous rapprocher de Mlle. de Volanges, je vous l'avois promis ; & encore la première fois que je vous en parlai, j'eus lieu de juger par vos réponses, je pourrois dire par vos transports, que c'étoit m'occuper de votre bonheur. Je ne pouvois pas réussir à moi seul dans cette entreprise assez difficile : mais après avoir préparé les moyens, j'ai remis le reste au zèle de votre jeune Maîtresse. Elle a trouvé, dans son amour, des ressources qui avoient manqué à mon expérience : enfin votre malheur veut qu'elle ait réussi. Depuis deux jours, m'a-t-elle dit ce soir, tous les obstacles sont surmontés, & votre bonheur ne dépend plus que de vous.

Depuis deux jours aussi, elle se flattoit de vous apprendre cette nouvelle elle-même, & malgré l'absence de sa maman, vous auriez été reçu : mais vous ne vous êtes seulement pas présenté ! & pour vous dire tout, son caprice ou raison, la petite personne m'a paru un peu fâchée de ce manque d'empressement de votre part. Enfin elle a trouvé le moyen de me faire aussi parvenir jusqu'à elle, & m'a fait promettre de vous rendre le plutôt possible

la Lettre que je joins ici. A l'empressement qu'elle y a mis, je parierois bien qu'il y est question d'un rendez-vous pour ce soir. Quoi qu'il en soit, j'ai promis sur l'honneur & sur l'amitié, que vous auriez la tendre missive dans la journée, & je ne puis ni ne veux manquer à ma parole.

A présent, jeune homme, quelle conduite allez-vous tenir? Placé entre la coquetterie & l'amour, entre le plaisir & le bonheur, quel va être votre choix? Si je parlois au Danceny d'il y a trois mois, seulement à celui d'il y a huit jours, bien sûr de son cœur, je le ferois de ses démarches : mais le Danceny d'aujourd'hui, arraché par les femmes, courant les aventures, & devenu, suivant l'usage, un peu scélérat, préférera-t-il une jeune fille bien timide, qui n'a pour elle que sa beauté, son innocence & son amour, aux agréments d'une femme parfaitement usagée?

Pour moi, mon cher ami, il me semble que, même dans vos nouveaux principes, que j'avoue bien être aussi un peu les miens, les circonstances me décideroient pour la jeune Amante. D'abord, c'en est une de plus, & puis la nouveauté, & encore la crainte de perdre le fruit de

vos soins en négligeant de le cueillir; car enfin, de ce côté ce seroit véritablement l'occasion manquée, & elle ne revient pas toujours, sur-tout pour une première foiblesse : souvent, dans ce cas, il ne faut qu'un moment d'humeur, un soupçon jaloux, moins encore, pour empêcher le plus beau triomphe. La vertu qui se noie se raccroche quelquefois aux branches; & une fois réchappée, elle se tient sur ses gardes, & n'est plus facile à surprendre.

Au contraire, de l'autre côté, que risquez-vous? pas même une rupture; une brouillerie tout au plus, où l'on achete de quelques soins le plaisir d'un raccommodement. Quel autre parti reste-t-il à une femme déjà rendue, que celui de l'indulgence? Que gagneroit-elle à la sévérité? la perte de ses plaisirs, sans profit pour sa gloire.

Si, comme je le suppose, vous prenez le parti de l'amour, qui me paroît aussi celui de la raison, je crois qu'il est de la prudence de ne point vous faire excuser au rendez-vous manqué; laissez-vous attendre tout simplement : si vous risquez de donner une raison, on fera peut-être tenté de la vérifier. Les femmes sont cu-

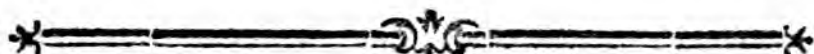
rieuses & obstinées ; tout peut se découvrir : je viens, comme vous savez, d'en être moi-même un exemple. Mais si vous laissez l'espoir, comme il sera soutenu par la vanité, il ne sera perdu que long-temps après l'heure propre aux informations : alors, demain vous aurez à choisir l'obstacle insurmontable qui vous aura retenu ; vous aurez été malade, mort, s'il le faut, ou toute autre chose, dont vous serez également désespéré, & tout se raccommo-dera.

Au reste, pour quelque côté que vous vous décidiez, je vous prie seulement de m'en instruire ; & comme je n'y ai pas d'intérêt, je trouverai toujours que vous avez bien fait. Adieu, mon cher ami.

Ce que j'ajoute encore, c'est que je regrette Mde. de Tourvel ; c'est que je suis au désespoir d'être séparé d'elle ; c'est que je payerois de la moitié de ma vie, le bonheur de lui consacrer l'autre. Ah ! croyez-moi, on n'est heureux que par l'amour.

Paris, ce 5 Décembre 17...





L E T T R E C L V I .

CÉCILE VOLANGES *au Chevalier*
DANCENY.

(*Jointe à la précédente*).

COMMENT se fait-il, mon cher ami, que je cesse de vous voir, quand je ne cesse pas de le desirer? n'en avez-vous plus autant d'envie que moi? Ah! c'est bien à présent que je suis triste! plus triste que quand nous étions séparés tout-à-fait. Le chagrin que j'éprouvois par les autres; c'est à présent de vous qu'il me vient, & cela fait bien plus de mal.

Depuis quelques jours, Maman n'est jamais chez elle, vous le savez bien; & j'espérois que vous essayeriez de profiter de ce temps de liberté: mais vous ne songez seulement pas à moi; je suis bien malheureuse! Vous me disiez tant que c'étoit moi qui aimois le moins! je savois bien le contraire, & en voilà bien la preuve. Si vous étiez venu pour me voir, vous m'auriez vue en effet: car moi, je ne suis pas comme vous; je ne songe qu'à ce qui

peut nous réunir. Vous mériteriez bien que je ne vous dise rien de tout ce que j'ai fait pour ça, & qui m'a donné tant de peine, mais je vous aime trop, & j'ai tant d'envie de vous voir, que je ne peux m'empêcher de vous le dire. Et puis, je verrai bien après si vous m'aimez réellement !

J'ai si bien fait que le Portier est dans nos intérêts, & qu'il m'a promis que toutes les fois que vous viendriez, il vous laisseroit toujours entrer comme s'il ne vous voyoit pas : & nous pouvons bien nous fier à lui, car c'est un bien honnête homme. Il ne s'agit donc plus que d'empêcher qu'on ne vous voie dans la maison ; & ça, c'est bien aisé, en n'y venant que le soir, & quand il n'y aura plus rien à craindre du tout. Par exemple, depuis que Maman sort tous les jours, elle se couche tous les jours à onze heures ; ainsi nous aurions bien du temps.

Le Portier m'a dit que, quand vous voudriez venir comme ça, au-lieu de frapper à la porte, vous n'auriez qu'à frapper à la fenêtre, & qu'il ouvreroit tout de suite ; & puis, vous trouverez bien le petit escalier ; & comme vous ne pourrez pas

avoir de la lumière, je laisserai la porte de ma chambre entr'ouverte, ce qui vous éclairera toujours un peu. Vous prendrez bien garde de ne pas faire du bruit; surtout en passant auprès de la petite porte de Maman. Pour celle de la Femme-de-chambre, c'est égal, parce qu'elle m'a promis qu'elle ne se reveilleroit pas; c'est aussi une bien bonne fille! & pour vous en aller, ça sera tout de même. A présent, nous verrons si vous viendrez.

Mon Dieu, pourquoi donc le cœur me bat-il si fort en vous écrivant? Est-ce qu'il doit m'arriver quelque malheur, ou si c'est l'espérance de vous voir qui me trouble comme ça? Ce que je sens bien, c'est que je ne vous ai jamais tant aimé, & que jamais je n'ai tant désiré de vous le dire. Venez donc, mon ami, mon cher ami; que je puisse vous répéter cent fois que je vous aime, que je vous adore, que je n'aimerai jamais que vous.

J'ai trouvé moyen de faire dire à M. de Valmont que j'avois quelque chose à lui dire; & lui, comme il est bien bon ami, il viendra sûrement demain, & je le prierai de vous remettre ma Lettre tout de

suite. Ainsi je vous attendrai demain au soir ; & vous viendrez sans faute , si vous ne voulez pas que votre Cécile soit bien malheureuse.

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, ce 4 Décembre 17... au soir.



L E T T R E C L V I I .

*Le Chevalier DANCENY au Vicomte
DE VALMONT.*

NE doutez, mon cher Vicomte, ni de mon cœur, ni de mes démarches : comment résisterois-je à un desir de ma Cécile ? Ah ! c'est bien elle, elle seule que j'aime, que j'aimerai toujours ! son ingénuité, sa tendresse, ont un charme pour moi, dont j'ai pu avoir la foiblesse de me laisser distraire, mais que rien n'effacera jamais. Engagé dans une autre aventure, pour ainsi dire, sans m'en être apperçu, souvent le souvenir de Cécile est venu me troubler jusques dans les plus doux plaisirs ; & peut-être mon cœur ne lui a-t-il jamais rendu d'hommage plus vrai, que dans le moment même où je lui étois.

infidèle. Cependant, mon ami, ménageons sa délicatesse, & cachons lui mes torts, non pour la surprendre, mais pour ne pas l'affliger. Le bonheur de Cécile est le vœu le plus ardent que je forme; jamais je ne me pardonnerois une faute qui lui auroit coûté une larme.

J'ai mérité, je le sens, la plaisanterie que vous me faites, sur ce que vous appelez mes nouveaux principes: mais vous pouvez m'en croire, ce n'est point par eux que je me conduis dans ce moment; & dès demain je suis décidé à le prouver. J'irai m'accuser à celle même qui a causé mon égarement, & qui l'a partagé; je lui dirai: » Lisez dans mon cœur; il a pour » vous l'amitié la plus tendre; l'amitié » unie au desir, ressemble tant à l'amour!.. » Tous deux nous nous sommes trompés; » mais susceptible d'erreur, je ne suis point » capable de mauvaise-foi“. Je connois mon amie, elle est honnête autant qu'indulgente; elle fera plus que m'approuver, elle me pardonnera. Elle-même se reprochoit souvent d'avoir trahi l'amitié; souvent sa délicatesse effrayoit son amour: plus sage que moi, elle fortifiera dans mon ame ces craintes utiles que je cher-

chois témérairement à étouffer dans la fienne. Je lui devrai d'être meilleur, comme à vous d'être plus heureux. O ! mes amis, partagez ma reconnoissance. L'idée de vous devoir mon bonheur en augmente le prix.

Adieu, mon cher Vicomte. L'excès de ma joie ne m'empêche point de songer à vos peines, & d'y prendre part. Que ne puis-je vous être utile ! Mde. de Tourvel reste donc inexorable ? On la dit aussi bien malade. Mon Dieu, que je vous plains ! Puisse-t-elle reprendre à-la-fois de la santé & de l'indulgence, & faire à jamais votre bonheur ! Ce sont les vœux de l'amitié ; j'ose espérer qu'ils seront exaucés par l'amour.

Je voudrois causer plus long-temps avec vous ; mais l'heure me presse, & peut-être Cécile m'attend déjà.

Paris, ce 5 Décembre 17...





L E T T R E C L V I I I .

*Le Vicomte DE VALMONT à la
Marquise DE MERTEUIL.*

(*A son réveil*).

HÉ bien, Marquise, comment vous trouvez-vous des plaisirs de la nuit dernière? n'en êtes-vous pas un peu fatiguée? Convenez donc que Danceny est charmant! il fait des prodiges, ce garçon-là! Vous n'attendiez pas cela de lui, n'est-il pas vrai? Allons, je me rends justice; un pareil rival méritoit bien que je lui fusse sacrifié. Sérieusement, il est plein de bonnes qualités! Mais sur-tout, que d'amour, de constance, de délicatesse! Ah! si jamais vous êtes aimée de lui comme l'est la Cécile, vous n'aurez point de rivales à craindre: il vous l'a prouvé cette nuit, Peut-être à force de coquetterie, une autre femme pourra vous l'enlever un moment! un jeune homme ne fait gueres se refuser à des agaceries provoquantes: mais un seul mot de l'objet aimé suffit, comme vous voyez, pour dissiper cette illusion;

ainsi il ne vous manque plus que d'être cet objet là, pour être parfaitement heureuse.

Sûrement vous ne vous y tromperez pas ; vous avez le tact trop sûr pour qu'on puisse le craindre. Cependant l'amitié qui nous unit, aussi sincère de ma part que bien reconnue de la vôtre, m'a fait desirer, pour vous, l'épreuve de cette nuit ; c'est l'ouvrage de mon zèle, il a réussi : mais point de remerciemens ; cela n'en vaut pas la peine : rien n'étoit plus facile.

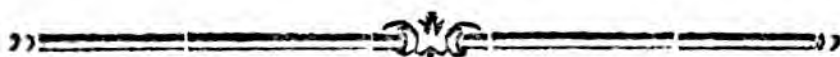
Au fait, que m'en a-t-il coûté ? un léger sacrifice, & quelque peu d'adresse. J'ai consenti à partager avec le jeune homme les faveurs de sa Maîtresse : mais enfin il y avoit bien autant de droit que moi ; & je m'en souciois si peu ! La Lettre que la jeune personne lui a écrite, c'est bien moi qui l'ai dictée ; mais c'étoit seulement pour gagner du temps, parce que nous ayions à l'employer mieux. Celle que j'y ai jointe, oh ! ce n'étoit rien, presque rien ; quelques réflexions de l'amitié pour guider le choix du nouvel Amant : mais en honneur, elles étoient inutiles ; il faut dire la vérité, il n'a pas balancé un moment.

Et puis, dans sa candeur, il doit aller

chez vous aujourd'hui vous raconter tout; & sûrement ce récit-là vous fera grand plaisir ! il vous dira : *Lisez dans mon cœur*; il me le demande : & vous voyez bien que cela raccommode tout. J'espère qu'en y lisant ce qu'il voudra, vous y lirez peut-être aussi que les Amans si jeunes ont leurs dangers; & encore qu'il vaut mieux n'avoir pour ami que pour ennemi.

Adieu, Marquise; jusqu'à la première occasion.

Paris, ce 6 Décembre 17..



LETTRE CLIX.

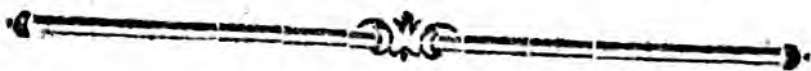
*La Marquise DE MERTEUIL au
Vicomte DE VALMONT.*

(*Billet*).

JE n'aime pas qu'on ajoute de mauvaises plaisanteries à de mauvais procédés; ce n'est pas plus ma manière que mon goût. Quand j'ai à me plaindre de quelqu'un, je ne le persifle pas; je fais mieux : je me venge. Quelque content de vous que vous puissiez être en ce moment, n'oubliez point que ce ne seroit pas la première fois que

vous vous feriez applaudi d'avance & tout seul, dans l'espoir d'un triomphe qui vous seroit échappé à l'instant même où vous vous en félicitez. Adieu.

Paris, ce 6 Décembre 17...



LETTRE CLX.

Madame DE VOLANGES à Madame DE ROSEMONDE.

JE vous écris de la chambre de votre malheureuse amie, dont l'état est à-peu-près toujours le même. Il doit y avoir cet après-midi une consultation de quatre Médecins. Malheureusement c'est, comme vous le savez, plus souvent une preuve de danger qu'un moyen de secours.

Il paroît cependant que la tête est un peu revenue la nuit dernière. La Femme-de-chambre m'a informée ce matin, qu'environ vers minuit, sa Maîtresse l'a fait appeler; qu'elle a voulu être seule avec elle, & qu'elle lui a dicté une assez longue Lettre. Julie a ajouté que, tandis qu'elle étoit occupée à en faire l'enveloppe, Mde. de

Tourvel avoit pris le transport : en sorte que cette fille n'a pas su à qui il falloit mettre l'adresse. Je me suis étonnée d'abord que la Lettre elle-même n'ait pas suffi pour le lui apprendre : mais sur ce qu'elle m'a répondu qu'elle craignoit de se tromper, & que cependant sa Maîtresse lui avoit bien recommandé de la faire partir sur-le-champ, j'ai pris sur moi d'ouvrir le paquet.

J'y ai trouvé l'écrit que je vous envoie, qui en effet ne s'adresse à personne pour s'adresser à trop de monde. Je croirois cependant que c'est à M. de Valmont que notre malheureuse amie a voulu écrire d'abord ; mais qu'elle a cédé, sans s'en appercevoir, au désordre de ses idées. Quoiqu'il en soit, j'ai jugé que cette Lettre ne devoit être rendue à personne. Je vous l'envoie, parce que vous y verrez mieux que je ne pourrois vous le dire quelles sont les pensées qui occupent la tête de notre malade. Tant qu'elle restera aussi vivement affectée, je n'aurai gueres d'espérance. Le corps se rétablit difficilement, quand l'esprit est si peu tranquille.

Adieu, ma chere & digne amie. Je vous

félicite d'être éloignée du triste spectacle
que j'ai continuellement sous les yeux.

Paris, ce 6 Décembre 17...



L E T T R E C L X I.

La Présidente DE TOURVEL à.....

*(Dictée par elle & écrite par sa Femme-
de-chambre).*

ETRE cruel & malfaisant, ne te lasseras-tu point de me persécuter? Ne te suffit-il pas de m'avoir tourmentée, dégradée, avilie? veux-tu me ravir jusqu'à la paix du tombeau? Quoi! dans ce séjour de ténèbres où l'ignominie m'a forcée de m'enfvelir, les peines sont-elles sans relâche, l'espérance est-elle méconnue? Je n'implore point une grace que je ne mérite point : pour souffrir sans me plaindre il me suffira que mes souffrances n'excedent pas mes forces. Mais ne rends pas mes tourmens insupportables. En me laissant mes douleurs, ôte-moi le cruel souvenir des biens que j'ai perdus. Quand tu me les as ravis, n'en retrace plus à mes yeux la désolante image. J'étois innocente & tranquille : c'est pour t'avoir vu que

j'ai perdu le repos ; c'est en t'écoutant que je suis devenue criminelle. Auteur de mes fautes, quel droit as-tu de les punir ?

Où sont les amis qui me chériffoient, où sont-ils ? mon infortune les épouvante. Aucun n'ose m'approcher. Je suis opprimée, & ils me laissent sans secours ! Je meurs, & personne ne pleure sur moi. Toute consolation m'est refusée. La pitié s'arrête sur les bords de l'abîme où le criminel se plonge. Les remords le déchirent, & ses cris ne sont pas entendus !

Et toi, que j'ai outragé ; toi, dont l'estime ajoute à mon supplice ; toi, qui seul enfin aurois le droit de te venger, que fais-tu loin de moi ? Viens punir une femme infidelle. Que je souffre enfin des tourmens mérités. Déjà je me serois soumise à ta vengeance : mais le courage m'a manqué pour t'apprendre ta honte. Ce n'étoit point dissimulation, c'étoit respect. Que cette Lettre au moins t'apprenne mon repentir. Le Ciel a pris ta cause ; il te venge d'une injure que tu as ignorée. C'est lui qui a lié ma langue & retenu mes paroles ; il a craint que tu ne me remisses une faute qu'il vouloit punir. Il m'a souf-

traite à ton indulgence, qui auroit blessé sa justice.

Impitoyable dans sa vengeance, il m'a livrée à celui-là même qui m'a perdue. C'est à-la-fois, pour lui & par lui, que je souffre. Je veux le fuir envain; il me suit, il est là, il m'obsède sans cesse. Mais qu'il est différent de lui-même ! Ses yeux n'expriment plus que la haine & le mépris. Sa bouche ne profère que l'insulte & le reproche. Ses bras ne m'entourent que pour me déchirer. Qui me sauvera de sa barbare fureur ?

Mais quoi ! c'est lui.... Je ne me trompe pas; c'est lui que je revois. O ! mon aimable ami ! reçois-moi dans tes bras; cache-moi dans ton sein : oui, c'est toi, c'est bien toi ! Quelle illusion funeste m'avoit fait te méconnoître ? combien j'ai souffert dans ton absence ! Ne nous séparons plus, ne nous séparons jamais. Laisse-moi respirer. Sens mon cœur, comme il palpite ! Ah ! ce n'est plus de crainte, c'est la douce émotion de l'amour. Pourquoi te refuser à mes tendres caresses. Tourne vers moi tes doux regards ! Quels sont ces liens que tu cherches à rompre ? pourquoi prépares-tu cet appareil de mort ?

qui peut altérer ainsi tes traits? que fais-tu? Laisse-moi : je frémis ! Dieu ! c'est ce monstre encore !

Mes amies, ne m'abandonnez pas. Vous qui m'invitez à le fuir, aidez-moi à le combattre ; & vous qui plus indulgente, me promettiez de diminuer mes peines, venez donc auprès de moi. Où êtes-vous routes deux ? S'il ne m'est plus permis de vous revoir, répondez au moins à cette Lettre ; que je sache que vous m'aimez encore.

Laisse-moi donc, cruel ! quelle nouvelle fureur t'anime ? Crains-tu qu'un sentiment doux ne pénètre jusqu'à mon ame ? Tu redoubles mes tourmens ; tu me forces de te haïr. Oh ! que la haine est douloureuse ! comme elle corrode le cœur qui la distille ! Pourquoi me persécutez-vous ? que pouvez-vous encore avoir à me dire ? ne m'avez-vous pas mise dans l'impossibilité de vous écouter comme de vous répondre ? N'attendez plus rien de moi. Adieu, Monsieur.

Paris, ce 5 Décembre 17...





L E T T R E C L X I I .

*Le Chevalier DANCENY au Vicomte
DE VALMONT.*

JE suis instruit, Monsieur, de vos procédés envers moi. Je fais aussi que, non content de m'avoir indignement joué, vous ne craignez pas de vous en vanter, de vous en applaudir. J'ai vu la preuve de votre trahison écrite de votre main. J'avoue que mon cœur en a été navré, & que j'ai ressenti quelque honte d'avoir autant aidé moi-même à l'odieux abus que vous avez fait de mon aveugle confiance : pourtant je ne vous envie pas ce honteux avantage ; je suis seulement curieux de savoir si vous les conserverez tous également sur moi. J'en ferai instruit, si, comme je l'espère, vous voulez bien vous trouver demain, entre huit & neuf heures du matin, à la porte du bois de Vincennes, Village de Saint-Mandé. J'aurai soin d'y faire trouver tout ce qui sera nécessaire pour les éclaircissemens qui me restent à prendre avec vous.

Le Chevalier DANCENY.

Paris, ce 6 Décembre 17... au soir.



L E T T R E C L X I I I.

M. B E R T R A N D à Madame D E
R O S E M O N D E.

MADAME,

C'EST avec bien du regret que je remplis le triste devoir de vous annoncer une nouvelle qui va vous causer un si cruel chagrin. Permettez-moi de vous inviter d'abord à cette pieuse résignation, que chacun a si souvent admirée en vous, & qui peut seule nous faire supporter les maux dont est semé notre misérable vie.

M. votre neveu... Mon Dieu! faut-il que j'afflige tant une si respectable dame! M. votre neveu a eu le malheur de succomber dans un combat singulier qu'il a eu ce matin avec M. le Chevalier Danceny. J'ignore entièrement le sujet de la querelle : mais il paroît, par le billet que j'ai trouvé encore dans la poche de M. le Vicomte, & que j'ai l'honneur de vous envoyer; il paroît, dis-je qu'il n'étoit pas l'agresseur. Et il faut que ce soit lui que le Ciel ait permis qui succombât!

J'étois chez M. le Vicomte à l'attendre , à l'heure même où on l'a ramené à l'Hôtel. Figurez-vous mon effroi , en voyant M. votre neveu porté par deux de ses gens & tout baigné dans son sang. Il avoit deux coups d'épée dans le corps , il étoit déjà bien foible. M. Danceny étoit aussi là , & même il pleuroit. Ah ! fans doute , il doit pleurer : mais il est bien temps de répandre des larmes , quand on a causé un malheur irréparable !

Pour moi , je ne me possédois pas ; & malgré le peu que je suis , je ne lui en disois pas moins ma façon de penser. Mais c'est là que M. le Vicomte s'est montré véritablement grand. Il m'a ordonné de me taire ; & celui-là même , qui étoit son meurtrier , il lui a pris la main , l'a appelé son ami , l'a embrassé devant nous tous , & nous a dit : » Je vous ordonne » d'avoir pour Monsieur, tous les égards » qu'on doit à un brave & galant homme". Il lui a , de plus , fait remettre devant moi , des papiers fort volumineux , que je ne connois pas , mais auxquels je fais bien qu'il attacheoit beaucoup d'importance. Ensuite , il a voulu qu'on les laissât seuls ensemble pendant un moment. Cependant

j'avois

j'avois envoyé chercher tout de suite tous les secours, tant spirituels que temporels : mais, hélas ! le mal étoit sans remède. Moins d'une demi-heure après, M. le Vicomte étoit sans connoissance. Il n'a pu recevoir que l'extrême-Onction ; & la cérémonie étoit à peine achevée, qu'il a rendu son dernier soupir.

Bon Dieu ! quand j'ai reçu dans mes bras à sa naissance ce précieux appui d'une Maison si illustre, aurois-je pu prévoir que ce seroit dans mes bras qu'il expireroit, & que j'aurois à pleurer sa mort ? Une mort si précoce & si malheureuse ! Mes larmes coulent malgré moi. Je vous demande pardon, Madame d'oser ainsi mêler mes douleurs aux vôtres : mais dans tous les états, on a un cœur & de la sensibilité ; & je serois bien ingrat, si je ne pleurois pas toute ma vie un Seigneur qui avoit tant de bontés pour moi, & qui m'honoroit de tant de confiance.

Demain, après l'enlèvement du corps, je ferai mettre les scellés par-tout, & vous pouvez vous en reposer entièrement sur mes soins. Vous n'ignorez pas, Madame, que ce malheureux événement finit la substitution, & rend vos dispositions entière-

IV. Partie.



ment libres. Si je puis vous être de quelque utilité, je vous prie de vouloir bien me faire passer vos ordres : je mettrai tout mon zèle à les exécuter ponctuellement.

Je suis avec le plus profond respect,
Madame, votre très-humble, &c.

BERTRAND.

Paris, ce 7 Décembre 17...



L E T T R E C L X I V .

JE reçois votre Lettre à l'instant même mon cher Bertrand, & j'apprends par elle l'affreux événement dont mon neveu a été la malheureuse victime. Oui, sans doute, j'aurai des ordres à vous donner; & ce n'est que pour eux que je peux m'occuper d'autre chose que de ma mortelle affliction.

Le billet de M. Danceny, que vous m'avez envoyé, est une preuve bien convaincante que c'est lui qui a provoqué le duel : & mon intention est que vous en rendiez plainte sur-le-champ, & en mon nom. En pardonnant à son ennemi, à son meurtrier, mon neveu a pu satisfaire à sa générosité

naturelle : mais moi , je dois venger à-la-fois sa mort , l'humanité & la religion. On ne sauroit trop exciter la sévérité des Loix contre ce reste de barbarie , qui infecte encore nos mœurs ; & je ne crois pas que ce puisse être dans ce cas , que le pardon des injures nous soit prescrit. J'attends donc que vous suiviez cette affaire avec tout le zele & toute l'activité dont je vous connois capable , & que vous devez à la mémoire de mon neveu.

Vous aurez soin , avant tout , de voir M. le Président de . . . de ma part & d'en conférer avec lui. Je ne lui écris pas , pressée que je suis de me livrer toute entière à ma douleur. Vous lui ferez mes excuses , & lui communiquerez cette Lettre.

Adieu , mon cher Bertrand ; je vous loue & vous remercie de vos bons sentimens , & suis pour la vie toute à vous.

Du Château de... ce 8 Décembre '17...





L E T T R E C L X V .

Madame DE VOLANGES à Madame DE ROSEMONDE.

JE vous fais déjà instruite, ma chere & digne amie, de la perte que vous venez de faire; je connoissois votre tendresse pour M. de Valmont; & je partage bien sincèrement l'affliction que vous devez ressentir. Je suis vraiment peinée d'avoir à ajouter de nouveaux regrets à ceux que vous éprouvez déjà : mais, hélas, il ne vous reste non plus que de larmes à donner à notre malheureuse amie. Nous l'avons perdue hier à onze heures du soir. Par une fatalité attachée à son sort, & qui sembloit se jouer de toute prudence humaine, ce court intervalle qu'elle a survécu à M. de Valmont, lui a suffi pour en apprendre la mort; &, comme elle a dit elle-même, pour n'avoir pu succomber sous les poids de ses malheurs qu'après que la mesure en a été comblée.

En effet, vous avez su que depuis plus de deux jours elle étoit absolument sans connoissance; & encore hier matin, quand

son Médecin arriva, & que nous nous approchâmes de son lit, elle ne nous reconnut ni l'un ni l'autre, & nous ne pûmes en obtenir ni une parole, ni le moindre signe. Hé bien, à peine étions-nous revenus à la cheminée, & pendant que le Médecin m'apprenoit le triste événement de la mort de M. de Valmont, cette femme infortunée a retrouvé toute sa tête; soit que la nature seule ait produit cette révolution, soit qu'elle ait été causée par ces mots répétés de *M. de Valmont & de mort*, qui ont pu rappeler à la malade les seules idées dont elle s'occupoit depuis longtemps.

Quoi qu'il en soit, elle ouvrit précipitamment les rideaux de son lit, en s'écriant : » Quoi que dites-vous? M. de Valmont est mort ! » J'espérois lui faire croire qu'elle s'étoit trompée, & je l'assurai d'abord qu'elle avoit mal entendu : mais loin de se laisser persuader ainsi, elle exigea du Médecin qu'il recommençât ce cruel récit; & sur ce que je voulus essayer encore de la dissuader, elle m'appella & me dit à voix basse : » Pourquoi vouloir me tromper? n'étoit-il pas déjà mort pour moi » ! Il a donc fallu céder.

Notre malheureuse amie a écouté d'abord d'un air assez tranquille : mais bientôt après elle a interrompu le récit, en disant : » Assez, j'en fais assez ». Elle a demandé sur-le-champ qu'on fermât ses rideaux ; & lorsque le Médecin a voulu s'occuper ensuite des soins de son état, elle n'a jamais voulu souffrir qu'il approchât d'elle.

Dès qu'il a été sorti, elle a pareillement renvoyé sa Garde & sa Femme-de-chambre ; & quand nous avons été seules, elle m'a priée de l'aider à se mettre à genoux sur son lit, & de l'y soutenir. Là elle est restée quelque temps en silence, & sans autre expression que celle de ses larmes qui couloient abondamment. Enfin, joignant ses mains & les élevant vers le ciel : Dieu » tout-puissant », a-t-elle dit d'une voix foible, mais fervente, » je me soumets à » ta justice : mais pardonne à Valmont. » Que mes malheurs, que je reconnois » avoir mérités, ne lui soient pas un sujet » de reproche, & je bénirai ta miséricorde ». Je me suis permis, ma chere & digne amie, d'entrer dans ces détails sur un sujet que je sens bien devoir renouveler & aggraver vos douleurs, parce que je

ne doute pas que cette priere de Mde. de Tourvel ne porte cependant une grande consolation dans votre ame.

Après que notre amie eût proféré ce peu de mots, elle se laissa retomber dans mes bras; & elle étoit à peine replacée dans son lit, qu'il lui prit une foiblesse qui fut longue, mais qui céda pourtant aux secours ordinaires. Aussi-tôt qu'elle eut repris connoissance, elle me demanda d'envoyer chercher le Pere Anselme : & elle ajouta : » C'est à présent le seul Médecin » dont j'aie besoin; je sens que mes maux » vont bientôt finir ». Elle se plaignoit de beaucoup d'oppression; & elle parloit difficilement.

Peu de temps après elle me fit remettre, par sa Femme-de-chambre, une cassette que je vous envoie, qu'elle me dit contenir des papiers à elle; & qu'elle me chargea de vous faire passer aussi-tôt après sa mort (1). Ensuite elle me parla de vous, & de votre amitié pour elle, autant que sa situation le lui permettoit, & avec beaucoup d'attendrissement.

(1) Cette cassette contenoit toutes les Lettres relatives à son aventure avec M. de Valmont.

Le Pere Anselme arriva vers les quatre heures, & resta près d'une heure seul avec elle. Quand nous rentrâmes, la figure de la malade étoit calme & sereine; mais il étoit facile de voir que le Pere Anselme avoit beaucoup pleuré. Il resta pour assister aux dernières cérémonies de l'Eglise. Ce spectacle, toujours si imposant & si douloureux, le devenoit encore plus par le contraste que formoit la tranquille résignation de la malade, avec la douleur profonde de son vénérable Confesseur, qui fondoit en larmes à côté d'elle. L'attendrissement devint générale; & celle que tout le monde pleuroit, fut la seule qui ne se pleura point.

Le reste de la journée se passa dans les prières usitées, qui ne furent interrompues que par les fréquentes foiblesses de la malade. Enfin, vers les onze heures du soir, elle me parut plus oppressée & plus souffrante. J'avançai ma main pour chercher son bras; elle eut encore la force de la prendre, & la posa sur son cœur. Je n'en sentis plus le battement, & en effet, notre malheureuse amie expira dans le moment même.

Vous rappelez-vous, ma chere amie,

qu'à votre dernier voyage ici, il y a moins d'un an, causant ensemble de quelques personnes dont le bonheur nous paroissoit plus ou moins assuré, nous nous arrêtàmes avec complaisance sur le sort de cette même femme, dont aujourd'hui nous pleurons à-la-fois les malheurs & la mort! Tant de vertus, de qualités louables & d'agrémens; un caractère si doux & si facile; un mari qu'elle aimoit, & dont elle étoit adorée; une société où elle se plaisoit, & dont elle faisoit les délices; de la figure, de la jeunesse, de la fortune; tant d'avantages réunis, ont donc été perdus par une seule imprudence! O! Providence, sans doute il faut adorer tes décrets; mais combien ils sont incompréhensibles! Je m'arrête; je crains d'augmenter votre tristesse, en me livrant à la mienne.

Je vous quitte & vais passer chez ma fille, qui est un peu indisposée. En apprenant de moi, ce matin, cette mort si prompte de deux personnes de sa connoissance, elle s'est trouvée mal, & je l'ai fait mettre au lit. J'espère cependant que cette légère incommodité n'aura pas de suite. A cet âge-là on n'a pas encore l'habitude des chagrins, & leur impression en devient plus

vive & plus forte. Cette sensibilité si active est , sans doute , une qualité louable : mais combien tout ce qu'on voit chaque jour nous apprend à la craindre ! Adieu , ma chere & digne amie.

Paris , ce 9 Décembre 17...



LETTRE CLXVI.

*M. BERTRAND à Madame DE
ROSEMONDE.*

MADAME,

En conséquence des ordres que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser , j'ai eu celui de voir M. le Président de... ; & je lui ai communiqué votre Lettre , en le prévenant que , suivant vos desirs , je ne ferois rien que par ses Conseils. Ce respectable Magistrat m'a chargé de vous faire observer que la plainte que vous êtes dans l'intention de rendre contre M. le Chevalier Danceny , compromettrait également la Mémoire de M. votre neveu ; & que son honneur se trouveroit nécessairement entaché par l'Arrêt de la Cour , ce

qui feroit fans doute un grand malheur. Son avis est donc qu'il faut bien se garder de faire aucune démarche; & que s'il y en avoit à faire, ce feroit au contraire pour tâcher de prévenir que le Ministère public ne prît connoissance de cette malheureuse aventure, qui n'a déjà que trop éclaté.

Ces observations m'ont paru pleines de sagesse, & je prends le parti d'attendre de nouveaux ordres de votre part.

Permettez-moi de vous prier, Madame, de vouloir bien, en me les faisant passer, y joindre un mot sur l'état de votre chere fanté, pour laquelle je redoute extrêmement le triste effet de tant de chagrins. J'espere que vous pardonnerez cette liberté à mon attachement & à mon zele.

Je suis avec respect, Madame, votre, &c.

Paris, ce 10 Décembre 17..





LETTRE CLXVI.

Anonyme à M. le Chevalier

DANCENY.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous prévenir que ce matin, au parquet de la Cour, il a été question parmi MM. les Gens du Roi de l'affaire que vous avez eue ces jours derniers avec M. le Vicomte de Valmont, & qu'il est à craindre que le Ministère public n'en rende plainte. J'ai cru que cet avertissement pourroit vous être utile ; soit pour que vous fassiez agir vos protections, pour arrêter ces suites fâcheuses ; soit, au cas que vous n'y puissiez parvenir, pour vous mettre dans le cas de prendre vos sûretés personnelles.

Si même vous me permettez un conseil, je crois que vous feriez bien, pendant quelque temps, de vous montrer moins que vous ne l'avez fait depuis quelques jours. Quoiqu'ordinairement on ait de l'indulgence pour ces sortes d'affaires, on doit néanmoins toujours ce respect à la Loi.

Cette

Cette précaution devient d'autant plus nécessaire, qu'il m'est revenu qu'une Madame de Rosemonde, qu'on m'a dit tante de M. de Valmont, vouloit rendre plainte contre vous; & qu'alors la partie publique ne pourroit pas se refuser à sa réquisition. Il seroit peut-être à propos que vous puissiez faire parler à cette dame.

Des raisons particulieres m'empêchent de signer cette Lettre. Mais je compte que, pour ne pas favoir de qui elle vous vient, vous n'en rendrez pas moins justice au sentiment qui l'a dictée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 20 Décembre 17...



L E T T R E C L X V I I I.

*Madame DE VOLANGES à Madame
DE ROSEMONDE.*

IL se répand ici, ma chere & digne amie sur le compte de Mde. de Merteuil, des bruits bien étonnans & bien fâcheux. Assurément je suis loin d'y croire, & je parierois bien que ce n'est qu'une affreuse calomnie : mais je fais trop combien les

méchancetés, même les moins vraisemblables, prennent aisément consistance; & combien l'impression qu'elles laissent s'efface difficilement, pour ne pas être très-alarmée de celles-ci, toutes faciles que je les crois à détruire. Je desirerois, sur-tout, qu'elles pussent être arrêtées de bonne heure, & avant d'être plus répandues. Mais je n'ai su qu'hier, fort tard, ces horreurs qu'on commence seulement à débiter; & quand j'ai envoyé ce matin chez Mde. de Merteuil, elle venoit de partir pour la campagne où elle doit passer deux jours. On n'a pas pu me dire chez qui elle étoit allée. Sa seconde femme, que j'ai fait venir me parler, m'a dit que sa Maîtresse lui avoit seulement donné ordre de l'attendre Jeudi prochain; & aucun des Gens qu'elle a laissés ici, n'en fait d'avantage. Moi-même, je ne présume pas où elle peut-être: je ne me rappelle personne de sa reconnoissance qui reste aussi tard à la campagne.

Quoi qu'il en soit, vous pourrez, à ce que j'espère, me procurer, d'ici à son retour, des éclaircissemens qui peuvent lui être utiles: car on fonde ces odieuses histoires sur des circonstances de la mort de

M. de Valmont, dont apparemment vous aurez été instruite si elles sont vraies, ou dont au moins il vous fera facile de vous faire informer; ce que je vous demande en grace. Voici ce qu'on publie; ou, pour mieux dire, ce qu'on murmure encore, mais qui ne tardera sûrement pas à éclater davantage.

On dit donc que la querelle survenue entre M. de Valmont & le Chevalier Danceny, est l'ouvrage de Mde. de Merteuil qui les trompoit également tous deux; que, comme il arrive presque toujours, les deux rivaux ont commencé par se battre, & ne sont venus qu'après aux éclaircissements; que ceux-ci ont produit une réconciliation sincère; & que pour achever de faire connoître Mde. de Merteuil au Chevalier Danceny, & aussi pour se justifier entièrement, M. de Valmont a joint à ses discours une foule de Lettres, formant une correspondance régulière qu'il entretenoit avec elle, & où celle-ci raconte sur elle-même, & dans le style le plus libre, les anecdotes les plus scandaleuses.

On ajoute que Danceny, dans sa première indignation, a livré ces Lettres à qui a voulu les voir; & qu'à présent elles

courent Paris. On en cite particulièrement deux (1) : l'une où elle fait l'histoire entière de sa vie & de ses principes, & qu'on dit le comble de l'horreur; l'autre, qui justifie entièrement M. de Prévan dont vous vous rappelez l'histoire, par la preuve qui s'y trouve qu'il n'a fait au contraire que céder aux avances les plus marquées de Mde. de Merteuil, & que le rendez-vous étoit convenu avec elle.

J'ai heureusement les plus fortes raisons de croire que ces imputations sont aussi fausses qu'odieuses. D'abord, nous savons toutes deux que M. de Valmont n'étoit sûrement pas occupé de Mde. de Merteuil, & j'ai tout lieu de croire que Danceny ne s'en occupoit pas davantage : ainsi, il me paroît démontré qu'elle n'a pu être, ni le sujet, ni l'auteur de la querelle. Je ne comprends pas non plus quel intérêt auroit eu Mde. de Merteuil, que l'on suppose d'accord avec M. de Prévan, à faire une scène qui ne pouvoit jamais être que désagréable par son éclat; & qui pouvoit devenir très-dangereuse pour elle, puisqu'elle se faisoit par-là un ennemi irréconciliable,

(1) Lettres LXXXI & LXXXV de ce Recueil.

d'un homme qui se trouvoit maître d'une partie de son secret, & qui avoit alors beaucoup de partisans. Cependant il est à remarquer que, depuis cette aventure, il ne s'est pas élevé une seule voix en faveur de Prévan, & que, même de sa part, il n'y a eu aucune réclamation.

Ces réflexions me porteroient à le soupçonner l'auteur des bruits qui courent aujourd'hui; & à regarder ces noirceurs comme l'ouvrage de la haine & de la vengeance d'un homme qui, se voyant perdu, espere par ce moyen répandre au moins des doutes, & causer peut-être une diversion utile. Mais de quelque part que viennent ces méchancetés, le plus pressé est de les détruire. Elles tomberoient d'elles-mêmes, s'il se trouvoit, comme il est vraisemblable, que MM. de Valmont & Danceny ne se fussent point parlés depuis leur malheureuse affaire, & qu'il n'y eût pas eu de papiers remis.

Dans mon impatience de vérifier ces faits, j'ai envoyé ce matin chez M. Danceny; il n'est pas non plus à Paris. Ses Gens ont dit à mon Valet-de-chambre qu'il étoit parti cette nuit sur un avis qu'il avoit reçu hier, & que le lieu de son séjour

étoit un secret. Apparemment il craint les suites de son affaire. Ce n'est donc que par vous, ma chere & digne amie, que je puis avoir les détails qui m'intéressent, & qui peuvent devenir si nécessaires à Mde. de Merteuil. Je vous renouvelle ma priere, de me les faire parvenir le plutôôt possible.

P. S. L'indisposition de ma fille n'a eu aucune suite; elle vous présente son respect.

Paris, ce 22 Décembre 17...



L E T T R E C L X I X.

Le Chevalier DANCENY à *Ma-*
dame DE ROSEMONDE.

MADAME,

PEUT-ÊTRE trouverez-vous la démarche que je fais aujourd'hui, bien étrange: mais, je vous en supplie, écoutez-moi avant de me juger, & ne voyez ni audace ni témérité, où il n'y a que respect & confiance. Je ne me dissimule pas les torts que j'ai vis-à-vis de vous; & je ne me les pardonnerois de ma vie, si je pouvois penser un moment qu'il m'eût été possible d'éviter

de les avoir. Soyez même bien persuadée, Madame, que pour me trouver exempt de reproches, je ne le suis pas de regrets; & je peux ajouter encore avec sincérité, que ceux que je vous cause entrent pour beaucoup dans ceux que je ressens. Pour croire à ces sentimens dont j'ose vous assurer, il doit vous suffire de vous rendre justice, & de savoir, que, sans avoir l'honneur d'être connu de vous, j'ai pourtant celui de vous connoître.

Cependant, quand je gémiss de la fatalité qui a causé à-la-fois vos chagrins & mes malheurs, on veut me faire craindre que, toute entière à votre vengeance, vous ne cherchiez les moyens de les satisfaire, jusques dans la sévérité des Loix.

Permettez-moi d'abord de vous observer à ce sujet, qu'ici votre douleur vous abuse, puisque mon intérêt sur ce point est essentiellement lié à celui de M. de Valmont, & qu'il se trouveroit enveloppé lui-même dans la condamnation que vous auriez provoqué contre moi. Je croirois donc, Madame, pouvoir au contraire compter plutôt de votre part, sur des secours que sur des obstacles, dans les soins que je pourrois être obligé de prendre

pour que ce malheureux événement restât enseveli dans le silence.

Mais cette ressource de complicité, qui convient également au coupable & à l'innocent, ne peut suffire à ma délicatesse : en desirant de vous écarter comme partie, je vous réclame comme mon juge. L'estime des personnes qu'on respecte est trop précieuse, pour que je me laisse ravir la vôtre sans la défendre, & je crois en avoir les moyens.

En effet, si vous convenez que la vengeance est permise, disons mieux, qu'on se la doit, quand on a été trahi dans son amour, dans son amitié, & sur-tout, dans sa confiance ; si vous en convenez, mes torts vont disparaître à vos yeux. N'en croyez pas mes discours ; mais lisez, si vous en avez le courage, la correspondance que je dépose entre vos mains (1). La quantité de Lettres qui s'y trouvent en original,

(1) C'est de cette correspondance, de celle remise pareillement à la mort de Mde. de Tourvel, & des Lettres confiées aussi à Mde. de Rosemonde par Mde. de Volanges, qu'on a formé le présent Recueil, dont les originaux subsistent entre les mains des héritiers de Mde. de Rosemonde.

paroît rendre authentiques celles dont il n'existe que des copies. Au reste, j'ai reçu ces papiers tels que j'ai l'honneur de vous les adresser, de M. de Valmont lui-même. Je n'y ai rien ajouté, & je n'en ai distrait que deux Lettres que je me suis permis de publier.

L'une étoit nécessaire à la vengeance commune de M. de Valmont & de moi, à laquelle nous avons droit tous deux, & dont il m'avoit expressément chargé. J'ai cru de plus, que c'étoit rendre service à la société, que de démasquer une femme aussi réellement dangereuse que l'est Mde. de Merteuil, & qui, comme vous pouvez le voir, est la seule, la véritable cause de tout ce qui s'est passé, entre M. de Valmont & moi.

Un sentiment de justice m'a porté aussi à publier la seconde, pour la justification de M. Prévan, que je ne connois à peine, mais qui n'avoit aucunement mérité le traitement rigoureux qu'il vient d'éprouver, ni la sévérité des jugemens du public, plus redoutable encore; & sous laquelle il gémit depuis ce temps, sans avoir rien pour s'en défendre.

Vous ne trouverez donc que la copie

de ces deux Lettres, dont je me dois de garder les originaux. Pour tout le reste, je ne crois pas pouvoir remettre en de plus sûres mains un dépôt qu'il m'importe peut-être qui ne soit pas détruit, mais dont je rougirois d'abuser. Je crois, Madame, en vous confiant ces papiers, servir aussi bien les personnes qu'ils intéressent, qu'en les leur remettant à elles-mêmes; & je leur sauve l'embarras de les recevoir de moi, & de me savoir instruit d'aventures, que sans doute elles desirent que tout le monde ignore.

Je crois devoir vous prévenir à ce sujet, que cette correspondance, ci-jointe, n'est qu'une partie d'une collection bien plus volumineuse, dont M. de Valmont l'a tirée en ma présence, & que vous devez retrouver à la levée des scellés, sous le titre, que j'ai vu, de *Compte ouvert entre la Marquise de Merteuil & le Vicomte de Valmont*. Vous prendrez sur cet objet le parti que vous suggérera votre prudence.

Je suis avec respect, Madame, &c.

P. S. Quelques avis que j'ai reçus, & les conseils de mes amis m'ont décidé à m'absenter de Paris pour quelque temps: mais le lieu de ma retraite, tenu secret pour

tout le monde, ne le fera pas pour vous. Si vous m'honorez d'une réponse, je vous prie de l'adresser à la Commanderie de... par P. . . , & sous le couvert de M. le Commandeur de... C'est de chez lui que j'ai l'honneur de vous écrire.

Paris, ce 22 Décembre 17**.



L E T T R E C L X X.

Madame DE VOLANGES à *Madame*
DE ROSEMONDE.

JE marche, ma chere amie, de surprise en surprise, & de chagrin en chagrin. Il faut être mere, pour avoir l'idée de ce que j'ai souffert hier toute la matinée; & si mes plus cruelles inquiétudes ont été calmées depuis, il me reste encore une vive affliction, & dont je ne prévois pas la fin.

Hier, vers dix heures du matin, étonnée de ne pas avoir encore vu ma fille, j'envoyai ma Femme-de-chambre pour savoir ce qui pouvoit occasionner ce retard. Elle revint le moment d'après fort effrayée, & m'effraya bien davantage, en m'annon-

çant que ma fille n'étoit pas dans son appartement ; & que depuis le matin , sa Femme-de-chambre ne l'y avoit pas trouvée. Jugez de ma situation ! Je fis venir tous mes Gens & sur-tout mon Portier : tous me jurèrent ne rien savoir & ne pouvoir rien m'apprendre sur cet événement. Je passai aussi-tôt dans la chambre de ma fille. Le désordre qui y régnoit m'apprit bien qu'apparemment elle n'étoit sortie que le matin : mais je n'y trouvai d'ailleurs aucun éclaircissement. Je visitai ses armoires , son secrétaire ; je trouvai tout à sa place & toutes ses hardes , à la réserve de la robe avec laquelle elle étoit partie. Elle n'avoit seulement pas pris le peu d'argent qu'elle avoit chez elle.

Comme elle n'avoit appris qu'hier tout ce qu'on dit de Madame de Merteuil , qu'elle lui est fort attachée , & au point même qu'elle n'avoit fait que pleurer toute la soirée ; comme je me rappellois aussi qu'elle ne savoit pas que Mde. de Merteuil étoit à la campagne , ma première idée fut qu'elle avoit voulu voir son amie , & qu'elle avoit fait l'étourderie d'y aller seule. Mais le temps qui s'écouloit sans qu'elle revînt , me rendit toutes mes inquiétudes.

Chaque moment augmentoit ma peine ; & tout en brûlant de m'instruire, je n'osois pourtant prendre aucune information, dans la crainte de donner de l'éclat à une démarche, que peut-être je voudrois après pouvoir cacher à tout le monde. Non, de ma vie, je n'ai tant souffert !

Enfin, ce ne fut qu'à deux heures passées, que je reçus à-la-fois une Lettre de ma fille, & une de la supérieure du Couvent de. . . La Lettre de ma fille disoit seulement qu'elle avoit craint que je m'opposasse à la vocation qu'elle avoit de se faire Religieuse, & qu'elle n'avoit osé m'en parler : le reste n'étoit que des excuses sur ce qu'elle avoit pris sans ma permission, ce parti, que je ne désapprouverois sûrement pas, ajoutoit-elle, si je connoissois ses motifs, que pourtant elle me prioit de ne pas lui demander.

La Supérieure me mandoit qu'ayant vu arriver une jeune personne seule, elle avoit d'abord refusé de la recevoir ; mais que l'ayant interrogée, & ayant appris qui elle étoit, elle avoit cru me rendre service, en commençant par donner asyle à ma fille, pour ne pas l'exposer à de nouvelles courses, auxquelles elle paroïssoit déter-

minée. La Supérieure, en m'offrant comme de raison de me remettre ma fille, si je la redemandois, m'invite, suivant son état, à ne pas m'opposer à une vocation qu'elle appelle si décidée; elle me disoit encore n'avoir pas pu m'informer plutôt de cet événement par la peine qu'elle avoit eue à me faire écrire par ma fille, dont le projet étoit que tout le monde ignorât où elle s'étoit retirée. C'est une cruelle chose que la déraison des enfans!

J'ai été sur-le-champ à ce couvent; & après avoir vu la Supérieure, je lui ai demandé de voir ma fille; celle-ci n'est venue qu'avec peine, & bien tremblante. Je lui ai parlé devant les Religieuses, & je lui ai parlé seule: tout ce que j'en ai pu tirer au milieu de beaucoup de larmes, est qu'elle ne pouvoit être heureuse qu'au Couvent; j'ai pris le parti de lui permettre d'y rester, mais sans être encore au rang des Postulantes, comme elle le demandoit. Je crains que la mort Mde. de Tourvel & celle de M. de Valmont, n'aient trop affecté cette jeune tête. Quelque respect que j'aie pour la vocation religieuse, je ne verrois pas sans peine, & même sans crainte, ma fille embrasser cet état. Il me semble que

nous avons déjà assez de devoirs à remplir, sans nous en créer de nouveaux ; & encore que ce n'est guere à cet âge que nous favons ce qui nous convient.

Ce qui redouble mon embarras , c'est le retour très-prochain de M. de Gercourt ; faudra-t-il rompre ce mariage si avantageux ? Comment donc faire le bonheur de ses enfans , s'il ne suffit pas d'en avoir le desir & d'y donner tous ses soins ? Vous m'obligerez beaucoup de me dire ce que vous feriez à ma place ; je ne peux m'arrêter à aucun parti : je ne trouve rien de si effrayant que d'avoir à décider du sort des autres , & je crains également de mettre dans cette occasion-ci, la sévérité d'un juge ou la foiblesse d'une mere.

Je me reproche sans cesse d'augmenter vos chagrins en vous parlant des miens ; mais je connois votre cœur : la consolation que vous pourriez donner aux autres, deviendrait pour vous la plus grande que vous puissiez recevoir.

Adieu, ma chere & digne amie ; j'attends vos deux réponses avec bien de l'impatience.

*Paris, ce 13 Décembre 17**.*



L E T T R E C L X X I.

Madame DE ROSEMONDE *au Che-*
valier DANCENY.

A P R È S ce que vous m'avez fait connoître, Monsieur, il ne reste qu'à pleurer & qu'à se taire. On regrette de vivre encore, quand on apprend de pareilles horreurs; on rougit d'être femme, quand on en voit une capable de semblables excès.

Je me prêterai volontiers, Monsieur, pour ce qui me concerne, à laisser dans le silence & l'oubli tout ce qui pourroit avoir trait & donner suite à ces tristes évènements. Je souhaite même qu'ils ne vous causent jamais d'autres chagrins que ceux inséparables du malheureux avantage que vous avez remporté sur mon neveu. Malgré ses torts, que je suis forcée de reconnoître, je sens que je ne me consolerais jamais de sa perte: mais mon éternelle affliction fera la seule vengeance que je me permettrai de tirer de vous; c'est à votre cœur à en apprécier l'étendue.

Si vous permettez à mon âge une ré-

flexion qu'on ne fait gueres au vôtre, c'est que, si on étoit éclairé sur son véritable bonheur, on ne le chercheroit jamais hors des bornes prescrites par les Loix & la Religion.

Vous pouvez être sûr que je garderai fidèlement & volontiers le dépôt que vous m'avez confié; mais je vous demande de m'autoriser à ne le remettre à personne, pas même à vous, Monsieur, à moins qu'il ne devienne nécessaire à votre justification. J'ose croire que vous ne vous refuserez pas à cette priere, & que vous n'êtes plus à sentir qu'on gémit souvent de s'être livré, même à la plus juste vengeance.

Je ne m'arrête pas dans mes demandes, persuadée que je suis de votre générosité & de votre délicatesse; il seroit bien digne de toutes deux, de remettre aussi entre mes mains les Lettres de Mlle. de Volanges, qu'apparemment vous avez conservées, & qui sans doute ne vous intéressent plus. Je fais que cette jeune personne a de grands torts avec vous; mais je ne pense pas que vous songiez à l'en punir: & ne fût-ce que par respect pour vous-même, vous n'avilirez pas l'objet que vous avez tant aimé. Je n'ai donc pas be-

186 L E S L I A I S O N S.

soin d'ajouter que les égards que la fille ne mérite pas, sont au moins bien dus à la mere, à cette femme respectable, vis-à-vis de qui vous n'êtes pas sans avoir beaucoup à réparer : car enfin, quelque illusion qu'on cherche à se faire par une prétendue délicatesse de sentimens, celui qui le premier, tente de séduire un cœur encore honnête & simple, se rend par-là même le premier fauteur de sa corruption, & doit être à jamais comptable des excès & égaremens qui la suivent.

Ne vous étonnez pas, Monsieur, de tant de sévérité de ma part; elle est la plus grande preuve que je puisse vous donner de ma parfaite estime. Vous y acquérez de nouveaux droits encore, en vous prêtant, comme je le desire, à la sûreté d'un secret, dont la publicité vous feroit tort à vous-même, & porteroit la mort dans un cœur maternel, que déjà vous avez blessé. Enfin, Monsieur, je desire de rendre ce service à mon amie; & si je pouvois craindre que vous me refusassiez cette consolation, je vous demanderois de songer auparavant que c'est la seule que vous m'avez laissée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Du château de . . . ce 15 Décembre 17..



L E T T R E C L X X I I .

Madame DE ROSEMONDE à *Madame* DE VOLANGES.

SI j'avois été obligée, ma chere amie, de faire venir & d'attendre de Paris les éclaircissémens que vous me demandez concernant Mde. de Merteuil, il ne me seroit pas possible de vous les donner encore, & sans doute, je n'en aurois reçu que de vagues & d'incertains : mais il m'en est venu que je n'attendois pas, que je n'avois pas lieu d'attendre ; & ceux-là n'ont que trop de certitude. O mon amie, combien cette femme vous a trompée !

Je répugne à entrer dans aucun détail sur cet amas d'horreurs ; mais quelque chose qu'on en débite, assurez-vous qu'on est encore au-dessous de la vérité. J'espère, ma chere amie, que vous me connoissez assez pour me croire sur ma parole, & que vous n'exigerez de moi aucune preuve. Qu'il vous suffise de savoir qu'il en existe une foule, que j'ai dans ce moment même entre les mains.

188 LES LIAISONS

Ce n'est pas sans une peine extrême, que je vous fais la même prière de ne pas m'obliger à motiver le conseil que vous me demandez, relativement à M. de Volanges. Je vous invite à ne pas vous opposer à la vocation qu'elle montre. Sûrement nulle raison ne peut autoriser à forcer de prendre cet état, quand le sujet n'y est pas appelé : mais quelquefois c'est un grand bonheur qu'il le soit ; & vous voyez que votre fille elle-même vous dit que vous ne la désapprouveriez pas, si vous connoissiez ses motifs. Celui qui nous inspire nos sentimens, fait mieux que notre vaine sagesse, ce qui convient à chacun ; & souvent, ce qui paroît un acte de sa sévérité, en est au contraire un de sa clémence.

Enfin, mon avis, que je sens bien qui vous affligera, & que par-là même vous devez croire que je ne vous donne pas sans y avoir beaucoup réfléchi, est que vous laissiez Mlle. de Volanges au Couvent ; puisque ce parti est de son choix ; que vous encouragiez, plutôt que de contrarier, le projet qu'elle paroît avoir formé, & que dans l'attente de son exécution, vous n'hésitez pas à rompre le mariage que vous aviez arrêté.

Après avoir rempli ces pénibles devoirs de l'amitié, & dans l'impuissance où je suis d'y joindre aucune consolation, la grace qui me reste à vous demander, ma chere amie, est de ne plus m'interroger sur rien qui ait rapport à ces tristes événemens : laissons-les dans l'oubli qui leur convient ; & sans chercher d'inutiles & d'affligeantes lumieres, soumettons-nous aux décrets de la Providence, & croyons à la sagesse de ses vues, lors même qu'elle ne nous permet pas de les comprendre. Adieu, ma chere amie.

*Du château de . . . ce 25 Décembre 17***



L E T T R E C L X X I I I .

*Madame DE VOLANGES à Madame
DE ROSEMONDE.*

O ! M O N amie ! de quel voile effrayant vous enveloppez le sort de ma fille ! & vous paroissez craindre que je ne tente de le soulever ! Qué me cache-t-il donc qui puisse affliger davantage le cœur d'une mere, que les affreux soupçons auxquels vous me livrez ? Plus je connois votre ami-

tié, votre indulgence, & plus mes tourmens redoublent : vingt fois, depuis hier, j'ai voulu sortir de ces cruelles incertitudes, & vous demander de m'instruire sans ménagement & sans détour ; & chaque fois j'ai frémi de crainte, en songeant à la priere que vous me faites de ne pas vous interroger. Enfin ; je m'arrête à un parti qui me laisse encore quelque espoir ; & j'attends de votre amitié que vous ne vous refuserez pas à ce que je desire : c'est de me répondre si j'ai à-peu-près compris ce que vous pouviez avoir à me dire ; de ne pas craindre de m'apprendre tout ce que l'indulgence maternelle peut couvrir, & qui n'est pas impossible à réparer. Si mes malheurs excèdent cette mesure, alors je consens à vous laisser en effet ne vous expliquer que par votre silence : voici donc ce que j'ai su déjà, & jusqu'où mes craintes peuvent s'étendre.

Ma fille a montré avoir quelque goût pour le Chevalier Danceny, & j'ai été informée qu'elle a été jusqu'à recevoir des Lettres de lui, & même jusqu'à lui répondre ; mais je croyois être parvenue à empêcher que cette erreur d'un enfant n'eût

aucune suite dangereuse : aujourd'hui que je crains tout, je conçois qu'il seroit possible que ma surveillance eût été trompée, & je redoute que ma fille, séduite, n'ait mis le comble à ses égaremens.

Je me rappelle encore plusieurs circonstances qui peuvent fortifier cette crainte. Je vous ai mandé que ma fille s'étoit trouvée mal à la nouvelle du malheur arrivé à M. de Valmont ; peut-être cette sensibilité avoit-elle seulement pour objet l'idée des risques que M. Danceny avoit courus dans ce combat. Quand depuis elle a tant pleuré en apprennant tout ce qu'on disoit de Mde. de Merteuil, peut-être ce que j'ai cru la douleur de l'amitié, n'étoit que l'effet de la jalousie, ou du regret de trouver son Amant infidèle. Sa dernière démarche peut encore, ce me semble, s'expliquer par le même motif. Souvent on se croit appelée à Dieu, par cela seul qu'on se sent revoltée contre les hommes. Enfin, en supposant que ces faits soient vrais, & que vous en soyez instruite, vous aurez pu, sans doute, les trouver suffisans pour autoriser le conseil rigoureux que vous me donnez.

Cependant, s'il étoit ainsi, en blâmant ma fille, je croirois pourtant lui devoir encore de tenter tous les moyens de lui sauver les tourmens & les dangers d'une vocation illusoire & passagere. Si M. Danceny n'a pas perdu tout sentiment d'honnêteté, il ne se refusera pas à réparer un tort dont lui seul est l'auteur; & je peux croire enfin que le mariage de ma fille est assez avantageux, pour qu'il puisse en être flatté, ainsi que sa famille.

Voilà, ma chere & digne amie, le seul espoir qui me reste; hâtez-vous de le confirmer, si cela vous est possible. Vous jugez combien je desire que vous me répondiez, & quel coup affreux me porteroit votre silence (1).

J'allois fermer ma Lettre, quand un homme de ma connoissance est venu me voir, & m'a raconté la cruelle scene que Mde. de Merteuil a essuyée avant-hier. Comme je n'ai vu personne tous ces jours derniers, je n'avois rien su de cette aventure; en voilà le récit, tel que je le tiens d'un témoin oculaire.

(1) Cette Lettre est restée sans Réponse.

Mde. de Merteuil , en arrivant de la campagne , avant-hier Jeudi , s'est fait descendre à la Comédie Italienne , où elle avoit sa loge ; & elle y étoit seule , & ce qui dut lui paroître extraordinaire , aucun homme ne s'y présenta pendant tout le spectacle. A la sortie , elle entra , suivant son usage , au petit fallon , qui étoit déjà rempli de monde ; sur-le-champ , il s'éleva une rumeur , mais dont apparemment elle ne se crut pas l'objet. Elle apperçut une place vuide sur l'une des banquettes , & elle alla s'y asseoir ; mais aussi-tôt toutes les femmes qui y étoient déjà , se leverent comme de concert , & l'y laisserent absolument seule. Ce mouvement marqué d'indignation générale fut applaudi de tous les hommes , & fit redoubler les murmures , qui , dit-on , allerent jusqu'aux huées.

Pour que rien ne manquât à son humiliation , son malheur voulut que M. de Prévan , qui ne s'étoit montré nulle part depuis son aventure , entrât dans le même moment dans le petit fallon. Dès qu'on l'apperçut , tout le monde , hommes & femmes , l'entoura & l'applaudit , & il se trouva , pour ainsi dire , porté devant Mde. de Merteuil , par le public qui faisoit cer-

cle autour d'eux. On assure que celle-ci a conservé l'air de ne rien voir & de ne rien entendre , & qu'elle n'a pas changé de figure ! mais je crois ce fait exagéré. Quoi qu'il en soit , cette situation , vraiment ignominieuse pour elle , a duré jusqu'au moment , où on a annoncé sa voiture : & à son départ , les huées scandaleuses ont encore redoublé. Il est affreux de se trouver parente de cette femme. M. de Prévan a été , le même soir , fort accueilli de tous ceux des Officiers de son Corps qui se trouvoient-là ; & on ne doute pas qu'on ne lui rende bientôt son emploi & son rang.

La même personne qui m'a fait ce détail m'a dit que Mde. de Merteuil avoit pris la nuit suivante une très-forte fièvre , qu'on avoit cru d'abord être l'effet de la situation violente où elle s'étoit trouvée , mais qu'on fait depuis hier au soir , que la petite vérole s'est déclarée confluente & d'un très-mauvais caractère. En vérité , ce seroit , je crois , un bonheur pour elle d'en mourir. On dit encore que toute cette aventure lui fera peut-être beaucoup de tort pour son procès , qui est près d'être

D A N G E R E U S E S. 195
jugé, & dans lequel on prétend qu'elle
avoit besoin de beaucoup de faveur.

Adieu, ma chere & digne amie. Je vois
bien dans tout cela les méchans punis ;
mais je n'y trouve nulle consolation pour
leurs malheureuses victimes.

*Paris, ce 18 Décembre 17**.*



L E T T R E CLXXIV.

*Le Chevalier DANCENY à Madame
DE ROSEMONDE.*

V O U S avez raison, Madame, & sûre-
ment je ne vous refuserai rien de ce qui
dépendra de moi, & à quoi vous paroî-
trez attacher quelque prix. Le paquet que
j'ai l'honneur de vous adresser contient
toutes les Lettres de Mlle. de Volanges.
Si vous les lisez, vous ne verrez peut-être
pas sans étonnement qu'on puisse réunir
tant d'ingénuité & tant de perfidie. C'est,
au moins, ce qui m'a frappé le plus dans
la dernière lecture que je viens d'en faire.

Mais, sur-tout, peut-on se défendre de
la plus vive indignation contre Mde. de
Merteuil, quand on se rappelle avec quel

affreux plaisir elle a mis tous ses soins à abuser de tant d'innocence & de candeur ?

Non, je n'ai plus d'amour. Je ne conserve rien d'un sentiment si indignement trahi ; & ce n'est pas lui qui me fait chercher à justifier Mlle. de Volanges. Mais cependant, ce cœur si simple, ce caractère si doux & si facile, ne se seroient-ils pas portés au bien, plus aisément encore qu'ils ne se sont laissés entraîner vers le mal ? Quelle jeune personne, sortant de même du Couvent, sans expérience & presque sans idées, & ne portant dans le monde, comme il arrive presque toujours alors, qu'une égale ignorance du bien & du mal ; quelle jeune personne, dis-je, auroit pu résister davantage à de si coupables artifices ? Ah ! pour être indulgent, il suffit de réfléchir à combien de circonstances indépendantes de nous, tient l'alternative effrayante de la délicatesse, ou de la dépravation de nos sentimens. Vous me rendiez donc justice, Madame, en pensant que les torts de Mlle. de Volanges, que j'ai sentis bien vivement, ne m'inspirent pourtant aucune idée de vengeance. C'est bien assez d'être obligé de

renoncer à l'aimer ! il m'en coûteroit trop de la hair.

Je n'ai eu besoin d'aucune réflexion pour desirer que tout ce qui la concerne, & qui pourroit lui nuire, restât à jamais ignoré de tout le monde. Si j'ai paru différer quelque temps de remplir vos desirs à cet égard, je crois pouvoir ne pas vous en cacher le motif ; j'ai voulu auparavant, être sûr que je ne serois point inquiété sur les suites de ma malheureuse affaire. Dans un temps où je demandois votre indulgence, où j'osois même croire y avoir quelques droits, j'aurois craint d'avoir l'air de l'acheter en quelque sorte par cette condescendance de ma part ; & sûr de la pureté de mes motifs, j'ai eu, je l'avoue, l'orgueil de vouloir que vous ne pussiez en douter. J'espère que vous pardonneriez cette délicatesse, peut-être trop susceptible, à la vénération que vous m'inspirez, au cas que je fais de votre estime.

Le même sentiment me fait vous demander, pour dernière grace, de vouloir bien me faire savoir si vous jugez que j'aie rempli tous les devoirs qu'ont pu m'imposer les malheureuses circonstances dans lesquelles je me suis trouvé. Une fois tran-

quille sur ce point, mon parti est pris ; je pars pour Malte : j'irai y faire avec plaisir, & y garder religieusement, des vœux qui me sépareront d'un monde dont, si jeune encore, j'ai déjà eu tant à me plaindre ; j'irai enfin chercher à perdre, sous un Ciel étranger, l'idée de tant d'horreurs accumulées, & dont le souvenir ne pourroit qu'attrister & flétrir mon ame.

Je suis avec respect, Madame, votre très-humble, &c.

*Paris, ce 26 Décembre 17**.*



L E T T R E CLXXV.

Madame DE VOLANGES. à Madame DE ROSEMONDE.

LE sort de Mde. de Merteuil paroît enfin rempli, ma chere & digne amie ; & il est tel que ses plus grands ennemis sont partagés entre l'indignation qu'elle mérite, & la pitié qu'elle inspire. J'avois bien raison de dire que ce seroit peut-être un bonheur pour elle de mourir de sa petite vérole. Elle en est revenue, il est vrai, mais affreusement défigurée ; & elle y a

particulièrement perdu un œil. Vous jugez bien que je ne l'ai pas revue : mais on m'a dit qu'elle étoit vraiment hideuse.

Le Marquis de , qui ne perd pas l'occasion de dire une méchanceté , disoit hier , en parlant d'elle , que la maladie l'avoit retournée , & qu'à présent son ame étoit sur sa figure. Malheureusement tout le monde trouva que l'expression étoit juste.

Un autre événement vient d'ajouter encore à ses disgraces & à ses torts. Son Procès a été jugé avant-hier , & elle l'a perdu tout d'une voix. Dépens , dommages & intérêts , restitution des fruits , tout a été adjugé aux mineurs : en sorte que le peu de sa fortune qui n'étoit pas compromis dans ce procès , est absorbé , & au-delà , par les frais.

Aussi-tôt qu'elle a appris cette nouvelle , quoique malade encore , elle a fait ses arrangemens , & est partie seule dans la nuit & en poste. Ses Gens disent aujourd'hui , qu'aucun d'eux n'a voulu la suivre. On croit qu'elle a pris la route de la Hollande.

Ce départ fait plus crier encore que tout le reste ; en ce qu'elle a emporté ses

ICO LES LIAISONS

diamans , objet très-considérable , & qui devoit rentrer dans la succession de son mari ; son argenterie , ses bijoux , enfin , tout ce qu'elle a pu ; & qu'elle laisse après elle pour près de 50,000 liv. de dettes. C'est une véritable banqueroute.

La famille doit s'assembler demain pour voir à prendre des arrangemens avec les créanciers. Quoique parente bien éloignée. j'ai offert d'y concourir : mais je ne me trouverai pas à cette assemblée , devant assister à une cérémonie plus triste encore , Ma fille prend demain l'habit de Postulante. J'espère que vous n'oublierez pas , ma chere amie , que dans ce grand sacrifice que je fais , je n'ai d'autre motif , pour m'y croire obligée , que le silence que vous avez gardé vis-à-vis de moi.

M. Danceny a quitté Paris , il y a près de quinze jours. On dit qu'il va passer à Malte , & qu'il a le projet de s'y fixer. Il seroit peut-être encore temps de le retenir ? ... Mon amie ! ... ma fille est donc bien coupable ? ... Vous pardonneriez sans doute à une mere de ne céder que difficilement à cette affreuse certitude.

Quelle fatalité s'est donc répandue autour de moi depuis quelque temps , & m'a

D A N G E R E U S E S. 101

frappée dans les objets les plus chers ! Ma fille, & mon amie !

Qui pourroit ne pas frémir en songeant aux malheurs que peut causer une seule liaison dangereuse ! & quelles peines ne s'éviteroit-on point en y réfléchissant davantage ! Quelle femme ne fuirait pas au premier propos d'un séducteur ? Quelle mere pourroit , sans trembler , voir une autre personne qu'elle parler à sa fille ? Mais ces réflexions tardives n'arrivent jamais qu'après l'événement ; & l'une des plus importantes vérités , comme aussi peut-être des plus généralement reconnues, reste étouffée & sans usage dans le tourbillon de nos mœurs inconséquentes.

Adieu, ma chere & digne amie ; j'éprouve en ce moment que notre raison, déjà si insuffisante pour prévenir nos malheurs, l'est encore davantage pour nous en consoler. (1)

(1) Des raisons particulieres & des considérations que nous nous ferons toujours un devoir de respecter , nous forcent de nous arrêter ici.

Nous ne pouvons dans ce moment , ni donner au Lecteur la suite des aventures de Mlle. de Volanges , ni lui faire connoître les sinistres évé-

nemens qui ont comblé les malheurs ou achevé la punition de Mde. de Merteuil.

Peut-être quelque jour nous sera-t-il permis de compléter cet Ouvrage ; mais nous ne pouvons prendre aucun engagement à ce sujet : & quand nous le pourrions , nous croirions encore devoir auparavant consulter le goût du Public , qui n'a pas les mêmes raisons que nous de s'intéresser à cette lecture.

Note de l'Editeur.

Fin de la quatrième & dernière Partie.

830191

1

St. Herbertshaw

83

OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Arch. 12° F. 1782

